

Daniel Trophime

ADAM, OÙ ES-TU ?

Suivi des Exercices d'aphorismes

À Étienne ...

*Devant le trône brûlent sept lampes ardentes,
qui sont les sept esprits de Dieu.*

Apocalypse de Jean 4 : 5

*Aujourd'hui nous voyons au moyen d'un
miroir, d'une manière obscure, mais alors
nous verrons face à face ; aujourd'hui je
connais en partie, mais alors je connaîtrai
comme j'ai été connu.*

I Corinthiens 13 : 12

AVERTISSEMENT

Le serpent ancien fut le premier théologien. *Vous serez comme des dieux qui connaissent le bien et le mal*¹ conta son premier chant. Et voilà qui fait la substance d'une église, verbe et refrain de la grande apostasie des temps de la fin.

Une peste a étonnamment réussi là où les persécutions de main d'homme, qui furent les plus épouvantables, avaient toutes échouées : prévaloir contre les portes de l'église ; si bien qu'au premier signal les portes des églises de nombreux pays furent fermées, et frappées d'interdit par les chrétiens eux-mêmes, le zèle des uns suppléant à celui qui pouvait manquer aux autres, en attendant que le malheur passe et que les autorités annoncent un nouveau garde-à-vous. Mais comme, selon un ancien oracle, les portes du séjour des morts ne peuvent prévaloir sur celles de l'Eglise que Jésus-Christ s'est acquise par son propre sang², il nous faut comprendre aussi que c'est le Christ lui-même qui frappa toutes ces églises de mutisme, de cécité, et de surdité.

Aussi s'agit-il de retrouver l'église dans sa maison. Pas celle qui est dissidente, et qui convoite la reconnaissance d'une église officielle ou républicaine, de ces églises que nous voyons de partout. Non, mais une église à taille

humaine, où tous ont le sacerdoce, où tous peuvent commencer. Et, pour ce faire, tout ce qui n'est pas à taille humaine, c'est-à-dire tout ce qui s'engouffre sous un cadre juridique, devra être abandonné. Tout ce qui dépasse notre mesure, tout ce qui n'est pas à taille humaine, se retrouvera habillé, d'une façon ou d'une autre, ou du moins en partie, par les soins de la République. Il s'agira donc pour chaque chrétien d'encourager des rassemblements pieux dans des maisons particulières.

Là où se rencontreront deux ou trois personnes sous le regard bienveillant de Jésus-Christ³, là se retrouvera une seule Eglise. Il ne s'agit pas ici de faire entrer le ciel entier sous un seul toit, voire sous un seul homme, en catholicisant l'Eglise, en lui donnant les dimensions universelles d'une connaissance sous les traits d'acteurs humains. Un rêve que caressait déjà les premiers Pères de l'église et qui dépassait toute mesure, voir par exemple un Clément d'Alexandrie qui refuse le lieu, l'ici, pour le général qui rassemblerait tous les ailleurs, et que le théologien se chargera de déterminer et de consacrer sous forme de figure ou de statue parfaite dédiée à Dieu⁴. Non, mais il s'agit d'inviter Jésus-Christ dans nos demeures ; l'Esprit de Jésus-Christ qui dans la qualité étroite d'une personne nous rencontrera, comme un regard de foi, de fidélité et d'espérance, sur nos vie ; un ici et un maintenant que nous trouverons et contemplerons à notre tour par la foi qu'il nous a octroyée par grâce. Et là où se trouvent deux personnes réunies en son nom nous pouvons affirmer qu'ici, sous ce nom, se tient aussi une troisième personne : celle vivante de Jésus-Christ.

Je vois tout Israël dispersé sur les montagnes, comme des brebis qui n'ont point de berger ; et l'Éternel dit : Ces gens n'ont point de maître,

*que chacun retourne en paix dans sa maison !*⁵ Il y a eu assez de temps pour les artifices et les compromis, car ils sont bien à l'image du pire des bergers ces pasteurs et prêtres qui font comme Achab, lui dont l'idolâtrie faisait boiter Israël. Ce sont des menteurs et des voleurs qui ont fait de la piété un lieu de commerce, un lieu de salaire pour gagner une vie tranquille. Ainsi de leur culte qui est devenu une monnaie d'échange avec la science des rebelles, celle de l'arbre de la connaissance qui porte les fruits contraires que nous trouvons sous les puissances, les pouvoirs et les principautés de ce monde. Mais voici ce que nous assure Jésus-Christ : *Moi, je suis le bon berger. Le bon berger donne sa vie pour ses brebis. Mais le mercenaire, qui n'est pas le berger et à qui les brebis n'appartiennent pas, voit venir le loup, abandonne les brebis et s'enfuit. Et le loup s'en empare et les disperse. C'est qu'il est mercenaire et qu'il ne se met pas en peine des brebis.*⁶ Toutes ces brebis dispersées dans le monde, vendues pour y être tondues, dépecées et consommées, doivent, pour sauver leur vie, rentrer chacune dans sa maison, là où chaque brebis peut retrouver le berger de son âme. L'Eglise du Christ n'est pas invisible, et chaque maison peut porter et garder son témoignage. Par ailleurs comment le pasteur et le théologien pourraient-ils pour un simple salaire, dans un espace confortable, enfoncés dans leur fauteuil un agenda à la main, se mettre en peine d'une seule brebis ? Ils préféreront lui faire plaisir avec quelques friandises du siècle enrobées de beaux discours, de quelques prières bien faites et bien dites, et s'épargner un travail plus difficile surtout plus envahissant, car il n'est jamais facile de voir une vie déborder sur la sienne. Pour un homme affairé il sera toujours plus avantageux de tenir une telle vie à distance, et celui qui pour le faire s'autorisera d'une loi d'homme, d'un droit positif, achèvera son entreprise, et par

là même moissonnera les éloges des puissants. Ils ont le savoir et la connaissance, ils ont cette clef, mais ils la retiennent sans même parler de la porte qu'elle ouvre⁷, qu'ils jugent donc de tout sans s'épargner eux-mêmes et peut-être se faisant assez humbles et discrets trouveront-ils une issue. Car il faut bien que vous l'entendiez au moins une fois : c'est parce que vous vous moquez de l'accès correspondant à votre trousseau que malgré les murs et les clôtures vous entrez dans les cours de nos maisons.

On trouve des articles et des prêches qui voudraient nous convaincre de ne pas obéir à Dieu, et de le faire pour nous voir obéir au siècle selon les arguments tirés des versets habituels et faciles que nous trouvons chez un apôtre⁸, en oubliant les versets de celui que Jésus aimait et qui embrassent le monde et la totalité des siècles, et non pas une particularité prosaïque qui dans son contexte regardait l'impôt qu'il s'agissait de rendre à César. Un débat apparemment sans fin et auquel saint Paul voulait mettre un terme, car le devoir de rendre ou de restituer quelque chose n'est pas au-dessus de nos forces, comme celui de ne pas craindre l'autorité qui préfère un bien au mal. Facilités qui leur a fait oublier qu'ailleurs ce même apôtre exhortait à ne pas lutter contre la chair et le sang mais bel et bien contre les autorités en tout genre⁹, ce qui au regard de la chair renverserait la situation actuelle, car la difficulté serait alors de se régler sur l'obéissance d'un chrétien dont la foi passât outre le scandale de la chair et du sang afin d'accomplir toute œuvre bonne, agréable et parfaite¹⁰, plutôt que sur celle des masses, des foules, et des nations. En allant dans le sens facile il ne sert à rien d'obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes : et je concède tout à fait qu'une institution associative, culturelle, et officielle, se doive

d'obéir aux politiques en place. Nous baignons dans une culture chrétienne et l'église est seulement ce lieu où il y a un peu plus de culture qu'ailleurs, et pour le dire autrement elle est le lieu où cette culture se traduit en dogmes sous nos yeux. Le fléau actuel aura le mérite de convaincre un chrétien de l'être tout seul, il aura le mérite de lever un voile, car dans l'effet l'apostasie de l'église se découvrirait déjà en puissance sous le manteau des siècles, mais il restait pour tous les hommes à voir un temps en actualiser la présence. La foi sans les œuvres, car pour conclure, sa Sainteté, les prêtres, et les pasteurs, tous se confondent en prière.

Et aujourd'hui l'apostasie de l'église – de ses prêtres, pasteurs et autres théologiens – qui se généralise dans le monde entier nous montre où le chrétien ne doit plus mettre les pieds. Telle qu'elle est devenue, en s'embourbant dans le siècle, l'église ne reconnaîtra jamais un signe de la fin des temps. Mais voici la question qui ferait scandale : « Est-ce que le Christ fermerait les portes de son église ? » Il ne vous reste donc que la prière, ou la foi sans les œuvres, il ne vous reste plus qu'à spiritualiser et à désincarner votre communion, et à le faire jusqu'au bout.

Dansez, dansez, tous, continuez cette danse macabre, dansez autour de mon cadavre en vie, déversez votre fiel silencieux et vos coups invisibles, étreignez de votre nausée, frappez de votre amertume, enfin tuez-moi vivant puisque c'est de cela qu'il s'agit.

Mais que penser, vraiment que penser de cet empressement à obéir ? De cette allégeance aux autorités du pays ? De cette promptitude à vouloir faire plaisir ? C'est un christianisme plat, une religion qui veut se passer du choc, de la folie, du scandale qu'elle peut provoquer, elle

refuse tout conflit avec la pensée, aussi propose-t-elle une foi raisonnable, une foi sentimentale voire érotique, la foi de l'histoire et de son possible, bref une foi immanente qui n'est qu'émanation, une foi qui se pense. C'est du détour de la collision qu'ils feront leur témoignage car le chant qu'ils entonnent n'est qu'à l'unisson d'avec celui des siècles, d'où leur foi à l'unisson du progrès, du culturel, du convenable. Mais seule la foi qui regarde un Dieu Présent ici et maintenant touche le Dieu vivant. Cette foi sort du renoncement total au pensable, de la pensée et de son empire, ce qui est de renoncer à soi-même et de devenir un seul homme, ce qui est de se rendre présent devant Dieu ; car la pensée n'a pas de prise sur le présent, elle se jette sur lui pour le prolonger ailleurs, la pensée n'est pas l'organe qui touche l'éternité, elle ne peut s'arrêter sur Dieu seul et comme une voyageuse elle est obligée de poursuivre son chemin. Bien évidemment il est naturel de penser, et je peux être un projet dans ce monde, mais l'homme de Dieu est l'homme de l'instant, de l'intuition pour l'amour, et non pas l'homme d'un projet, car devant Dieu il ne s'agit pas d'être un projet mais un seul homme, face au Dieu vivant l'image est vivante. Le religieux bien-pensant est une monstruosité face à l'instant qui retient le présent. Aussi, prêcher un Christ vivant ici et maintenant entraînera ou bien le choc ou bien la foi. Et si la personne la mieux intentionnée demandait à notre religieux : « Le Christ fermerait-il son église en conséquence ? » Alors croyez-moi l'aversion accompagnée du scandale se rapprocheraient d'elle aisément.

Car la désolation a emporté le monde qui dans sont élan a entraîné l'église avec lui. Le fruit s'est rendu sans résistance, il faut croire qu'il était mûr, un fruit du monde à coup sûr. Et une fois que tout cela sera fini, on aura, pour

insuffler les congratulations, ô hypocrisie ! on aura alors des actions de grâces.

On se souviendra pourtant qu'à la première peste connue de notre vivant l'église avait caché sa gloire, celle qui éclaire le monde et les hommes, et qu'elle l'avait fait dès la première sonnette d'alarme, dès le premier ordre. Le premier décret a eu raison de ses portes, des portes qui s'ouvrent sur le chemin large et spacieux des compromis consensuels. Aussi, la première ordonnance, la première injonction, nous montre où il ne faut plus aller. Mais quoi de plus naturel lorsqu'on enferme le Christ Présent dans un *sola scriptura*. Comment entendront-ils la voix du Verbe qui est ici et maintenant ? De mon côté je vous laisserai prier pour nos autorités qui un jour ou l'autre nous déchargeront d'un fardeau si judicieusement prescrit. Une recommandation pourtant : il serait sage et prudent que le monde évangélique qui est aussi tiède qu'un parti politique se jugea lui-même, et que se jugea encore celui qui se croit mieux baptisé que les autres. Et d'aventure j'ajouterai, pour aider le théologien ou son apprenti, que l'ambition de tout christianisme historique sera toujours d'investir son capital sur le siècle mais, et ce sont là les intérêts, tout en bénéficiant d'une assurance éternelle. J'en viens maintenant à l'exégèse de ce qui précède : Jésus fut trahi par un baiser, un *philématî*, je pourrais aussi traduire, par *amour*, en jouant sur le verbe *philéô*. Et c'est aussi simple que ça.

Les chiffres 666 sont six unités qui s'ajoutent à six dizaines qui suivent six centaines. Six unités regardent le chiffre de l'homme¹¹, et l'homme fut créé le sixième jour¹².

Tout compter n'est pas hors de portée : ce compte regarde l'homme, celui ou celle qui s'ajoute à la suite des

foules, des nations, des masses et des siècles. Ainsi de la bête composite qui regarde le chrétien qui a choisi l'homme ou, ce qui revient au même, le chrétien qui se retrouve à la remorque du siècle, et qui s'y attache avec la meilleure des intentions lorsqu'il s'agit de soigner une blessure mortelle.

Mais là où commence un seul homme, un chrétien, commence une histoire sainte en Jésus-Christ, et voilà pourquoi je ne suis pas protestant. Il faudrait pour l'être composer son histoire à partir de celle d'un Christ selon Jean, ou selon Paul, ou selon Pierre, ou encore selon Jacques, et par ailleurs pour devenir catholique selon un nom que comprend la liste des papes. Si là où commence un chrétien se trouve un sacerdoce et un sacrificateur alors il faut qu'au même endroit commence une histoire unique et sainte à la fois, car on est chrétien pour soi-même. Voici ce que chaque église historique a consciemment opéré : en s'arrangeant de l'histoire d'un tiers dans un *sola scriptura* elle sépare l'histoire sainte d'avec le sacerdoce qui regarde celui qui commence et qui pour se retrouver sans histoire ne parvient jamais à faire plus que commencer. Si toutefois il lui arrive de commencer, car prendre son départ là où un autre a commencé ce n'est plus être un seul homme et ce n'est pas faire un pas de plus. Le *sola scriptura* est le verrou du protestantisme, et ce verrou est le joug sous lequel se tient chaque protestant.

Faisons place maintenant à ce petit livre que j'ai fini d'écrire peu après l'indicible apostasie généralisée des églises de France et de plusieurs autres pays, apostasie qui regarde l'église officielle en la personne de leurs dirigeants, qu'ils soient catholiques, orthodoxes, protestants, ou bien encore évangéliques. Suite à la pandémie de l'année 2020 l'église n'a rien rendu à César mais lui a publiquement tout

donné, et elle le fit dans une promptitude exemplaire qu'exigeait la première heure, ainsi au lieu de la chair afin de sauver l'esprit sacrifia-t-elle bel et bien toute sa personne et donc sa présence, son culte, mais encore sa foi, sa puissance, son sel et sa crainte... Et, pour couronner le tout, la Pâque sous les espèces du pain et du vin, ce qui est symbolique de l'apostasie généralisée à tous les lieux de culte lorsqu'on se rappelle la promesse liée à son souvenir : *Les Egyptiens connaîtront que je suis l'Eternel, lorsque j'étendrai ma main sur l'Egypte, et que je ferai sortir du milieu d'eux les enfants d'Israël.*¹³ Voilà pourquoi, à travers ce petit livre, j'appelle toute personne attaché au témoignage de Jésus-Christ, frères et sœurs, à sortir des murs égyptiens et maudits d'une religion devenue officielle, et de le faire avec ferveur et empressement afin de célébrer en présence de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, seul pasteur de nos âmes¹⁴, un culte en esprit et en vérité¹⁵.

Car selon la résurrection de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ la chair épouse les contours de l'âme avec la rigueur d'une telle fermeté qu'il est impossible d'en défaire le nœud. Mais le mensonge religieux se trouve dans l'éthique qui place tout un monde entre le corps et l'esprit du chrétien, afin de le rendre méconnaissable tant dans sa chair que dans son âme. Cette distance éthique se traduit de nos jours d'après le consensus approuvé par de nombreux pasteurs, prêtres et autres théologiens, qui selon un modèle christique tout différent de celui du fils de l'homme accordent leurs ambitions au siècle présent et les ajoutent au monde d'ici-bas pour conserver une vie calme et tranquille. Ce faisant ils désincarnent le Christ et le chrétien pour leur donner une autre image et un autre esprit : celle d'une quiétude policée qui cache le visage infamant et grimaçant de l'apostasie.

INTRODUCTION

Il pensait que tous le regardaient, que tous les hommes savouraient sa beauté, que tous convoitaient sa puissance et les branches qui touchaient le ciel ; sans talent il pensait les avoir tous, c'était un arbre sans fruit, un arbre à épines, immensément beau il est vrai, mais aux mains vides pour tous ceux qui ont faim. Un coup de vent, sa moitié est tombée, des hommes coupèrent l'autre.

Vanité des vanités, tout est vanité¹⁶. Vanité, les gloires des siècles comme des mondes qui les portent. Les talents passent, et déjà un ciel et une terre fredonnent une autre mélodie, un cantique nouveau. C'est un nouvel accord, une autre musique, un ordre nouveau pour un nouveau Royaume, un Royaume qui n'est pas de ce monde¹⁷, une autre gloire, un Royaume borné par l'Amour de Dieu. Parce que l'Amour compose avec ses gloires, et que la gloire de Dieu est de créer, gloire qui se trouve dans la création qui est aussi le septième jour, son repos. Dieu est le seul qui donne un bord et il est le seul qui se le donne à lui-même. Un bord éternel pour la créature, un bord éternel pour le créateur, un bord éternel pour le jeu de l'amour, le jeu des regards qui se dévoilent pour se retrouver l'un dans l'autre.

Mais l'homme, unique créature à l'exiger, préféra le mouvement d'un règne infini, et ses œuvres ne conçurent pas un seul relâchement, pas une seule fin, le bord se repoussant par le désir d'un autre. L'homme se trouve dans un ici et un maintenant, mais dans un ici repoussé par le désir d'un ailleurs qui l'affranchit des mesures qu'il eut en héritage, et dans un maintenant repoussé par le désir de dissonances qui dessinent un contretemps dans les mondes et les siècles. Alors viendra un nouveau jour, celui de l'arrêt exprimé par la bouche de Dieu, jour créé par la puissance de sa Parole, et dès ce premier mouvement les dieux se tairont, l'Éternel jugera les hommes, les siècles, et les œuvres qu'ils renferment.

La gloire de Dieu est de créer : sept esprits sont devant son trône¹⁸, sept esprits comme sept souffles qui regardent les sept jours et qui sont les sept paroles du Christ, l'homme éternel, celui qui était, qui est, et qui vient¹⁹. L'homme du siècle regarde l'infinité selon l'ordre du monde, un monde dont la cause et l'effet font l'essence éternelle, mais une essence substantielle loin de l'esprit et dont la mort est la maladie, ce malheur qui reçoit le mouvement infini du monde. Mais l'éternité de Dieu se trouve précisément dans le septième jour, un repos, un détachement hors du mouvement, hors du monde, une vie présente qui est un renoncement pour faire place à nos vies qui sont autant d'éternités de libertés.

Le septième jour c'est encore Dieu qui lâche prise pour être glorifié par les six premiers jours, par toute sa création, un renoncement qui veut être aimé et choisi selon une promesse et une alliance éternelle. Un renoncement qui se trouve en Jésus-Christ, lui le premier-né d'entre les morts²⁰, et ici il ne s'agit pas d'une mort métaphysique mais d'un cadavre qui fut vaincu pour l'alliance de la vie nouvelle. La

maladie du monde qui reçoit son infinité trouva alors un remède éternel par l'éternité de la chair image de l'âme.

La gloire de Dieu est de créer, mais Dieu cède chaque jour à l'objet de son amour et réserve sa propre personne pour le dernier jour, il se met à la marge et de là dresse un observatoire. Dieu dit : *Je suis*²¹, c'est-à-dire : J'existe. *Avant qu'Abraham fût, je suis*²² : aussi Christ est-il avant la création, avant la théologie, avant la philosophie, avant les églises, avant les religions et les nations. Mais Christ ne se met pas au centre, le fils de Dieu ne connaît pas le théocentrisme, Christ se déplace après l'homme, l'homme un sixième jour, Christ le septième, et Christ devient le fils de l'homme. Ainsi la création s'achevait-elle par l'éternité du renoncement, un renoncement éternel pour un Christ éternel, un renoncement qui a le plus beau des noms, celui du Dieu qui est Amour²³.

La Création est l'image de l'Amour, du renoncement. On veut toujours trouver un centre à ce qui a le plus de prix, pourtant la création ne procède pas ainsi, elle est une leçon contre l'orgueilleux géocentrisme que sous-entend l'anthropocentrisme, car elle pratique l'art du renoncement. Ainsi trouvons-nous que la vie n'est pas au centre de l'univers, mais complètement à la dérive sur un de ses bords, et de même, le cœur de l'homme cet organe moteur et essentiel à sa vie, et qui répand la vie dans toutes ses chairs, ne se trouve-t-il pas au milieu du corps mais sous son côté. Comme un soleil dans la Voie lactée Dieu décentre sa gloire, une gloire qu'il ramène au dernier jour.

La gloire de l'homme est pour la mort, mais la grâce se trouve dans la résurrection de la chair, une heureuse rencontre, une contenance pour la vie éternelle, mais

surtout le signe d'un pardon vivant et agissant qui se trouve dans l'amour de Dieu, amour qui communique entre deux bords, entre deux renoncements, Dieu donne et l'homme reçoit et c'est parce que l'homme reçoit qu'il peut donner à son tour. L'âme lâchée pour elle-même dans une infinité sans bord est pour la mort éternelle, ce qui veut dire qu'elle se découvre sans Dieu par qui le Christ est la vie des hommes²⁴, et ce qui demeure sans vie est pour la mort, aussi vit-elle pour elle-même, inexistante aux yeux de Dieu, et c'est ce qu'elle veut, c'est son choix, un choix déterminé par le cercle de toute âme qui marche dans les ténèbres. C'est que pour l'âme sans Dieu, pour l'âme vagabonde, le choix touche un cercle qui ne lui permet pas de sortir d'elle-même, et cela malgré la puissance du désir qui s'est répandu en elle. Pour son malheur l'âme est devenue une tension qui tend à se nier pour *l'autrement*. Et ce choix c'est la gloire de l'homme qui appartient à la gloire du monde, à toutes ses écoles, à toutes ses célébrations et commémorations que nous voyons autour de nous, à tous les arts et sciences, car l'homme veut être quelque chose de plus, il vit dans ce désir qui veut faire de lui un autre dieu. L'âme sans bord se retrouve dans l'infinité d'un cercle, son cercle qui fera d'elle son propre juge, et c'est toute l'âme qui se condamnera elle-même, et elle le fera pour l'éternité face au désir qui fait d'elle-même une autre éternité, une éternité qui s'échoue dès sa propre réalité. Et qui donnera un bord à l'âme qui veut être infiniment quelque chose d'infini ? Le vouloir sans jamais y parvenir sera là son tourment, mélange d'orgueil et de remords, de bien et de mal, car seule la vie dans la chair, ce bord qui fut ôté, donnait l'illusion d'une réussite.

Il s'agit de glorifier Dieu, de l'enrichir, et de le faire en recourant à sa grâce, or la gloire de Dieu est de créer et sa

grâce est une nouvelle création en vue d'une nouvelle chair pour une nouvelle terre ²⁵. Une terre où il n'y aura plus de mer ²⁶, où la mort ne sera plus ²⁷. Une mer se trouve toujours entre deux rivages, ses vagues se trouvent entre l'ici et l'ailleurs, des vagues dont les mouvements font deviner l'agitation infinie d'un appétit insatiable, celui du mal qui se trouve enfermé dans l'abîme²⁸, véritable fossé entre deux mondes. Mais au-dessus se trouve la vie de la foi. Cette vie est embarquée et elle suit celui qui marche sur les eaux²⁹, elle est revêtue d'une robe blanche ³⁰, comme une nouvelle chair, et de son lieu elle attend l'accomplissement de la promesse en s'écriant : *Jusques à quand, Maître saint et véritable, tardes-tu à faire justice et à venger notre sang sur les habitants de la terre ?* ³¹ Ici se trouve la patience de Dieu, et la foi peut recourir à sa grâce pour gagner sa mémoire, le souvenir de son alliance. Le saint fut vaincu par la bête ³², Dieu l'a abandonné : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* ³³ Mais il y a la grâce et cet abandon devient un chemin pour sa mémoire, ainsi du malfaiteur qui recourt à cette grâce : *Souviens-toi de moi quand tu viendras dans ton règne !* Ce à quoi Jésus-Christ lui répond : *Je te le dis en vérité, aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis.*³⁴ Ici la foi seule fait traverser les flots de la mer, mais une mer qui selon la promesse ne sera plus.

*L'Éternel Dieu donna ce commandement à l'homme : Tu pourras manger de tous les arbres du jardin ; mais tu ne mangeras pas de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, car le jour où tu en mangeras, tu mourras.*³⁵

Le Christ vainqueur pose ses pieds sur la mer et sur la terre ³⁶, sur deux bêtes ³⁷, et la mer rendra la mort qui séjourne dans son abîme ³⁸, elle rendra son cadavre, son histoire ; elle rendra l'histoire des siècles, des puissances et

des princes, des rois et des lois qui façonnèrent un Christ aux pieds d'argile.

C'est dans cette bête dont une des sept têtes fut égorgée pour la mort, marque de l'agneau égorgé³⁹, que nous trouvons le royaume des hommes qui se comptent parmi les dieux qui connaissent le bien et le mal, mais qui restent néanmoins des êtres de chair qui selon cette chair sont frappés par la mort, et qui selon leur qualité de dieux refusent la blessure reçue dans la désobéissance d'Adam, le *tu mourras* auquel le Christ s'est soumis, blessure qui conduira les dieux qui revêtaient la chair à la perte et à la mort éternelle. Les dieux de chair refusent de mourir.

Parce qu'il y a sept têtes ou sept montagnes⁴⁰, il y a sept seaux⁴¹, sept trompettes⁴², et sept coupes⁴³, et cela afin que la bête dont une des têtes se trouve toujours sous l'épée⁴⁴ de la condamnation ne devienne jamais un dieu ou un sept sans passer par la mort, ce qui correspond au fil d'une autre épée, l'épée de l'esprit, cette épée dont le double tranchant divise et conduit à la mort éternelle. *Evitons que l'homme tende la main pour prendre aussi de l'arbre de vie, en manger et vivre éternellement. Après avoir chassé l'homme, l'Eternel Dieu mit à demeure à l'est du jardin d'Eden, les chérubins et la flamme de l'épée qui tournoie, pour garder le chemin de l'arbre de vie*⁴⁵. Mais la parade d'un faux prophète trouvera celui et celle qui pourront être un remède pour la bête, une agglutination d'hommes perdus, une image comme remède au *tu mourras*, une église qui épargne son apothéose en taisant la foi.

Le serpent ne savait peut-être pas que tout en devenant un dieu l'homme conserverait sa chair. On trouve donc une contradiction dans l'homme qui force deux rectifications. Une qui oblige le diable à poursuivre sa guerre contre les hommes à cause de la foi qui vient d'un seul juste parmi les

hommes, et une autre qui oblige les hommes à rabaisser leur *être-dieu* au seul désir de le devenir.

Christ est vainqueur. La bête monte de la mer avec ses royaumes, ses réalisations et ses projets qui suivent le souvenir d'une ruine qui prend aujourd'hui toute son importance, car la tête qui est égorgée pour la mort laisse entrevoir comme commencement de la prophétie l'image du mont Carmel. La rétribution de l'agneau égorgé sur quatre cent cinquante prophètes de Baal égorgés à leur tour par Elie au torrent de Qichôn⁴⁶, et cela alors qu'il y avait une sécheresse qui dura jusqu'à trois ans et six mois⁴⁷, ce qui fait quarante-deux mois en tout⁴⁸, des mois funestes et odieux qui veulent répondre aux mille deux cent soixante jours de grâce qui dispensent une nourriture prophétique à ceux qui servent l'Éternel⁴⁹. Ceux qui voulaient échapper à la mort reçurent aussi la marque du Christ dans le *tu mourras*, car il s'agissait pour les faux prophètes de venir au secours du roi Achab, et de son royaume, à cause de cette plaie redoutable que Dieu faisait passer sur Israël par la main d'Elie qui ne connu pas la mort dans une figure de résurrection. En effet Elie fut enlevé au ciel dans un char attelé à des chevaux de feu⁵⁰, et il laissa son manteau comme une chair incorruptible au disciple qui le regardait s'en aller dans les cieux⁵¹. Image ravivée par la résurrection du Christ et des signes de son avènement qui ouvrirent de nouveau cette blessure, afin que la mort de celui qui croit fût engloutie par la vie d'un seul homme⁵², celle de Jésus-Christ qui fut le seul juste qui vécut par la foi⁵³. Et qu'elle le fût de façon définitive malgré l'effort d'une nouvelle création, d'une nouvelle église et de son faux Christ qui imaginèrent des stratagèmes au détour de la foi pour venir au secours de la bête et soigner la plaie de ce qui demeure sous la corruption

et qui est gardé en réserve pour la mort éternelle. Car ce qui est loin de la foi demeure sous la corruption et ne peut hériter du vêtement incorruptible de la résurrection qui se trouve en Jésus-Christ⁵⁴, ainsi de cette église républicaine aux mains démiurgiques qui cultive sa culture et qui se pare d'œuvres sociales, charitables ou caritatives, pensant par de bonnes intentions et de bonnes actions rassasier les ventres insatiables de ceux qui devraient finir par croire, au cas où ils leur resteraient un peu de place pour autre chose que du pain. Car tout s'est accéléré de nos jours, et c'est aujourd'hui, alors qu'une peste se répand à travers le monde, que la blessure pour la mort se laisse comprendre absolument dans une plénitude accordée à l'apostasie générale d'une église qui condamne la croix du Christ et soigne ses blessures selon la fin de la prophétie qui se trouve chez Jean, des blessures qui appellent une foi qui ne répond pas, celle de l'apostat étant morte. Et c'est pourquoi tous ses théologiens, prêtres et pasteurs, protestants, catholiques ou orthodoxes, qui prêchent le Christ sans la croix ne connaîtront pas d'autre fin que celle des prophètes de Baal.

Christ est vainqueur de cette autre bête qui monte de la terre, comme une nouvelle création, un autre Adam, homme tiré de la terre et pétrit de poussière⁵⁵, un Christ charnel, lorsque la bête qui monte de la mer qui est aussi l'abîme de la mort se donne les organes d'un corps pour agir sur la terre et construire une foi au prolongement du monde présent. Mais les traits de l'agneau⁵⁶ soulignent la réalité d'un faux berger, d'un faux Christ, d'un faux sacrifice dont l'agneau n'est pas égorgé et qu'un faux dieu agréé, un dieu et un Christ forgés par la pensée et la main des hommes⁵⁷; des mains qui poursuivent la besogne de celles qui ont forgé des idoles, jusqu'à voir poindre le dieu des philosophes et des théologiens qui dessinent un Christ

thaumaturge pour la divinisation et l'apothéose des chrétiens, de ceux qui non contents d'être strictement des hommes veulent encore devenir quelques sortes de dieux⁵⁸. L'homme qui veut être un créateur c'est encore le six qui veut être un sept, mais qui le veut sans jamais y parvenir, et malgré les efforts pour se dépasser il ne peut que se multiplier par ses dizaines et ses centaines, résultat qui ne fera jamais un sept et qui ne fera au mieux qu'une foule ou une multitude d'hommes. Le monde que forgent la pensée et les mains des savants, des philosophes et autres hommes de science, est un monde qui d'un autre côté ne se fait pas sans l'aval des théologiens, prêtres et autres pasteurs. Aussi, s'exhibant en gardienne des lois, cette bête qui rassemble tous les faux bergers et pasteurs adultères contrefait *l'homme de Dieu*⁵⁹ pour répondre implicitement au souvenir de sa défaite du mont Carmel, et c'est parce qu'elle le devient devant les hommes que de façon égale elle peut faire descendre à son tour le feu du ciel sur la terre⁶⁰. Feu qui est une vision de parabole, et feu que la bête fait descendre pour la satisfaction des nations, c'est-à-dire qu'elle devient *l'homme de Dieu* pour son profit et son bénéfice, et qu'elle gracie le condamné, ou un bouc émissaire, sans passer par le sang du Christ, sang qui se trouve tout le long du chemin de celui qui croit, seul sang qui écarte la colère du Dieu vivant, ce faisant elle agit pour garantir et pérenniser sa corruption en feignant d'écarter la peine universelle qui embrasse les masses, peine qui se trouve dans le *tu mourras*. Car ce feu ne trouve pas d'holocauste à consumer, il ne trouve pas de chemin, il ne trouve pas l'agneau de Dieu, l'agneau égorgé, et d'un autre côté la bête ne voulant pas mourir son feu ne dévore que l'homme de la marge, le contradicteur, bien qu'un jour un autre feu la dévorera⁶¹. En attendant sa fin la bête se saisit de la voix du prophète,

et soustrait son jugement à notre quotidien pour mieux soigner les blessures et s'en épargner d'autres. Car ici Elie n'intervient pas puisque c'est la bête qui, en qualité de faux prophète, devient *l'homme de Dieu* et demande à être reconnu comme tel, un homme qui ne *descendra* pas vers celui qui s'humilie pour l'accompagner comme un seul homme face à un seul homme⁶², mais un homme qui pour garder un nom attaché à la divinité est une *voix* qui dans la parabole de l'Apocalypse commande à la foudre de *descendre* sur la terre avec, je le répète, cette essentielle et infinie différence que le feu ne dévore que les contradicteurs et que par cette contrainte il ne commande pas de pluie, il reste pour ainsi dire sans effet se contentant d'être absorbé par la terre pour reparaître plus tard, car une grâce est vaine là où on ne voit pas de peine pour soi. Le feu du ciel qu'appelle le faux prophète est une traduction parabolique du désir qu'ont les hommes de se mettre au prolongement des lois et des oracles du Dieu vivant. Ainsi, la loi et le sermon gagnent la place d'un feu rejeté dans un passé lointain qui regardait d'autres hommes, alors que bien au contraire c'est toujours un Verbe qui est au principe du feu et du jugement de Dieu. Le feu du ciel qu'appelle le faux prophète est un costume d'apparat qui cache sa misère et sa stérilité, car sans holocauste la foudre ne commande pas de pluie pour mettre fin à la sécheresse, c'est pourquoi l'évidence se contentera de nouveaux orages. Comprenons que le chrétien qui ferme son église, ou tient ses distances tout en occultant les lèvres qui louent le Seigneur qui les a créées pour le célébrer n'apportera aucun remède aux maux actuels, car il fut décidé d'avance que cette calamité devait parcourir toute la terre. Ou bien alors, si effet il y a, l'attraction du feu ne dépasse pas la distraction de l'utilité publique, cette foudre n'étant rien de plus qu'un feu

apprivoisé par nos savants, et retenu sous des enveloppes qui se déclinent de plusieurs manières pour le plaisir de nos yeux ou bien roulant dans du cuivre pour notre usage domestique. De même la Parole de Dieu fut apprivoisée, et elle le fut assez tôt pour voir le faux prophète nous raconter Dieu au passé, et cela suffira à expliquer l'ici et le maintenant d'un orateur prêchant les Ecritures et dont les paroles demeurent sans effet. Car ici et maintenant s'agitent les nouveaux prophètes de Baal, qui furent aussi les interprètes et les théologiens d'un autre temps, mais qui aujourd'hui peuvent professer sans se soucier des oracles qui sortent de la bouche de notre Seigneur Jésus-Christ qui est vivant.

Christ est vainqueur de cette femme fabuleuse cavalière du fabuleux ⁶³, Babylone dont le commerce séduit les habitants de la terre par ses trésors, ses productions, ses constructions et ses artifices. Christ est vainqueur de la prostituée qui prolonge le souvenir de Babylone, qui est aussi la grande ville ⁶⁴ qui regarde toutes les villes, grande ville fondée sur les restes de Babel dans le pays de Chinéar où est retenue la méchanceté personnifiée des derniers jours ⁶⁵. Une heure ⁶⁶ suffira aux dix rois de la maison de Chinéar, ultime Babylone, pour anéantir la grande prostituée qui a fait de la piété un commerce et une industrie, un commerce pour acheter, vendre, et échanger des âmes ⁶⁷, et ce sont là des codes et des règles qui sont à l'image des lois qui font les murs de chaque ville qui s'ajoute à l'édifice Babylonien. Tout comme la cavalière la prostituée prodigue ses soins à la bête. C'est le piège du diable qui se referme sur les hommes et où il semble se frapper lui-même en frappant toute son œuvre, cette fausse chrétienne, cette église épouse d'un faux Christ, mais c'est

plutôt comme un pansement que l'on jette après cicatrisation de la plaie, mais encore et surtout c'est à dessein de marcher sur Jérusalem et de reprendre la ville sainte⁶⁸. Car la bête se souvient également de cette autre blessure, des cinq rois qui sont tombés⁶⁹, cinq à la fois, dont celui de Jérusalem, et qui furent murés dans la grotte de Maqqéda, lieu de refuge qui devint en quelque sorte leur prison et leur abîme, avant d'en être retirés pour être pendus par Josué à cinq arbres⁷⁰. La bête investira Jérusalem comme le fit le sixième roi ou empereur qui vécut du temps de Jean⁷¹. L'heure du Seigneur répondra à l'heure des rois, Babel⁷² fut oubliée, l'orgueilleux roi de Babylone la grande fut humilié et chassé du milieu des hommes⁷³, et en une seule heure la grande ville sera dévastée⁷⁴.

Babylone a ses églises, et c'est pourquoi la prostituée vit dans l'enceinte de la grande ville, de Babylone, commerce composite qui rassemble toutes les villes faites de mains d'hommes. Car en effet les villes faites de mains d'hommes prospèrent selon les seules règles qui sont déterminées par les verbes acheter et vendre, sur lesquels nous reviendrons. Le baume appliqué à la blessure de la bête, remède qui sépare la croix de l'homme, n'est que celui qui est mesuré par le commerce des hommes, le dieu de chair refuse de mourir, et le refus du *tu mourras* engendre les villes et les commerces de ceux qui veulent se donner un nom éternel⁷⁵. Mais le Dieu qui frappa la tête de la ville qui voulu jadis toucher le ciel, et qui l'arrêta en confondant les langues des bâtisseurs⁷⁶, frappera bientôt sans épargner les vies, car voici que des bâtisseurs voudraient se compter parmi les disciples de son Christ afin d'enfermer son chemin derrière les murs de la grande ville. Il est intéressant de souligner en passant que la version des Septante parle de *tête* à l'endroit de la tour de Babel, par cette indication supplémentaire

l'événement essentiel de l'histoire de Babel pourrait encore plus facilement se conjuguer avec la blessure mortelle de nos commentateurs ; toucher le ciel pour ne pas mourir selon un Christ qui ne meurt pas. La nouvelle ville de Babel est au prolongement de Rome, ses remparts prospèrent jusqu'à encercler toutes les villes de la terre, et en son sein habite une prostituée qui depuis le règne d'un Constantin a eu plusieurs enfants, tous fruits de sa prostitution avec la grande ville, dont les noms très savants se trouvent parmi ceux de catholiques, orthodoxes, protestants, évangéliques. Rome devenu Babylone a rayonné dans le monde entier sous sa forme chrétienne jusqu'à imprégner la culture et les lois de la plupart des pays qui ont d'une façon ou d'une autre, même pour les plus récalcitrants, pris à cette forme. Aussi, lorsqu'on vente la culture chrétienne d'une nation, ses arts, ses lettres, etc., eh bien ! on parle comme le diable, et on fait même plus que cela en jouant dans sa cour.

Selon un ordre judéo-chrétien qu'un faux prophète rencontra et enferma dans ses murs les habitants de la terre façonnèrent une image⁷⁷ afin que cette image puisse légiférer, administrer, et aller jusqu'à condamner et dénoncer ceux qui lui désobéiraient ; et pour ce faire les hommes construisent des monuments dont les têtes touchent le ciel et dont les lois annoncées par les bouches des médecins-bâisseurs s'en détachent comme autant d'esprits à satisfaire, car chez Babylone l'esprit et la guérison des nations se trouvent dans la bouche et l'image vivante⁷⁸ de la bête, l'église. Et c'est de cette façon que ceux qui obéissent aux paroles du Christ sont conduits ailleurs par des bergers qui se soumettent de bonne foi aux lois des autorités et de ces mêmes bâisseurs. Dans l'église babylonienne le fidèle adore le Christ-Dieu, un Christ qui au lieu de s'anéantir en devenant un seul homme pour la foi

de tous les hommes, a fait l'économie d'une part divine, démiurgique et thaumaturgique, en s'appliquant le *vous serez comme des dieux* qui se trouvait dans la bouche du serpent, ainsi des conciles, des décrets et doctrines qui firent entrer le christianisme en politique. Comprendons que pour Babylone ce Christ divinisé est guéri, et que bien qu'il fut ressuscité avec⁷⁹, les marques de son martyre ne sont plus, le sacrifice n'appartenant qu'à un moment de l'histoire sacrée. Mais c'est pour l'éternité en raison d'un renoncement qui est à la fois une détermination éternelle dans le Père que le Christ demeure un seul homme, un homme glorifié et enrichi dans la Présence du Père à travers sa résurrection et son ascension, mais qui n'en demeure pas moins et pas plus qu'un seul homme pour l'éternité, bien qu'il le soit en vertu du chemin de gloire qu'il demeure éternellement auprès du Père pour la vie de tous ceux qui croiront à sa suite.

Babylone et la grande prostituée sont au principe d'un commerce religieux et lucratif que la bête s'est concédé pour soigner ses blessures, car à l'endroit de la séductrice la bête est guérie. Et c'est depuis que nous contemplons les politiques et les royaumes sur lesquels s'édifient une sorte de christianisme, mais c'est afin de ne plus éveiller les soupçons des saints et des prophètes, que la bête ne soit plus frappée de leurs mains, pour le dire autrement ce sont les siècles d'une théologienne qui chevauche le fabuleux, ou bien encore ceux d'un Christ bâtisseur de villes et de cathédrales. Ce christianisme qui est au prolongement de Babylone est un christianisme conquérant, et cela depuis cette bataille où un empereur et ses troupes contemplèrent le prodige céleste d'une croix de lumière par laquelle ils vaincraient⁸⁰, qu'il soit vrai ou pas cet événement et son issue feront de Constantin un héros du christianisme, un

homme de Dieu qui voudra se retrouver au prolongement de deux histoires, la profane et la sainte, et le pouvoir en place gagnera la nouvelle religion à travers laquelle les autorités légiféreront, mais à bien y regarder ils règneront sur un succédané d'histoire sainte, car c'est bien ici que s'est amorcée l'histoire d'un christianisme babylonien. Ce fut pour les églises le début d'une apostasie en règle, car à bien y regarder de près célébrer un christianisme conquérant et qui porte l'épée contre ses frères est un pur blasphème, c'est faire l'œuvre d'un apostat ou bien encore d'un antichrist. Et justement le théologien façonna un autre Christ, un Christ qui fut quelque chose de plus qu'un homme, il intéressa donc la pensée pour séduire nos raisons. Le théologien détourne la parole du prophète ; l'éloquence, de bonnes études, et un verbe haut saurons voler des mots pour en faire autre chose, et c'est depuis ce larcin que le canon est clos, aussi depuis les temps apostoliques Dieu semble-t-il ne plus parler aux hommes d'ici et de maintenant, la théologie a donc induit une dérélition universelle et consentie. Ainsi de cette Romaine mère des prostituées⁸¹ et de ses filles, jusque dans ses ramifications théologiques qui courent de partout à travers nos villes. Car elles sont filles de la catholique ; toutes sont nicéennes et se souviennent d'un concile⁸² qu'elles agréent et qui se déroula sous les pouvoirs d'un empereur dont l'arrogance jeta les fondements d'un empire chrétien.

Babylone est un désert et le prophète prête sa voix à la voix de celui qui crie dans le désert⁸³, la voix du Seigneur qui vient, mais la grande ville connaît un commerce aveugle et sourd, et ses habitants ne se repentent pas. L'église babylonienne n'a pas plus d'acuité, bien au contraire puisqu'elle exhorte les hommes à se soumettre aux siècles et aux autorités en place, d'ailleurs un verset tiré d'un *sola*

scriptura soulagera les millions d'hommes et de femmes qui ne trouveront pas une autre obligation que celle d'obéir à des ordres aux contours anodins, et pas une autre persécution qu'un simple rappel à rentrer dans les rangs lors d'une gaucherie.

Pour les versets 12 à 17 d'Apocalypse 13, il s'agit pour nous de trouver la mélodie qui correspond aux accords. Nous rencontrons un premier choris sous le verset 12, ce cantique que chantent les fidèles exhorte les hommes à se soumettre aux lois de Babylone, ces lois qui guérissent la chair de l'homme en rejetant le *tu mourras* sur son horizon. Un deuxième choris sous les versets 13 et 14 pour nous faire croire que l'autorité des prêtres et pasteur modernes se trouvent au prolongement de la colère de Dieu, et que leur prédication stérile se substitue à son courroux, un *sola scriptura* assumera ce succédané. Un troisième choris sous le verset 14 qui rejoint le 12, et qui précise le comment de l'adoration par la qualité de l'image qui se trouve dans l'édifice babylonien, une église qui accorde la force à la loi sous le verset 15, couplet qui est un quatrième choris qui veut taire l'existence de ses adversaires et qui peut aller jusqu'à les condamner et les tuer, et même ici un berger peut devenir le porte-voix des puissants de ce monde. Un cinquième choris sous le verset 16 qui trouve tous les chantres médecins et autre acteurs religieux qui viennent au secours d'un monstre de chair en ajoutant leur propre chair à la construction de l'édifice, car c'est ainsi que la bête peut vivre malgré sa blessure. Nous trouvons enfin le sixième choris du verset 17 qu'il convient d'accorder aux passages qui se trouvent dans Matthieu 21 et Marc 11, où nous voyons le Christ chasser du temple ceux d'entre les hommes qui vendent et achètent et qui font de la maison du Seigneur *une caverne de voleurs*⁸⁴. Seule occurrence des

Evangelies où nous rencontrons deux fois les mêmes verbes et ensemble, ce chiffre de la bête correspond donc à l'homme du siècle qui voit dans la piété un commerce à exploiter. Son but est toujours le même, il s'agit de se grandir, de prendre de l'importance, de se coaguler à divers membres ou entités afin de ne plus être un seul homme. Or l'église actuelle retrouve les mêmes marchands du temple, et c'est d'ailleurs le faux prophète, chef religieux par excellence, qui considère le chiffre de l'homme divinisé selon les lois de la grande ville.

L'ordre de lecture des prophéties ne regarde pas des événements selon des terreurs qui vont croissant, et qui auraient commencés timidement telle année pour s'achever dans la stupeur générale que trouverait un avenir lointain. Mais les siècles jouent sans rigueur et sans ordre les refrains événementiels diversement rapportés. Des réalités qui s'articulent pourtant autour d'une seule actualité qui devient dès lors une marque et une empreinte portées par toute une assemblée d'hommes, celles de l'apostasie universelle prophétisée par l'apôtre Paul et décrite par Jean. Prophéties qui dévisagent une église obéissant aux ordres des autorités dont l'industrie et le commerce sont frappés par une calamité qui demande une thérapie, une église montrant aujourd'hui son vrai visage à tous ceux qui voudront le voir, celui du verset 11 d'Apocalypse 13. Car en effet nous sommes aujourd'hui à une sorte de carrefour vers lequel convergent les prophéties des temps de la fin.

L'ultime Babylone qui n'aura pas de temps pour elle frappera la prostituée, son industrie et son histoire. Car au sujet des hommes et des machines, au sujet d'un monde technicien et du futur qu'un tel monde réserverait, il s'agit de comprendre qu'un corps ne peut pas produire le virus

qui le vaincra, que ce virus doit venir d'un ailleurs, d'une pensée infernale par essence qui peut très bien se passer d'un monde technicien, des attributs de notre civilisation, et de notre civilisation elle-même. On reconnaît l'arbre à son fruit, et celui-ci et presque mûr : une autre civilisation, celle du meurtre et du malheur. Et ce fut un siècle savant et athée qui engendra l'issue qu'attendait le serpent ancien. Il sortira dans le monde de demain qui sera un monde de dévots assassins, car ce jour vient où la bête qui monte de l'abîme révélera l'homme de la dernière heure⁸⁵, et en effet l'heure de la dévastation se rapproche de nous, une guerre que l'homme n'a pas encore connue. Le juif cache le chrétien, et une seule religion voudra anéantir notre mémoire, un seul culte voudra exterminer le juif pour le chrétien. Une heure sans mémoire pour tenter Dieu et son Christ, pour forcer une répétition de la croix, pour rendre sa passion vaine en n'en faisant qu'une répétition théâtrale ou incessante. Vidé de son humanité, car sur une répétition le Christ renoncerait à être un homme, et un homme ne meurt qu'une seule fois, il serait donc tout autre chose qu'un seul homme. Par ailleurs Jésus-Christ ne peut renoncer au monde présent en l'oubliant entre les mains coupables et meurtrières de l'ennemi de sa croix, Christ ne peut se renier⁸⁶, il ne peut abandonner le chemin qu'il est lui-même. Un monde sans mémoire est un monde sans sel qui hâterait et forcerait la venue d'un temps de la fin.

Mais sur toutes ces puissances de mort le Christ est déjà vainqueur ; et c'est sur le rythme de la prise de Jéricho par Josué⁸⁷ que le Christ défera le monde des sept jours, par l'ouverture des sept sceaux et le son des sept trompettes. Babylone est la gloire de l'homme mais Jésus-Christ est la gloire de Dieu, et avec lui son armée : *Je regardais, et voici un cheval blanc. Celui qui le montait tenait un arc ; une couronne lui fut*

*donnée, et il partit en vainqueur et pour vaincre. Les armées qui sont dans le ciel le suivaient sur des chevaux blancs, revêtues de fin lin, blanc et pur.*⁸⁸

Il s'agit de recourir à la grâce qui se trouve dans le Christ vainqueur et sauveur. Il est l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde⁸⁹, il est le sacrifice, Dieu est son propre sacrifice. Dieu s'est fait homme, et tel Adam avant sa chute Jésus-Christ est l'image de Dieu, il est l'image qui rachète l'image⁹⁰. Il est le soleil levant⁹¹, le Christ de gloire qui se fait chair à travers le chemin d'un peuple qui allait à la mort, peuple qui devient son épouse, son alliance, une reine revêtue de sa gloire. Pour l'amour des hommes Dieu s'est fait homme parmi un peuple qui est le chemin où Dieu s'engendre lui-même comme image de lui-même, comme Fils de Dieu et Fils de l'homme, comme le premier croyant il est devenu pour nous un deuxième Adam⁹². Ainsi de la lune et du soleil, deux cercles d'éternité et deux disques qui depuis la terre s'accordent dans les dimensions. La lune est l'image du soleil et les deux astres célèbrent l'homme à l'image de Dieu. L'astre terreux est l'image de l'astre étincelant, en recevant la lumière l'astre terreux illumine à son tour, mais sans cette lumière il n'est plus qu'un astre de poussière errant et mort. Entre les deux astres se trouve un chemin de lumière celui du peuple de Dieu⁹³, et l'apôtre écrivait aux Corinthiens : *Dieu qui a dit : La lumière brillera du sein des ténèbres ! a brillé dans nos cœurs pour faire resplendir la connaissance de la gloire de Dieu sur la face de Christ.*⁹⁴ La gloire de Dieu, celle du septième jour, celle qui vient en dernier, après l'homme, et qui le sauve. Septième jour qui est le jour de Celui qui se repose dans sa foi, qui est le jour de Celui qui contemple l'œuvre qui le glorifie, et qui devient le jour où se repose Celui qui a modelé une nouvelle création pour de nouvelles créatures.

Dieu est son propre sacrifice, une vie éternelle dans un renoncement éternel. Sacrifice pour l'éternité qui se manifeste dans un buisson en feu, au milieu d'un bois qui ne se consume pas, et c'est l'Ange de l'Éternel, une des gloires, qui apparaît à Moïse dans une flamme de feu au milieu de ce buisson⁹⁵. La gloire de Dieu se trouve dans la flamme d'un buisson en feu, la gloire éternelle se sacrifie dans une flamme éternelle, dans un bois éternel, ce qui est un sacrifice perpétuel pour ceux qui croient. Ainsi d'Elie, gloire de Dieu qui fut enlevé au ciel dans un char de feu⁹⁶, un char s'il faut le noter dont le bois ne se consumait pas, ainsi de Manoah père de Samson qui offrait un holocauste à l'Éternel et qui vit l'Ange de l'Éternel monter et disparaître dans la flamme de l'autel⁹⁷. Et c'est Ezéchiel qui contempla la gloire de Dieu parmi les chérubins⁹⁸.

Les visions doivent être saisies sous l'éclairage de la nature qui nous accorde à l'intuition la plus facile, nous n'avons pas besoin qu'un docteur ou un Père de l'Église viennent obscurcir ce que même un petit enfant pourrait comprendre au regard de toutes les générations, et c'est ce qui doit se faire en dehors d'une culture ou d'un mythe. D'une manière générale la vision d'Ezéchiel est une image du chemin, un chemin entre la terre des hommes et le trône de Dieu, et plus précisément du chemin où se trouve le sacrifice qui regarde le ciel de cristal où repose le trône de Dieu. Ce chemin est une sorte de char avec ses roues et des yeux partout, un char qui parcourt la terre et le ciel dans les quatre directions, et ici le char se dessine sous quatre articulations qui sont quatre chérubins et qui ont chacune quatre figures, celles de l'homme et de l'aigle, celle du lion à droite, celle du bœuf à gauche. N'importe quel enfant sait très bien ce qui advient d'un bœuf lorsqu'il se retrouve face à un lion, ce qu'est l'homme sur terre et que l'aigle vient du

ciel. Quel enfant n'a pas rêvé une seule fois de devenir un oiseau ou de trouver un chemin pour le ciel ? Oui, mais c'est à travers la mort, et elle se trouve entre le lion et le bœuf, et c'est encore à travers le sacrifice qui est représenté ici par le feu qui dévore le bois tel un prédateur qui déchire sa proie. Ainsi, l'homme monte au ciel à travers le feu et le bois, un chemin qui se dessine à travers le sacrifice ou la mort à soi-même, et ainsi de la vie à travers la mort. La vision est d'une richesse infinie et on pourrait encore disserter sur le jeu des couleurs, sur la couleur du lion qui a celle du feu, ou d'un bœuf qui aurait celle du bois, ou encore parler de cette première description des chérubins qui ont des ailes pour l'aigle, des mains pour l'homme, des pieds comme ceux du veau pour le bœuf, et qui sont mêlés à l'éclat du cuivre pour le lion. Il y a aussi l'homme vêtu de lin qui entre dans le mouvement des âmes, ces yeux qui se trouvent de partout, pour remplir ses mains des charbons ardents qui compose l'aspect des chérubins, et cela afin de les répandre sur la ville et de sauver celles qui le suivront et qui seront embarquées à leur tour, embarquées comme des éternités purifiées, des cercles qui suivent Dieu. C'est d'ailleurs ce même charbon ardent qui, sous la forme d'une braise, toucha les lèvres d'Ésaïe afin d'expié son péché⁹⁹. Ainsi le sacrifice se trouve-t-il au milieu d'un tourbillon de vies, c'est le charbon ardent qui montre le bois du sacrifice, un bois dans le feu, mais comprenons que l'homme de lin est devenu le sacrifice, le premier sacrifice, celui qui veut être suivi de cet autre qui se trouve dans le renoncement à soi-même. Et c'est bien plus tard, lorsque Jean contempera cette même vision, que le char arrivera à destination à l'endroit du trône de Dieu¹⁰⁰.

Un crime éternel sur une victime immaculée est suivi de son effet : la résurrection de la victime, de celle qui s'offre

elle-même en sacrifice. L'agneau de Dieu fut égorgé dès la fondation du monde¹⁰¹, et Dieu s'offrait lui-même à la place d'une victime dont il prit la peau pour habiller Adam et sa femme¹⁰². Vêtements de mort qui deviendront des habits de résurrection pour ceux qui croient. Car celui qui s'est offert en sacrifice est toujours vivant, et partout où il se trouve il cherche un seul homme : *Adam, où es-tu ?*¹⁰³ Ici le Dieu qui sait tout et qui est partout, le Dieu éternel, parle comme un homme. Il est Amour, il s'anéantit et devient comme un seul homme, aussi est-ce l'Amour dans un renoncement éternel qui s'adresse à Adam et qui le cherche, la grâce de Dieu lui tend la main. Ce n'est pas une leçon ou une doctrine qui s'adressent à Adam mais un Dieu vivant, nous sommes à une éternité d'un « Adam, qui es-tu ? » qui par contre intéresse davantage les docteurs et les théologiens, car loin de découvrir le sens des Ecritures, et le sens qui tombe sous la foi, ces savants en construisent un afin de l'accorder aux chants babyloniens qu'ils entendent tout autour d'eux. La question, comme la réponse, implique la division, la séparation, c'est-à-dire deux *moi* selon l'image et la ressemblance. De même que le Christ est un *toi* lorsqu'il rencontre l'aveugle Bartimée et lui demande : *Que veux-tu que je te fasse ?*¹⁰⁴ et ici il faut trouver la foi à l'endroit où se trouve un homme fils de l'homme. A la question « où es-tu ? » et c'est le Christ sauveur qui nous la pose, tu répondras si tu es un *toi* et que tu ne te regardes pas autrement qu'un seul homme, et inversement tu n'y répondras pas si comme un seul dieu loin de l'image et de la ressemblance tu ne te découvres pas comme un *toi*.

INTERLUDE

Les Météores

Petit divertissement théologique

Un géant s'était mis en tête d'étudier les étoiles. Un jour qu'il y songeait, il prit le filet à papillons de son jeune garçon et préleva un à un les astres qui se trouvaient dans le ciel, puis il les enferma dans une boîte, retourna dans sa chambre, et la cacha sous son oreiller. Un ciel devenu vierge d'un noir profond pleurait ses enfants, mais le géant féru d'astronomie ne voyait rien et n'entendait rien, il ne voulait pas voir les secrets lui échapper. Un jour, le savant s'étant occupé ailleurs, il ne prit pas garde à son enfant qui en cherchant son jouet trouva la boîte à côté de l'oreiller, c'est que le géant n'avait pas coutume de bien agencer son lit. Le soir venu le garçon ouvrit la boîte et délivra les étoiles, il en remplit ses mains et les fixa une à une dans le ciel obscur afin d'admirer le firmament étoilé. Le père s'en aperçu et irrité gronda sévèrement l'enfant ; tout serein, les yeux tournés vers un ciel qui riait, le jeune garçon lui répondit qu'il connaîtrait plus d'avantage à suivre les étoiles qu'à vouloir les enfermer. Au passage d'une comète le géant infatigable et insatiable se remit au travail.

LA DÉCOUVERTE DU MOI

Seule la souffrance révèle la personne que je suis, seule la souffrance a révélé celle de notre Sauveur et Seigneur Jésus-Christ, homme fils de l'homme et homme fils de Dieu. Tout abandon appelle son souvenir, le souvenir qu'il a du *moi* que je suis à travers son *moi* à la croix. Descendre dans la souffrance replace le *moi* dans une contenance, celle d'être un seul homme, et du coup elle connaît un deuxième mouvement car tout en ramenant l'homme à lui-même elle nous place devant l'autre que soi. Sur la croix Jésus-Christ s'écria : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?*¹⁰⁵ avant de dire : *Père, je remets mon esprit entre tes mains !*¹⁰⁶ Ce *moi* devance le face à face, il précède l'ouverture du chemin vers le Père, c'est tout le *moi* de l'homme Jésus fils de Dieu et fils de l'homme, car il s'agit d'entendre ce « pourquoi abandonnes-tu *moi* » de la bonne façon ; il faut dire que souffrir me révèle ce *moi* que je suis, sans cela ma vie la plus profonde serait cachée comme si elle m'était ôtée, il ne me resterait alors que les mécanismes charnels et psychiques qui cherchent à m'essentialiser parmi les illusions phénoménales. La souffrance brise les apparences, l'enchaînement des effets, elle contredit la nonchalance mondaine, l'inertie du monde, elle donne un point de vue en ouvrant un observatoire comme une marge. La souffrance s'adresse à

Dieu, à la grâce encore présente, toute souffrance à ce pouvoir, et lorsque agissante elle me laisse seul elle me fait sentir l'éternité que je suis tout en me rendant à moi-même, c'est-à-dire à ma vie. Cachez Dieu à mon espérance, l'espoir d'une consolation de ma vie dans la souffrance, celle d'une Vie face à ma vie, cachez l'homme qu'il fut en Jésus-Christ, et la vie me deviendrait un enfer, l'enfer de me savoir vivant et infiniment seul. Ainsi la foi connaît-elle deux vertus, elle ramène à soi tout en plaçant devant l'autre que soi. En fuyant la souffrance l'homme fuit son *moi*, et du même coup l'autre que soi, aussi s'abrite-t-il sous les phénomènes ; là où il y a des espèces il se dissout dans les prolongements mécaniques ; là où il y a un bord signe du renoncement et de la gloire de Dieu il place l'infinité charnel et matériel selon la gloire des hommes que fait leur science ; il fuit son âme pour un dieu de chair, une chair qui loin de l'amour, du renoncement et de toute contenance, se multiplie telle une armée qui grossit avant le combat.

Dieu crée le *moi*, il crée un *je* ; il crée l'homme, il crée une éternité ; c'est l'Éternité qui enfante l'éternité ; il crée des hommes, il crée des éternités. Avant de savoir où il se trouve cherchons (mais sous forme d'hypothèse) à connaître qui est cet homme ; qui est Adam, ce *moi* hypothétique. Je dis bien un *moi* hypothétique car c'est la réponse de chacun à la question *Adam, où es-tu ?* qui donnera une véritable résonance à la nature de l'être que nous sommes chacun dans ce *moi* fils d'Adam. Car le *moi* se révèle dans la souffrance qu'il rencontre sur un chemin étroit, chemin plein d'embûches, long et sinueux, et parfois impraticable, en somme un chemin qui n'est pas là pour des gens pressés. Un chemin qui s'ouvre devant chaque personne et qui invite sa foi, son renoncement, en lui posant la question : *Adam, où es-tu ?*

L'être fait le caractère. Et, pour préciser un trait de Leibniz, c'est parce qu'elles ont de l'être qu'on ne trouve pas deux Monades identiques. On préfère un *avoir*, objet de l'admiration, ce qui revient sur soi ; on préfère le texte sans l'écrivain, la musique sans le musicien, l'image sans le comédien ; tout se désincarne, il n'y a plus de sens, il ne reste que des signes. Pourtant c'est le sens qui fait le ciment, le lien indestructible qui se trouve entre différentes figures. On se moque de l'auteur qui donne le sens. Pourtant l'écriture garde le souvenir du sens, la mémoire d'un *je*, ainsi de la musique et de l'image : ce souvenir (ce temps qui joue dans un espace qui s'évanouit dans le point agit comme l'espace qui opère dans l'instant présent ou le temps comme instant) dévoile la frontière entre le *moi* et le *toi*, entre l'auteur et le lecteur, le musicien et l'auditeur, et celui qui gardera ce souvenir trouvera la passion de l'amour, et cet amour trouvera l'imitation qui s'appropriera l'œuvre et la jouera à son tour mais ennoblie d'un nouveau caractère. Il y a donc une différence entre aimer et admirer une œuvre, l'admirateur pourrait en effet se contenter d'une froide analyse, ainsi du musicologue qui se charge d'expliquer le pourquoi d'une note improvisée dans telle mesure ou sous tel accord.

On peut rapporter le son et l'image à l'écriture, bien que l'image comme une peinture regarde la catégorie de l'espace et la musique celle du temps, pourtant on mettra un certain temps à parcourir toute une image, et l'harmonie musicale créera un espace entre ses voix. Dans un texte l'œil ne cherche pas des lettres mais un mot qui se regarde comme une image qui passe, une image vivante, de même l'oreille ne cherche pas une note mais un motif, une mélodie, qui inclut un espace ou un silence entre les voix, une image sonore. Une nature est à l'affût du sens. Il y a de l'être dans

l'écriture, on y trouve du sens, un nœud entre espace et temps, et ainsi de tous les arts. Le discontinu cache un cercle, une continuité, une éternité. C'est pour nous rattacher au souvenir du sens que l'artiste se cache derrière son œuvre, qu'il est vivant derrière son œuvre. Mais le fils d'Adam est un savant qui regarde le monde avec sa seule raison, sa seule imagination, et la science qui fait les dieux ; afin non pas de déchiffrer ce qui est porté par le sens, mais de déchiffrer un ailleurs pour construire du sens. L'art pour l'art c'est la mort de l'artiste, et pour trouver l'artiste, le créateur, non pas dans un souvenir mais ici et maintenant, il faut renoncer à son œuvre. Il faut renoncer à l'art du maître pour trouver le maître lui-même.

Des modernes ont volontairement cherché à se passer de l'être en liant la matière à la matière, l'objet à l'objet. En prenant comme ciment une abstraction, un mythe, une fiction, telle l'évolution des espèces. Ainsi, le savant se passe de l'être-là pour construire de l'existence, car le savant est un bâtisseur qui a cette particularité de savoir poser les fondations sous une maison déjà achevée. Mais ce matérialisme pur ne suffisant pas à nourrir l'âme de l'homme sensé quelques-uns ont cherché à édifier une spiritualité sous-jacente à la matière, un élan vital¹⁰⁷. J'en viens donc au philosophe Henri Bergson. Sa Pensée lèverait toute ambiguïté si son élan vital trouvait le mouvement d'un angle qui ferait cercle, autant d'élan, autant de cercles, autant d'individus. Mais le sillon de la droite assure celle de la flèche évolutive. Bergson a inversé l'entropie au moyen d'un élan vital et il le fait pour mieux servir Darwin. La vision d'un Dieu libre que Bergson décrit sous l'élan vital est très juste, un Dieu libre il est vrai, mais il lui manque son image, une image libre, un autre cercle, un *toi* qui se

trouverait devant sa face, devant son *moi*, il lui manque donc une histoire sainte, car la rencontre de deux vivants font une histoire. Pour Bergson la machine, la matière, qui cache l'élan vital fait des dieux malgré elle ¹⁰⁸, aussi nous fait-t-il sentir une droite qui passe à travers le tout. Mais Dieu a lâché prise sur son œuvre, et c'est ce qui signifie une image de Dieu, une liberté pour une liberté, certainement il a fait des dieux avec la matière, à côté de la matière et accordés à cette matière, mais ici encore la matière est lâchée pour le vivant, pour la créature, sa mesure et sa contenance.

Cependant en me servant des catégories de Bergson je pourrais mieux développer mon concept de musique. Musique dont le mouvement naturel regarde un écoulement dans le temps, mais que le professeur assoit dans une assiette mathématique de son écriture à son analyse. Ainsi d'une improvisation qu'une intelligence se plait à découper en morceaux pour se l'expliquer et de sa durée signifiée sur le papier.

Et quelque part la pensée de Bergson sur l'intelligence a rejoint ma critique des théologiens. Ceux-ci ont cousu un livre, ils l'ont rejeté dans le passé, ainsi l'intelligence pouvait-elle mesurer son objet et l'interpréter, il suffisait à cette science d'ôter tout mouvement à l'Esprit, de retirer Dieu du temps, pour lui substituer l'inerte, le discontinu et l'immobilisme, et interdire tous les élans d'un Dieu qui parle ici et maintenant. Le professeur et le philosophe font de même, un exemple parlant se trouve dans l'extraordinaire personnage que fut Martin Luther King, le professeur lui refusa son mouvement d'esprit, son histoire sainte, celle d'un homme face au Dieu vivant, pour mieux applaudir un modèle social et intelligent. Mais comme je l'ai dit plus haut l'élan vital de Bergson inverse l'entropie, son

élan est un fourre-tout mystique, c'est encore un mouvement qui selon son évolution a la taille du monde et de son contenu temporel, et un chrétien ne pourrait s'engager dans une voie aussi large.

La gloire de Dieu c'est de créer, et Dieu se reposa le septième jour. Ainsi, Dieu lâcha prise et fut glorifié par les six premiers jours. C'est ce point de repos que la pensée de Bergson a omis ! Car son élan vital semble toujours au travail, il n'y aurait que du mouvement, un mouvement infini, et chez Bergson le repos c'est en quelque sorte le mal, le lieu où l'intelligence joue, l'appel du discontinu. Mais quoi de plus normal que ce « mouvement vital » lorsqu'on se met au service de Darwin et de ses compères, un tel élan ignore le septième jour, il ignore le regard sur chaque espèce, le repos après le travail. Ici, dans la Genèse, le septième jour ne découvre pas une discontinuité intellectuelle, mais l'intuition d'une création achevée selon l'espèce, une intuition et non pas un savoir car le créé est lâché pour la liberté, le repos se trouvant dans ce jour plein d'espoir et de foi où Dieu lâche prise sur son œuvre.

Que penser de ces philosophes et théologiens qui vinrent après Hegel ? Ils sont nombreux ceux qui sans comprendre le philosophe, sans jamais le citer ou même le nommer, interprétèrent ses leçons, et de la plus mauvaise manière lorsqu'il s'agissait de déguiser sa pensée d'un matérialisme des plus grossiers.

Car il faut bien admettre que l'immense pensée de Hegel n'a jamais donné prise au transformisme ou à une théorie sur l'évolution des espèces. Il se moquait de telles recherches tout en dénonçant la ruse et la faiblesse d'une nouvelle science : par exemple en faisant remarquer que pour être rendue *plus claire* l'extériorité effective ainsi admise

était rejetée dans les *ténèbres* du passé ¹⁰⁹, ou bien encore en affirmant dans une addition à son texte que les manifestations de l'homme (ici la voix) offrent plus de ressemblance avec celles de l'oiseau qu'entre le corps de l'homme et celui du singe¹¹⁰.

Cependant lorsqu'il dénigre une évolution des espèces le saut qu'il accorde entre les espèces n'est qu'un saut d'apparat dont les liens se retrouvent dans une nature profondément rationnelle, car lorsqu'il semble contredire la proposition selon laquelle la nature ne fait pas de sauts ¹¹¹ il faut comprendre que les espèces sont pourtant liées entre elles de façon souterraine par la rationalité du concept. Dans son œuvre Hegel a voulu donner une immense traduction au *Dieu est Esprit* de Jean 4 : 24. Mais le *Dieu est Esprit* de Hegel oublie que Dieu lâche prise pour être un seul homme. Dans la pensée de Hegel le lâcher-prise n'est pas, tout est rationnel et tous les phénomènes se rapportent au concept qui est le ciment éternel du philosophe.

Cette évolution des espèces regarde une doctrine de mort, la victoire de la mort, car ici c'est la mort qui féconde pour le vivant et qui s'exclame : *Croissez et multipliez, remplissez la terre* ¹¹²; ici la mort fait le lien entre le vivant et le vivant, le jeu de la mort perfectionne le vivant, et l'inférieur fait place au supérieur. Ainsi, grâce à une construction savante des hommes comptent se passer de l'être, d'une essence qui cimente le vivant ; et d'autres qui trouvent la doctrine trop sèche à leur goût envisagent de l'accommoder à une sorte de spiritualité immanente à la matière. Mais heureusement le moderne a fait place au théologien médiateur, un diplomate chrétien, un homme représentant l'église en terre étrangère. Ce théologien des plus évangéliques ajoutera une dose de transcendance en

expliquant que la main du Dieu vivant œuvre dans le tout, et que foi et science ne s'opposent pas toujours. Le théologien qui s'entend dans ces matières vient donc éclairer nos lanternes.

Notre théologien aime faire plaisir, aussi voudra-t-il faire la part belle aux doctrines de ce siècle afin de ne pas se voir ridiculisé par un public cultivé, mais surtout de susciter l'intérêt général. Les temps changent comme on dit, et suite à notre nouvel exemple même un Kierkegaard semblerait appartenir à une autre époque, lui qui croyait que le monde avait six mille ans ¹¹³. Bien-sûr ce brillant philosophe parle de ces choses comme en passant, c'est-à-dire sans en faire un principe de recherche, ce qui d'ailleurs témoigne de sa certitude et de sa foi. Mais le théologien vit avec son temps, il parfume une science d'Évangile et cela malgré les Écritures qui nous enseignent que *par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort* ¹¹⁴; or, la mort, c'est justement d'elle dont le naturaliste a besoin, c'est son ingrédient, et cela afin qu'une espèce puisse en suivre une autre de plus près, contrairement au livre de la Genèse qui affirme le *κατὰ γένος* ¹¹⁵. Le théologien aime faire plaisir, il ne tranche pas là où on l'attendait, une tiédeur générale pour tout dire, et beaucoup de pasteurs et de prêtres suivront. On me dira peut-être que je glisse sur le terrain dangereux du jugement ? Or, c'est à un tel endroit qu'il est juste de ne pas être protestant, pas même évangélique, car le jugement est le concept creux dont les hommes d'église aiment se servir afin qu'on ne leur dise jamais rien. Ainsi va cette tiédeur générale, comme celle du professeur qui ne risque à vrai dire rien du tout, et il ne se cassera pas un seul ongle dans cette affaire qui fera celle de ceux qui le suivront. Cette science ne peut se passer de la mort qui permet à une espèce d'en suivre une autre, et c'est d'ailleurs

pourquoi le théologien a rêvé de la mort qui devait précéder le premier péché. Aussi fait-il de l'immortalité un état de grâce qui s'étend à l'homme seul et non sur le reste de la création, l'état de grâce perdu par sa désobéissance le premier homme allait à la mort, et le tout pouvait jouer dans ce système clos et bien fermé. En suivant ce raisonnement il faudrait admettre qu'avant le péché Adam savait ce qu'était la mort, qu'il la voyait partout autour de lui, qu'il y avait le prédateur et la proie, un monde très éloigné du végétarisme originel. Ici nous comprenons qu'en écrivant son *Concept d'angoisse* Kierkegaard faisait meilleure œuvre de chrétien, dans son écrit il mettait en jeu les origines d'un monde sans la mort, origines qui se comptent en sept jours, car contrairement au théologien le philosophe s'avance à dire qu'Adam ne sait pas ce qu'est la mort, d'où son angoisse comme liberté naissante face à son incompréhension ¹¹⁶, la mort devient alors un ajout après coup sur l'ensemble de la création. Dans la pensée de Kierkegaard la mort est ajoutée alors que pour notre théologien elle est récupérée.

Cette théologie est un système qui se pense en incluant dans son tout une corruption pré-adamique. Et beaucoup prennent notre théologien au sérieux tellement sa pensée s'accommode à celle des plus doctes de ce monde, c'est de cette manière aussi que des hommes font avancer une église évangélique de la façon la plus savante qui soit, elle avance, mais sur un chemin très large, un chemin bordé de tous les bénéfices et avantages qu'apportent les gloires du monde. Du coup ce pas dans les largesses abyssales du monde ne semble pas sûr à celui qui s'est chargé de la croix d'un autre royaume. Pour accompagner le théologien il faudrait croire que la corruption de la chair précéda le premier péché, mais cette corruption est la même que celle qui vient après ; et

en vertu de quoi celle qui précède ? De l'animal machine, l'animal sans âme, sans doute qu'ils y ont pensé bien que le Christ ait voulu se présenter à nous sous les traits de l'agneau. Or, c'est dans la chair qui fait nœud avec l'âme qu'on trouvera tout l'homme, un homme comme individu et non comme un spécimen dont une partie se récupère dans une espèce antérieure. L'image de Dieu c'est tout l'homme ; et la chair comme une image du Christ, de son renoncement, de sa foi, fait la marque de l'homme. Tout comme l'esprit la chair se trouve liée à l'éternité et à la liberté des fils de Dieu, et ce lien se trouve dans la résurrection de la chair du Christ lui-même.

Dans un article ¹¹⁷ Henri Blocher laisse entendre que la science qui sort de la foi équivaut à celle de nos innombrables savants. Pour ce faire il dérive le verbe $\nu\omicron\epsilon\omega$ (Hébreux 11 : 3) du $\nu\omicron\upsilon\varsigma$ pour autoriser une recherche scientifique toute contemporaine. Pourtant dans le texte de l'épître ce verbe a la foi pour fondement. Aussi y a-t-il une différence entre une connaissance qui sort de la foi et une autre qui sort des cogitations, ou encore d'avec une foi raisonnable, ou une foi qui se pense. Mais nous parlons de la foi qui sauve ! Mais si Monsieur Blocher pense bien, alors oui, peut-être qu'Adam dans son paradis aurait cherché des fossiles pour dessiner des systèmes ! Le théologien est un être fantastique pour l'aspirant, pourtant il est d'une fadeur et d'une tiédeur ennuyeuses.

Les pasteurs et autres prêtres portent le plus souvent une croix toute intellectuelle, ainsi pensent-ils imiter Jésus-Christ ou un apôtre. Je ne prétends pas à une telle imitation, elle serait hors de ma portée. Pourtant je connais une croix dans ce monde qui est devenue la croix que je porte tous les jours, une déchirure effrayante, l'angoisse que je connais n'offre pas d'issue ici-bas, mais je m'en accom-

mode car Dieu me fortifie ; cependant je m'accommoderai bien mieux de la croix d'un professeur, car une croix invisible n'est pas si lourde à porter. Ce n'est pas parce qu'elle est réfléchie et pensée qu'une croix est manifeste, il faut pour cela qu'elle se trouve ici et maintenant dans une réalité spirituelle qui renonce au monde pour la vie de Dieu, la croix doit s'incarner dans la chair et le sang, elle doit se réaliser dans la souffrance, et c'est parce qu'elle est renoncement au monde que les hommes du monde ne la voient pas, aussi n'entendent-ils pas les cris du supplicé. Une croix ne se pense pas mais elle se vit, c'est le renoncement qui lui donne un mouvement pas la théologie.

Il y a de l'être. *En Dieu nous avons la vie, le mouvement, et l'être*, et nous sommes aussi de sa race¹¹⁸, ce qui signifie qu'étant de la race de Dieu c'est selon l'image de ce même Dieu et de la même manière que nous avons la vie, le mouvement et l'être. Nous sommes faits selon son image, dans la chair et dans le sang, dans l'éternité de l'âme qui n'est pas irréprochable sans celle du corps, un homme à l'image de Dieu, un Adam à l'image du Christ, chaque homme comme un cercle, comme un moteur qui meut sans être mû. Car le moteur d'Aristote c'est dans le cercle d'un seul homme qu'il faut le saisir, une seule âme comme un seul homme comme un seul individu. C'est dans le douzième livre de sa *Métaphysique* que nous voyons Aristote imaginer plusieurs moteurs immobiles et éternels venant à la suite du premier¹¹⁹, mais d'un autre côté ce ne sont là que des moteurs célestes, aussi les ferai-je descendre du ciel pour les placer dans nos cœurs. C'est ici une correction qu'il faut apporter à l'œuvre d'Aristote, tout en refusant encore une éthique naturelle qu'il propose à la divinisation de l'homme. Aristote refusa le monde bigarré imaginé par Platon, un

monde qui s'édifiait selon un intelligible qui s'accorde à chaque réalité, et plutôt que de poursuivre la pensée de Platon qui voyait alors dans l'âme la chose qui se meut soi-même, d'où il s'ensuit que l'âme est immortelle, qu'elle n'a pas de commencement et qu'elle n'a pas de fin ¹²⁰, un principe qui rejoint aussi une sorte de cercle, Aristote préféra imaginer à l'endroit de l'âme un genre de matérialisme psychique, une entéléchie selon une substance qui s'accorde à sa figure, et dont le mouvement traduit l'attraction d'un désir d'être autre que soi, et à y bien voir un devenir dieu imprimé par la nature du premier moteur, au lieu d'y trouver la tentation imprimée par un tiers. Pour Aristote les moteurs célestes sont éternels, ainsi de leur mouvement circulaire qui cache en chacun le point fixe qui meut sans être mû, mais le mouvement de l'âme qui se pense elle-même glisse dans une éthique qui s'empêtre dans les désirs qui jouent et se confondent sous une forme universelle de l'être.

Mais peut-être que celui qui se connaît lui-même réussirait à toucher ce *moi* profond, un *moi* éternel ne l'oublions pas, et qu'ainsi délogé de son lieu il pourrait en parler à fond ? Mais la connaissance ne peut réussir ses tours sur un chemin qui se trouve entre deux horizons. Celui qui voudrait sérieusement se connaître soi-même se proposerait une tâche infinie, ainsi de celui qui contemple un cercle avec ce plus de vouloir le considérer en chacun de ses points. Mais alors par où commencer et comment finir ? Par rapport à la connaissance Socrate restait contemplatif, il se méfiait et se tenait sur une limite, un bord d'où il pouvait avoir le vertige.

Dans son *De opificio mundi* Philon d'Alexandrie nous fait deviner un cercle naturel, je relève ici ce beau passage : *C'est que Dieu voulait prolonger la nature en rendant les genres immortels*

*et en les faisant participer à l'éternité. Voilà pourquoi il poussait et pressait le principe vers la fin, et faisait se retourner la fin vers le principe. Effectivement, c'est des plantes que vient le fruit, comme du principe la fin, et c'est du fruit, qui enferme en soi la semence, que vient à son tour la plante, comme de la fin le principe.*¹²¹ Il s'agit de rejoindre l'horizon proposé à chacun, c'est pourquoi il poursuit sa pensée en écrivant plus loin : *Celui-là, fait à l'image de Dieu, c'est une idée, un genre ou un sceau ; il est intelligible, incorporel, ni mâle ni femelle, incorruptible de nature.*¹²² Il précise que l'âme ne vient absolument de rien de créé, mais du Père et Maître de l'univers. *Car ce qu'il a insufflé n'était rien d'autre que le souffle divin qui a détaché de cette nature fortunée et bienheureuse une sorte de colonie parmi nous*¹²³, et il ajoute que l'homme est *de la race du Guide souverain auquel il est apparenté de près, du fait que le souffle divin se répand sur lui en abondance*¹²⁴, de la race de Dieu l'homme est *une empreinte, un fragment, un reflet de la nature bienheureuse, et par la constitution de son corps il est uni au monde entier*¹²⁵. Philon a trouvé l'âme comme un cercle c'est-à-dire d'après ses propres termes comme un fragment d'éternité ; et partant de l'éternité d'une étendue, des causes et des effets que comptent les générations, il n'était pas loin d'instruire un traité générique de la résurrection. Il regarde l'âme d'Adam comme une éternité d'éternité, mais seule la croyance, la foi, peut forcer l'adhésion et le ralliement à cette formule.

Philon a trouvé un fragment d'éternité, Origène une âme immortelle associée à des causes antérieures à chaque vivant, il est intéressant que ces deux auteurs aient voulu dessiner un cercle propre à l'âme de chacun. Le modèle que propose Origène est le témoin d'une théologie naissante qui considère tous les attributs divins qui se préfixent d'un *omni* en argumentant sur la toute-puissance de Dieu, ainsi développera-t-il cette idée selon laquelle *il n'y a jamais eu de*

temps où Dieu n'a pas été tout-puissant, et qu'il faut donc qu'il ait toujours eu des êtres pour exercer sur eux son pouvoir ¹²⁶, et c'est aussi la réponse qu'Origène pourra apporter à cette grande question qui semblait faire débat : que faisait Dieu avant le commencement du monde ? et à laquelle bien plus tard saint Augustin donnera une répartie des plus sceptiques dans ses *Confessions* pour préciser finalement que la question ne se pose plus puisqu'il n'y a pas un *avant* qui précède la création des temps. D'après le postulat qui veut que Dieu ne puisse renoncer à sa toute-puissance, ce qui d'ailleurs revêt une absurdité puisque ce non-renoncement soulignerait finalement l'impuissance divine, Origène imagine une infinité de ciels et des âmes qui chutent ou bien progressent d'un lieu vers un autre ¹²⁷. Aussi, pour répondre à Origène et à ces mondes antérieurs selon une préexistence des âmes il faut dire que le temps se trouve dans la continuité de chaque cercle, l'apparence discontinue d'un temps ou d'une vie dans ce temps trouve un horizon entre chaque bord, horizon hors duquel le même temps se poursuit, que ce soit en se tournant vers le passé ou vers l'avenir. Origène se trompe en ce qu'il attribue plusieurs temps à un seul temps soutenant plusieurs vies pour une seule vie, car il y a une coupure et d'importance : aucune vie ne garde le souvenir de son autre vie, cette âme éternelle est brisée en elle-même, l'apparence d'un cercle seulement car le cercle est sectionné à plusieurs endroits, il n'y a que des segments courbes de différentes longueurs ; aussi comment peut-on parler absolument d'éternité à cet endroit ? du discontinu impossible à nouer, or seuls deux horizons faisant une seule vie le peuvent, mais l'horizon trompe Origène et c'est pourquoi il veut mettre une vie derrière lui. Le vrai discontinu se trouve d'un cercle à l'autre, entre deux individus, deux existences. Il y a alors comme un espace

infranchissable d'un individu à l'autre, car cette discontinuité réelle est représentée par autant d'existences qui sont autant d'individus, autant de cercles qui se trouvent face au *moi*. Comme l'horizon c'est l'intervalle, qui se trouve entre chaque cercle, qui fait le jeu de l'apparence, et lorsqu'une conscience s'appesantit sur cette vacuité elle embrasse le discontinu pour en faire du continu, au lieu de sauter d'un bord à l'autre pour aller du *moi* au *toi* elle crée une passerelle et oublie ce qui permance en chacun, ainsi l'âme s'oublie-t-elle dans l'extériorité, c'est le naufrage de l'âme qui coule dans un vaste océan. Souvent les hommes ne posent pas leurs yeux aux bons endroits, sur ce qui permance, la chose durable qui enferme une éternité, or c'est les yeux de la foi qui le peuvent, ces yeux accèdent au discontinu en pratiquant l'exercice du saut, dans un effort, l'effort de la foi, où la foi au travail renonce à sa position pour aller vers l'autre, alors la foi conserve son *moi* et ne l'oublie pas, elle dit : *je crois*. C'est pourquoi le juste vivra de la foi et non de théologie ou d'anthropologie, sciences qui trouvent Dieu et les hommes en liant les mouvements qui font l'agitation du monde.

Il s'agit ici de juger notre situation, il ne s'agit pas d'une recherche savante ou d'une intellection qui cherche à se connaître, mais de simplement mettre au jour une intuition. De même, que ce soit en se tournant vers le passé ou vers l'avenir, l'espace que nous portons en nous, avec nous, dans la chair, avec la chair, l'espace qui nous contient, nous donne le sentiment d'être toujours à notre place et cela de manière indéfinie, d'occuper en quelque sorte une place éternelle où que l'on soit. Dans la chair l'âme est comme posée dans une assiette infinie d'où elle ne peut déborder. Le corps garde le sentiment de son éternité. L'enfance

d'Adam fils de Dieu, enfance qui précéda sa création, fut rejetée derrière un horizon, de même pour Eve qui fut tirée d'Adam. La mort est donc l'irrationnel, elle produit un sentiment d'injustice car cette place qui engendre ce sentiment d'invincibilité dans sa durée sera tout de même détruite en raison d'une invincibilité supérieure.

S'oublier dans l'ailleurs, dans l'autre que soi, vouloir être un dieu, voilà ce qu'est le péché, ce qui veut dire de ne pas accepter cette contenance que donne la chair, qui est aussi la marque d'un renoncement, celui de Dieu en Jésus-Christ. La comparaison avec l'animal est facile, il reste à sa place, il ne cherche pas à devenir autre, le chat ne voudrait pas être un chien, ni le chien un chat, seul l'homme a cette idée de vouloir être autre, de vouloir par exemple être un oiseau, d'où les prolongements de l'homme dans la technicité et l'univers du progrès. L'homme se mondialise pour créer l'Homme, la vie ne se trouve plus dans l'homme mais hors de lui. Il s'agit de mettre le doigt sur cette manifestation du *vous serez comme des dieux*, manifestation qui se trouve dans la chair.

On trouve alors le sexuel comme désir du monde, désir de se projeter hors de soi, de se fondre, d'abolir la chair, d'en finir avec ce bord, cette limite qui enferme le *moi*. Désir qui est négation du *toi*. Désir brûlant qui se manifeste chez la femme par la séduction et chez l'homme par l'étreinte. Comprendons que le plaisir n'est pas en jeu dans le désir du monde, mais ce qui le détermine dans un appétit dérivé car ajouté et qui pour cette raison est subi. Cet appétit se trouve dans le désir dieu qui frappe le *moi* et le *toi* pour embrasser le mouvement qui se trouve entre les deux, intervalle élevé au rang d'un être omniscient, omnipotent, et omniprésent. Lorsque la femme veut être un homme et lorsque l'homme veut être un dieu, les deux progressent

pour atteindre ce qui pourtant les transcende en vertu de leur propre nature. Ce mouvement, en lui-même et pour lui-même, exorcisé de son sujet et de son objet, c'est la vie sans Dieu, c'est la vie sans l'homme, c'est la vie de celui qui tombé dans un gouffre sans fond ne peut s'accrocher à aucun bord. Ce désir du monde dans l'appétit prêche un devenir autre tout en étant soi, ce qui est de progresser vers le dieu en refusant d'être un seul homme. C'est la duplication de l'esprit qui veut devenir dieu mais dans le mouvement de la chair. Mais ce que j'appellerai un démoniaque ou un esprit habité pourra sauter l'étape de la chair, et faire le mouvement de soi au dieu sans passer par la différence de l'autre que soi dans la chair. Mais il y a encore ici tout l'homme et la femme, et il s'agit de décrire les deux mouvements : la femme fut tentée d'être autre à travers la parole du serpent, mais l'homme à travers la main de la femme. La femme nie sa chair à travers le serpent, et l'homme le fait à travers la femme. La satisfaction de la chair ne participe donc pas au péché, un péché qui se trouve dans le chemin qui oblige à y venir : l'appétit.

Il n'y a pas de volonté absolue qui permane sur le désir du monde, mais le plus grand des combats ; un combat contre une sorte d'automatisme, ou de mécanique déterminée par une nécessité qui fait la guerre à notre volonté ; le sexuel attache les hommes au monde, et son nécessaire vient du monde et de ses matières ; c'est Adam qui ne veut pas perdre Eve et qui pour cela désobéit à son tour, une chute qui regarde l'homme tombé dans le tourbillon du monde selon une volonté qui se noie dans les matières édéniques pour se fondre dans les murs du siècle. Le sexuel est ce qui rend l'homme esclave d'une autre volonté, celle du monde qui s'éternise contre l'éternité.

Mais dans cette image d'éternité le sexuel est aussi ce qui fait que l'homme veut franchir les limites imposées par les corps. Cela dit être comme les anges c'est être absolument libéré du sexuel comme désir du monde et comme désir dieu, une liberté absolue selon une volonté absolue qui permance sur sa propre chair et le monde qui est sous nos pieds, mais il y a des anges qui n'ont pas gardé leur place.

L'appétit insatiable de l'homme chosifie la vie, ainsi des abattoirs qui chosifient les animaux, ainsi des guerres qui chosifient les hommes, ainsi d'un homme qui chosifie une femme et inversement. Le désir du monde auquel on lâche la bride chosifie l'homme et la femme, il veut aller au-delà de la créature, au-delà du *toi*, c'est le désir dieu qui se trouve dans le désir du monde. S'il essuie un refus il se tournera ailleurs pour chosifier encore. Mais il fallait que le devenir dieu se trouvât dans la chair, et plus exactement sur ce qui la différencie ; aussi l'appétit sexuel comme désir du monde à travers l'homme et la femme s'articule-t-il autour du faite de la chair sur laquelle la volonté épuisant ses forces perd l'équilibre. Seul l'amour peut vaincre l'appétit du monde, mais la plupart des hommes et des femmes font l'amour sans Amour, car à l'endroit de l'Amour on voudra le fruit de l'Amour qui se trouve dans cette parole : *Multipliez-vous et remplissez la terre !* Mais l'amour se pratique prosaïquement dans une escalade qui en refuse le fruit qu'on ne le puisse ou qu'on ne le veuille, car loin d'être un *objet* de l'Amour l'enfant est comme un fruit qui s'en détache pour devenir lui aussi un *moi* face au *toi*, avoir un enfant ce n'est pas avoir du soi à l'infini, ce n'est pas avoir un nom sur la terre ce à quoi par ailleurs un père de la foi devait renoncer. Alors on aime dans une sorte de mélange qui fait l'économie d'un appétit qui joue le même rôle, c'est aussi pourquoi l'apôtre conseille de ne pas se priver l'un de l'autre comme un pis-

aller, car de toute évidence il préfère que l'on demeure comme lui ¹²⁸.

L'appétit sexuel chosifie la vie, c'est là le désir du monde, et aussi dans ce sens que l'homme ne veut pas une seule femme mais les désire toutes. La chair ne pouvant pas s'éterniser dans le temps réagit en cherchant l'ubiquité des espaces, elle veut perمانer au-delà d'elle-même, s'éterniser dans l'espace, et pour se faire elle chosifie la vie afin de dévorer et de digérer le monde qui l'entoure. Ainsi d'une faute, du bien et du mal, ainsi de la technique et de nos sciences, ainsi d'un appétit et du désir du monde. L'homme ne pouvant être tout à fait comme un dieu, ce dernier se définissant sans un corps, et puisque la destruction de celui-ci ne fut pas immédiate mais différé, car en effet Adam a bien vu qu'il était nu, il essaie de le devenir malgré lui et d'atteindre le ciel dans ses chairs, car si tel son prisonnier le corps joue pour un temps il lui reste un jeu d'apparences sans nombres que tout l'espace lui donne à conquérir.

Notre corps n'a pas d'infinité mais il est une contenance, il sépare de l'autre que soi et creuse une différenciation que le sexe pousse à sa limite ; et le désir d'ubiquité tire toute sa force à l'endroit où le corps est le plus différencié et où sa limite est la plus profonde, car un corps sexué ne se suffit pas à lui-même, et pour ce faire il doit se prolonger hors de lui, la vie du dieu qui se trouve dans cet appétit détermine le pourquoi d'un si grand manque de volonté à son endroit. Mais loin d'un tel appétit il s'agira pour nous de tendre vers l'abnégation et le sacrifice qui acceptent la privation de ce qui est devenu une détermination naturelle.

Après avoir conduit les animaux vers Adam pour qu'il leur donne un nom, l'homme ne trouva pas d'aide semblable à lui. Dieu dit : *Il n'est pas bon que l'homme soit seul ;*

faisons-lui une aide semblable à lui ¹²⁹; Adam a besoin d'une aide, ce mot *aide* est aussi *un secours* au sens d'un *toi*, d'un vis-à-vis. Eve est un *toi* pour Adam. L'aide, le vis-à-vis, c'est le *toi* qui se tient face au *moi*. C'est pourquoi le Christ pouvait commander d'aimer son prochain comme soi-même¹³⁰, d'aimer un *toi*, et le singulier a ici une portée essentielle.

Le *toi* et le *moi* ne coïncident jamais, je ne peux étendre mon *moi* à celui de l'autre, et à partir d'un seuil forcer un verrou pour dévorer le monde. La nudité est un bord à l'âme; elle pose l'individu, sa différence, dans une contenance qui est, à bien y regarder de près, un renoncement à être comme un dieu. Rendre la nudité accessible à un tiers résorbe cette différence en la posant dans une infinité charnelle, idéalement la chair gagnerait la taille d'un corps infini. Le *toi* et le *moi* seraient abolis, ainsi l'infidélité dissout-elle les corps dans un monde de chair où tous les sexes se mélangent. Lorsque nous trouvons deux cercles l'un en face de l'autre, lorsque face au *moi* le *toi* permane, et que face au *toi* le *moi* permane, les deux existences assurent leurs différences, leurs personnalités et leurs caractères, contre toute dissolution charnelle, contre tout désir du monde. Or, en Eden, cette permanence est tronquée par le consentement d'une permanence supérieure, celle d'être comme des dieux, ce faisant l'individu ne se place plus sous les seuls yeux d'un *toi* mais sous les yeux pluriels d'une multitude de dieux. La fidélité entre l'homme et la femme est un remède proposé à l'homme et à la femme qui voulaient devenir des dieux, la fidélité engage à permaner devant un *toi* choisi parmi d'autres, celui qui aime veut que son autre soit éternel. Il s'agit pour la personnalité de permaner face au *toi* et non de trouver sa permanence dans l'autre que soi, le hors de soi, ce qui est de s'oublier dans le monde. Cette permanence face au *toi* se trouve dans

l'amour, et dans un renoncement qui refuse de se définir dans et par le monde. Comme l'âme face à Dieu, le *moi* face au *toi* offre la permanence d'un corps, d'une chair, et le *toi* fait de même avec son corps, la fidélité exprime la volonté de deux corps qui permanent l'un face à l'autre. Aussi, l'âme face à Dieu, et Dieu face à l'âme, déterminent l'amour d'un transport, d'une extase, d'une visitation vécue dans les deux sens, signes provisoires qui regardent l'éternité des bienheureux. Dieu se montre à l'âme comme un *toi* qui permance et l'âme posée devant ce *toi* permance à son tour. Croire que Dieu est un *toi*, c'est croire qu'il est le Christ. Le refus de la présence, ou la présence qui se dérobe lorsqu'on aime, laisse l'amour d'un seul côté, le laisse dans la possibilité du *toi* présent, et par ce chemin infini enferme l'amour de celui qui aime dans l'angoisse, la souffrance, et la tentation d'un autre *toi*. La nudité présente ce qui permance et ne peut être connue que dans un face à face, dans le jeu éternel d'un *moi* et d'un *toi* qui se sont choisis réciproquement.

Tu aimeras ton prochain comme toi-même (Evangile selon Matthieu 22 : 39). Je cherche le principe de l'amour énoncé : sa source se trouverait-elle dans un pur égoïsme, tel le *moi* qui reviendrait sur lui-même, ce qu'on pourrait définir comme un amour de conscience ? Ou bien se trouverait-elle dans tout autre chose que ce *moi* qui est porté à l'amour d'autrui ? Si je comprends l'amour dans ce sens d'aimer comme moi-même *je* m'aime, c'est-à-dire en mettant ce *moi* au principe de l'amour, il s'agit alors de dissoudre l'autre en moi-même, de le travailler comme on façonne de l'argile afin de trouver une figure qui me convienne, de l'amener au *je* que je suis, et de faire un seul *je* du *tout*. Pour l'homme qui tombe sous les armes d'une telle manipulation, qui commence souvent par une séduction, le résultat peut être

destructeur, surtout pour celui, ou celle, qui n'accepte pas d'être placé sous un tel joug mais qui a néanmoins les mains liés et ne peut s'en délivrer avec facilité. Dans ces *Œuvres de l'Amour* Kierkegaard explique au sujet de l'amour humain et de l'amitié envers une personne, que *l'on n'aime pas le prochain, mais l'autre « je », ou le premier « je » porté à la seconde puissance*, et il ajoute plus loin, *que nous parlions du premier « je » ou du second, nous ne nous sommes pas rapprochés du prochain d'un seul pas ; car le prochain est le premier « tu »*¹³¹ ; ainsi de celui, ou celle, qui trouve son *je* dans l'autre *je*, ainsi des railleries entraînées par les chevaux de l'habitude afin d'enfermer sa victime derrière les barreaux de l'isolement, ainsi de celui, ou celle, qui prend autrui pour une statue et qui frappe sa chair et son âme de son ciseau pour obtenir le personnage désiré, ainsi de ceux qui refusent toute altérité individuelle par leurs comparaisons et remarques désobligeantes. Pour que deux êtres s'aiment il faut deux êtres qui renoncent à eux-mêmes ; aussi en aimant avec ce plus qui est d'aimer *comme je suis aimé* le principe se trouve-t-il dans une autre puissance qui peut déborder sur *toi* et sur *moi*, et premièrement il se trouve en Dieu comme un *toi* face au *moi*, et c'est ce que signifie le verbe ἀγαπήσεις. Car Dieu a donné la plus grande signification à l'amour en renonçant à lui-même pour devenir un seul *tu* face à *Lui-même*, c'est-à-dire un homme parmi les autres, pour devenir le premier croyant devenu à son tour comme un cœur face au *tu* qui le reçoit et qui le recevra : *Je leur ai fait connaître ton nom, et je le leur ferai connaître, afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux, et que moi, je sois en eux*¹³². Comme un seul homme le Christ est devenu le premier *tu* du Père, son premier prochain, le prochain qu'Il aima comme *Lui-même*. La source de l'amour se trouve en Dieu, il souffle son amour derrière nos horizons, nous voyons sa lueur poindre au loin, pour

s'étendre enfin en de chatoyants et radieux rayons qui éclairent nos cœurs. L'amour n'a pas son principe dans la chair, ni dans la pensée, sans amour notre âme est sèche ; l'amour ne vient pas de l'homme, il n'est pas un sentiment, ni une passion, il ne se trouve pas dans l'étreinte, ni dans un baiser, pas même dans nos corps enlacés ; non, mais l'amour qui est don de Vie se trouve de l'autre côté de nos vies. Il se trouve à côté car Dieu lâche prise sur sa créature, mais il se trouve aussi dans une *Vie* qui surgit par-delà nos horizons afin de ravir nos âmes par le bain de sa présence, ainsi de deux cercles assemblaient l'un dans l'autre, ainsi d'un lâcher-prise qui se traduit en contact. Dieu nous a aimés le premier¹³³, c'est pourquoi nous pouvons nous aimer les uns les autres comme il nous a aimés¹³⁴, celui qui aime son prochain aime un *toi* et c'est le renoncement au *moi* qui peut répandre l'eau du ciel tout autour comme des gouttes de rosée au lever du jour. *Dieu est Amour*¹³⁵, ce qui peut se dire : Dieu est présent ici et maintenant.

Du point de vue humain le mariage est le chemin large qui conduit deux êtres à une réussite familiale, érotique, et matérielle. Deux êtres cherchent à se fondre dans un ciment commun, ce qui est du *je* qui découvre un *je*, mais du point de vue de l'esprit il s'agit d'aimer son prochain selon l'amour premier de Dieu, un ciment qui ne vient pas de l'homme. Un simple baiser peut cacher bien des raisons, et bien des desseins, d'ailleurs le Christ ne fut-il pas trahi par un baiser¹³⁶ ? Et dans son *Pédagogue* Clément d'Alexandrie ne s'en défie-t-il pas en affirmant que *le baiser n'est pas l'amour*, et que *l'amour ne se reconnaît pas aux embrassements*¹³⁷ ? L'erreur est de prendre le mariage pour une facilité de la vie, et il ne s'agit pas ici de rendre l'âme à la première bourrasque, aussi faudrait-il parler de ces cas où les

mariages et les amitiés connaissent des conflits relatifs aux tailles des sentiers ou des chemins empruntés.

Ce sont des expériences qui les racontent : le degré de communion fraternelle est proportionnel à la classe sociale du pratiquant, ainsi qu'à sa prise de responsabilité au sein d'une communauté. C'est-à-dire que plus il aura de biens terrestres, plus il brillera par son métier, et plus il s'approchera de la chaire, alors plus la communion qu'il vivra lui paraîtra intense et quotidienne, jusqu'à être comparable pour le primat des cas à un centre autour duquel gravitent diverses planètes sur des orbites plus ou moins éloignées, tel un essaim d'abeilles qui grossit autour de sa reine, ou encore de ressembler au sucre qui attire les insectes, les utiles aussi bien que les nuisibles. Mais tout cela s'inversera pour celui qui n'a pas de métier, pas un seul bien, et se tient loin d'une chaire. Et l'éternité pourrait bien être le ciment de sa personnalité, mais il y aura le médisant qui s'assurera contre lui, le genre de gars qui respire l'universel et qui n'a pas compris que l'on peut être beau, intelligent, chrétien mais fauché.

Une deuxième expérience : un homme s'est retrouvé dans la souffrance. Sa bien-aimée l'ignore tout à fait, non seulement au foyer mais encore à l'église, ignorance qui se tait lorsqu'il doit souffrir maintes réflexions au sujet d'une trésorerie, ou une multitude de comparaisons avec les puissants qui en général sont ceux qui haranguent les foules, ou ont la meilleure des situations. Car pour la bien-aimée l'homme sage n'est pas celui qui s'enferme dans un silence profond, celui dont la foi œuvre en secret, car il y a un secret, mais celui qui se manifeste dans le vaste monde. Pour elle le Royaume des cieux est quelque chose qui se trouve et se voit en GRAND, un reflet de Babel où tout

est de taille, et dans son église près de la chaire on y trouvera celui qui prêche, et qui même indigent s'entoure des fidèles les plus fortunés et de leurs villégiatures. C'est un royaume où les mondanités vont bon train et où il n'y a pas de place pour celui qui poursuit le renoncement, l'abnégation, l'humilité ; c'est un royaume où les chrétiens enfantent des chrétiens dans un renoncement qui ne dure que le moment d'un cantique ou d'un sermon.

Une troisième expérience : dans une causerie un fidèle des plus agréables remarque pourtant qu'il n'aura pas l'ami souhaité. Le diacre, une vieille connaissance, s'invite parmi les mots, ils échangent ensemble, puis à l'invitation des responsabilités administratives de l'église les deux hommes préfèrent abandonner notre fidèle sur-le-champ, en le laissant dans la situation ridicule d'une phrase interrompue. Pourquoi donc s'étaient-ils avancés vers lui ? Pour se glorifier de leurs personnes ? Ce que le pauvre homme, abandonné et renvoyé à lui-même, devine, puisque sous l'éternité tous les regards se valent. Et pourtant il demeurera dans son abnégation, persuadé que dans le Royaume des cieux rien ne dépassera la chair et le sang, œuvres de renoncement et d'éternité.

Une quatrième expérience : une femme des plus dévouées éprouve son époux malgré elle. La foi de la bien-aimée a fait descendre le temps de Dieu sur la terre, aussi de son côté le jour d'un accomplissement n'est-il pas forcément immédiat, le temps de Dieu qui est encore celui du Dieu fait homme, est le temps qui s'intercale dans le temps, et il peut sembler long à celui qui est embarqué. C'est pourquoi la foi de la bien-aimée semble un frein aux projets que nourrit son époux, il ne peut penser autrement malgré que sa bien-aimée ne puisse vouloir autrement. Ici il y a comme deux religions qui vivent sous le même toit,

mais dans la situation présente c'est le mari qui s'est embarqué à la suite. Chaque orage lui demandera de placer sa confiance en la personne qui tient la barre du navire, une personne qui se présente ici sous les traits de la bien-aimée, elle qui connaît le chemin et la destination, car c'est elle qui déchiffre les cartes et qui tient la boussole.

Dans cette dernière histoire j'aurais voulu que notre époux trouvât plus de foi, et qu'il fit moins la guerre à sa pauvre dame qui lâchant la barre dans un sursaut d'angoisse pourrait laisser le navire s'abîmer dans l'immense océan. Cela pourrait être un jugement terrible pour tout homme qui s'entoure de christianisme, car alors, en refusant de voir son épouse qui tient la barre et qui possède la carte, le mari bien-aimé refuse de croire au Dieu qui souffle sur les voiles. Ici une seule chose est nécessaire, et ici il s'agit de la foi qui sauve.

Cet amour étonnant, qui se réjouit avec nous, qui souffre avec nous, qui éclate avec nous, qui devient fou avec nous, cet amour dont on ne sait quoi faire lorsqu'il nous touche, qui nous dépasse et se répand au milieu de nous, il n'est pas né dans nos cœurs, il ne vient pas des hommes, mais il déborde sur nous de tous côtés. C'est un don de Dieu, c'est une grâce, c'est une joie, un secours, une issue, une consolation, une exhortation, c'est une présence, c'est Dieu présent dans nos vies. Mais cette déraison commence avec Dieu qui en Jésus-Christ, ô infini amour ! s'est anéanti lui-même.

A celui qui n'y prend pas garde cet amour singulier peut passer outre et faire place à la haine. Une haine qui passe derrière le dos, cette haine malgré soi, voilà ce qui fait le démoniaque. Mais quel déchirement fantastique se trouverait dans l'individu que se partageraient ces deux puissances !

A l'interrogation du journaliste Jacques Chancel : *On peut se demander si vous n'êtes pas un peu blessé...*, le philosophe Maurice Clavel répondait : *Mais je suis blessé, et j'espère que je resterai blessé... c'est que Dieu ça fait mal, c'est pour ça que c'est contre le siècle, parce que dans le siècle tout fait bien..., que Dieu fasse mal c'est un bien..., ce mal, cette blessure, il ne faut pas la gratter pour le plaisir, mais il faut la préserver, parce que c'est le signe que quelque chose qui nous dépasse est en nous.* Dans ce quelque chose qui nous dépasse et qui est en nous on peut entrevoir le *Dieu refoulé* cher au philosophe. Mais à quoi bon poser la question *Adam, où es-tu ?* si Dieu s'est toujours trouvé ou retrouvé en Adam, ou dans une partie de lui-même, et si en plus on fait de cette permanence un postulat... Car il s'agit de comprendre que Dieu souffle sur un horizon sans être attaché aux confins de celui-ci, et que Dieu ne se trouve pas au prolongement du monde bien qu'il agisse sur celui-ci. Clavel touchant la cime de l'âme s'est emporté en rêveries humaines et humanistes, alors que c'est l'âme humaine, aussi sublime soit-elle, qu'il nous faut accuser. Son Dieu refoulé court tout le long de ses pages socratiques¹³⁸, et ailleurs il nous présente ce refoulement comme le Fils qui veut rejoindre le Père à travers nous¹³⁹. Âme pure ou auto-transcendante, démon de Socrate, Logos, et peu importe le nom qu'on lui donnera, c'est de cette présence qui fait le dieu, et qui conjecture un Dieu vivant, que l'homme doit être libéré, il doit être libéré de lui-même en renonçant à lui-même. Mais Clavel veut créer *l'Homme* et à cet endroit on dirait qu'il suit Saint-Exupéry. Cette vénération de Socrate a fait qu'il ne pouvait supporter la lecture des *Miettes philosophiques* de Kierkegaard, et son sens de l'histoire lui faisait contempler une sorte de semence divine déposée en chacun de nous. Faisait-il de chaque homme un chrétien qui s'ignore ? Mais comment lui en vouloir ?

Maurice Clavel fut un écrivain intuitif, il voulait nous peindre le chemin sur lequel il s'était engagé, et nombre de ses traits au sujet du christianisme sont remarquables ; cette semence divine, ce reste d'image prêchée depuis les Pères jusqu'à nos jours, a fait école, et quelque part on la retrouve mais habillée d'une façon différente dans l'excellente œuvre de Jean Brun, surtout dans ses *Rivages du Monde*¹⁴⁰, où il essaie de trouver une mystique que l'on peut croiser avec ce divin reste, cependant penser que l'homme *n'est ni le possesseur triomphant ni le dépossédé total de la Vérité*⁴⁴¹ c'est faire fausse route lorsqu'il s'agit de renoncer à soi-même.

Les parfums qui accompagnaient les antiques sacrifices pouvaient rappeler par leurs odeurs que quelque chose demeurerait malgré la mort de la victime, mais dans une exhalaison qui en s'évanouissant finissait pourtant par disparaître. Le renoncement est un sacrifice, et ce qui manque à un sacrifice pour que ce qui demeure ne soit pas vain c'est une résurrection de ce qui est sacrifié. Seul le sacrifice du Christ a connu cet effet, cette perfection. Mais par sa chair et son sang le Christ nous ouvre un chemin, et celui qui renonce à lui-même et qui regarde sa chair et son sang découvre la chair et le sang de Dieu en Jésus-Christ, chair et sang qui après la poussière ressusciteront ensemble. C'est parce qu'il est de chair et de sang que l'homme n'est pas un dieu, que l'homme est secourable, et il y a ici la marque de Dieu, de l'amour et de la grâce qui sauvent, la marque d'un renoncement éternel à travers la chair et le sang. C'est la chair et le sang qui retardent le jugement au jour de la poussière, qui retardent la venue du dieu qui connaît le bien et le mal. Le chrétien est celui qui renonce à lui-même dans un renoncement éternel, ce qui veut dire d'être comme un seul homme pour toujours, et la chair et

le sang portent ce renoncement lorsque l'homme regarde à sa propre résurrection, et qu'il comprend que cette chair et ce sang perdureront ensemble. Ne pas croire à la résurrection c'est croire en la poussière, et l'homme qui croit en elle est déjà jugé, car il veut être loin d'un homme et comme un dieu malgré la chair et le sang qu'il transporte partout avec lui. Ignace d'Antioche a vraiment prophétisé lorsqu'il affirmait que ceux qui ne croient pas à la résurrection *seront sans corps et pareils aux démons* ¹⁴², ainsi du feu éternel qui brûlera la chair et le sang indéfiniment et qui produira le dieu en laissant la créature sans un seul bord.

Mais qui se souvient de ses premiers jours dans la chair et qui a conscience de ses lendemains ? La chair est à son tour un instant vécu sous un ciel conscient de son éternel présent. Il y a aussi un cercle dans la chair : que ce soit celle d'Adam, ou celles des autres créatures du sixième jour, voire du cinquième jour, toutes ces chairs trouvent leur enfance sous un horizon, et des lendemains sous un autre. Le nourrisson aurait besoin d'une mère pour l'allaiter, l'enfant aurait besoin d'un père pour l'éduquer, comprenons que Dieu créa la chair d'Adam sous une apparence de temps. Puis la mort créa une rupture dans cette chair qui devait retourner à la poussière, une rupture pour la grâce et le jeu de la foi, comprenons que sans rupture l'homme serait perdu pour le Dieu vivant, car un arbre de vie sur une chair de péché aurait instauré le salut sans le moyen de la foi, et du renoncement à être autre chose qu'un seul homme, un salut universel et immédiat qui aurait instauré le règne des hommes fabuleux que nous pouvons retrouver dans les mythes. Mais la chair du Christ est un chemin qui dans sa résurrection nous retrouve l'horizon des lendemains vécu dans la chair du sixième jour.

Christ en qualité de fils de Dieu est un deuxième Adam, il est comme Adam fut sous le sixième jour, en ce sens il se trouve sans péché, il est juste, et de même que le premier Adam fut créé avec de la terre, le deuxième est né du sein de Marie dont la matrice tenait lieu de matière. Il ne veut pas être autre chose que ce qu'il est, un homme fils de Dieu ; mais il se retrouve aussi dans la filiation du premier Adam : par Marie et la mort des hommes il est un homme fils de l'homme ; c'est pourquoi ce juste vit par la foi. Parce qu'il est Amour, Dieu est devenu le Père d'un seul homme, l'unique Jésus-Christ, en devenant Père Dieu est devenu fils, en devenant fils Dieu est devenu Père, et c'est parce que le fils demeure dans la justice de la foi que le Père le ressuscite d'entre les morts, et c'est parce que le juste vit par la foi que le Père offre la vertu de la résurrection en justifiant ainsi tous ceux qui croient.

Celui qui a la foi connaît Dieu et il peut le connaître dans sa chair, mais l'homme de poussière ne souffre pas de seuil, il met toute sa volonté et sa puissance dans la vie de cette chair, dans le mouvement du sang, pour étendre cette vie à la vie du *toi*, et cette indifférence construira un *moi* auquel il ne renoncera pas facilement, il le construit autour d'un *toi* qu'il habillera et qui deviendra sa création. Ce *moi* se dessine comme un monde d'images profanes et sacrées. Mais n'est-ce pas ce monde qui jaillit sous forme de multitude sans ordre et sans raison lorsqu'on s'abandonne au sommeil et que l'on rêve ? L'homme de poussière ne connaît pas de seuil, et il imagine un mouvement des corps qui le façonne en dessinant une évolution qui va des astres au microbe. Mais j'énoncerai ici une nouvelle leçon pour tout prendre à rebours : la lumière précéda les corps célestes, aussi les premiers astres furent-ils comme des images, des apparences d'espace et de temps. Je dessine un Univers d'images et de

lumière, car c'est par la suite que naissent les corps solides, les luminaires pour eux-mêmes, et ce fut un quatrième jour, c'est pourquoi nous voyons encore aujourd'hui l'Univers naître sous nos yeux. Mon point de vue cosmologique voudrait que la lumière précéda l'existence, mais selon une direction qui n'est pas commune à la science qui a arraché l'œil de celui qui voit pour le placer dans un ailleurs. Mon regard ne voyage pas avec la lumière qui irait des étoiles à la terre, ce qui peut se compter en milliards d'années, mais il accompagne une lumière qui va de la terre aux étoiles, un monde d'images qui s'éveillent sous nos yeux, et ce regard est le seul qui vaut car c'est le seul à être concret. J'aime les étoiles du ciel et c'est la foi d'Abraham qu'il me faut trouver, il me faut croire contre ma raison, contre le monde, contre la raison du monde. La foi renverse les murs, la foi défait les siècles, la foi est plus forte que le monde.

Il s'agit maintenant de parler de la foi du Christ. Ce Jésus-Christ, fils de Dieu, est le seuil du Dieu qui est Amour. C'est l'Amour : Dieu engendre pour *moi* un *toi* éternel, ou encore Dieu est Amour et son renoncement éternel (un sacrifice éternel) engendre un *toi* éternel pour *moi*, il s'engendre lui-même éternellement. La gloire de Dieu c'est de créer, ce qui est d'aimer par le renoncement de soi. Aussi, Dieu aime son fils et nous aime à travers son fils, à travers un renoncement éternel de lui-même il aime éternellement, cet amour et une invitation à l'amour car il provient d'un lâcher-prise de soi-même. Alors Christ est mon *toi* si je refuse de me connaître comme un *je* indéfini, ce qui serait l'affaire d'un dieu qui conteste le seuil imposé par l'autre que soi, car il s'agit de devenir un homme de chair et de sang, il s'agit d'une nouvelle naissance puisqu'en quelque sorte nous naissons dieux. Christ est mon *toi* si je

l'imite dans son renoncement éternel en renonçant à moi-même, en devenant une image éternelle du Christ qui est Dieu fait homme, car la nouvelle naissance crée une nouvelle éternité, et il s'agit d'inviter l'Amour afin d'aimer à son tour car en un sens c'est en renonçant à lui-même qu'un homme aime pour la première fois. Ainsi, nous comprenons que l'amour du Père se trouve derrière l'horizon du Fils, et c'est un même cercle, car le Christ est fils de l'homme autant que fils de Dieu, d'où les extases et les visitations du fils (son baptême, sa transfiguration), d'où les prières adressées à son Père, d'où sa foi naturelle et parfaite. Et ici ce qu'il faut saisir c'est que les miracles ne sortent pas immédiatement de lui, le fils Jésus-Christ, c'est-à-dire de son être, de son propre fond, ou bien plus faussement d'une entité théologique, mais de sa foi parfaite qui est un renoncement absolu à lui-même et en lui-même, car connaissant le même bord que nous, le même côté de l'horizon, il vivait par la foi. Qu'il est un homme de foi nous le voyons à ce qu'il fut tenté dans le désert¹⁴³ : c'est *l'homme* qui fut tenté en Jésus-Christ, le fils de Dieu, et non pas une divinité ou une quelconque transcendance. C'est pourquoi Jésus répondit au diable : « *L'homme* ne vivra pas de pain seulement », et ici c'est l'homme qui répond en qualité d'homme, pas un Dieu. Ensuite lorsque le diable lui demande de se jeter du haut du temple afin que Dieu (*il* dans le texte) donne des ordres à ses anges pour le secourir, c'est l'homme Jésus qui répond de ne pas tenter Dieu (le *il* du texte), en quelque sorte il pose Dieu à côté de lui, ainsi encore de la troisième requête du diable qui veut détourner l'homme Jésus de sa foi filiale en réclamant son adoration mais où cependant Jésus le rappelle à l'adoration de Dieu seul. Que Dieu soit au prolongement de son moi intime Christ ne le sait pas, c'est un mystère qui

ne se révèle pas par voie de connaissance, mais Christ le croit selon une foi parfaite, celle de l'homme fils de Dieu, une foi naturelle car de nature, une foi à cent pour cent. Foi parfaite qui sort d'un renoncement parfait, le renoncement total de Dieu à être Dieu par le fils de Dieu, et la certitude absolue qu'il devra être abandonné comme un seul homme à notre mort. L'Amour est plus fort que tout, aussi pour l'amour des hommes, Jésus fut-il homme non pas jusqu'à un certain point, mais jusqu'à la mort, condamnation commune à tous les hommes. Au bout de cet abandon il n'y a plus d'espérance, mais un désespoir, la foi soupire dans le silence de Dieu qui fait de Dieu une nouvelle nature. Silence de Dieu au moment crucial, au moment où le fils a le plus besoin d'un secours opportun. Dieu se tait, et il le fait parce qu'il est Amour et qu'il est d'accord avec ce renoncement qui va jusqu'au bout. Ainsi, tout Dieu se retrouve en Christ, tout Dieu devient homme, comme si tout Dieu se retrouvait du même côté, et que la foi laissait la place au doute, c'est le lâcher-prise qui fait une nouvelle créature, c'est la chute du Dieu qui devient un homme sans Dieu. L'homme Jésus complètement homme et cela seulement, homme jusqu'à ce qu'il devienne un nouveau croyant, un croyant malgré le silence de Dieu, en disant dans une ultime prière : *Père, je remets mon esprit entre tes mains*. Et il n'y a pas besoin de gloser sur cette dernière phrase prononcée par l'homme Jésus car beaucoup d'hommes auront pu la prononcer sur leur lit de mort. Ainsi, en Jésus-Christ, pour l'amour de tous, Dieu s'est mis lui-même sous notre condamnation. A la croix tout Dieu se retrouve en Christ, c'est Dieu devenu un homme sur la croix, et c'est pourquoi il n'y a jamais eu d'entité trinitaire à satisfaire à la croix. Au sujet du Dieu transcendant il est écrit : *Tu ne pourras pas voir ma face, car l'homme ne peut me voir et vivre*¹⁴⁴,

aussi pour voir Dieu et vivre faut-il que Dieu meure, cette parole nous cache le Christ sauveur. Il faut donc que Dieu devienne un homme, que cet homme meure pour nos vies, pour une vie éternelle auprès de lui. Face à Dieu l'homme meurt, face au Christ l'homme vit, et celui, ou celle, qui voit le Christ a vu Dieu.

L'horizon peut nous cacher tout un monde, parlons maintenant de ce qu'il nous laisse deviner malgré son obscurité mais surtout à cause d'elle. Et *la Parole a été faite chair*¹⁴⁵, cette Parole qui selon Philon d'Alexandrie commence l'image de Dieu, bien que lui refusant toute forme visible elle ne puisse aller jusqu'à l'incarnation¹⁴⁶, mais c'est aussi que Philon aime hypostasier les attributs divins pour parler de Celui que personne ne peut voir. C'est l'apôtre Paul qui retrouvera cette même Parole qui commence la forme de Dieu¹⁴⁷, mais Parole qui nous aime jusqu'à prendre la forme d'un serviteur, la chair de l'homme, devenant ainsi semblable aux hommes. L'horizon de l'homme cache le moi intime que décrit son propre cercle, son éternité, un homme de chair et de sang à l'image de Dieu, ou à l'image de son renoncement, de sa Parole, car le Verbe de Dieu se découvre dans un renoncement éternel à se retrouver seul, et le Verbe est le renoncement éternel que regarde l'amour du Dieu vivant. Comme toute parole, comme toute chair, le Verbe de Dieu exige une adresse, un *toi*, une création, ou une limite qui le reçoive et non pas la vacuité de l'infini qui ne reçoit rien. Et en Christ la Parole s'est faite chair, comprenons que selon le jeu de la foi l'horizon du Christ cache le Verbe de Dieu, le *je suis*¹⁴⁸. Dans son Christ, Dieu se tait pour la justice de la foi à travers la chair, et c'est pourquoi il est écrit : *Mon juste vivra par la foi*¹⁴⁹ ; Christ est ce juste, du point de vue de l'homme

il est l'unique justice de Dieu, seul chemin qui justifie il est la Parole de Dieu faite chair. Car la qualité de juste est attribuée à celui ou celle qui est à l'image de Dieu ou à l'image de son Amour, à l'image donc d'un renoncement éternel, renoncement à être autre chose qu'un *être Amour*, ce qui est de le vouloir éternellement. Aussi, de toute éternité Dieu est Parole et de toute éternité il est Parole faite chair, à l'endroit de la chair l'Éternité crée l'éternité, et l'Amour crée l'amour. Parce qu'il est juste et qu'il vient du Père il est appelé fils de Dieu, un juste qui tel Adam fils de Dieu devient un deuxième Adam ; mais bien plus encore Christ est cet homme fils de Marie, fils de la chair c'est-à-dire fils de l'homme, mais de l'homme qui vit par la foi telle Marie qui crut en la Parole qui lui fut annoncée. Il faut ajouter qu'à l'endroit d'un deuxième Adam le risque de Dieu est infini, Dieu risque son éternité car ici c'est la Parole de Dieu lui-même qui s'est faite chair, l'Amour se risque dans la chair pour se retrouver dans les hommes par le moyen de la foi et de la foi seule. Par son Christ l'Amour s'oblige, et d'une certaine façon se tend son propre filet par Amour afin de racheter les hommes en les justifiant par la foi seule, rachetés car c'est sa propre justice qu'il nous octroie.

La foi mais par qui ? Le fils de Dieu est l'homme juste, un deuxième Adam, mais c'est aussi un chemin pour celui qui croit en ce renoncement éternel, une éternité qui ne veut pas être autre chose qu'un renoncement. Celui qui croit imite, il imite le Christ fils de l'homme, son renoncement qui se vit dans la foi, ce qui ne peut se faire sans repentance puisque nous parlons de l'homme qui ne veut plus être autre chose qu'un seul homme, de cet *homme qui prend conscience que, loin de se faire Dieu, il ne peut vivre que comme un homme*¹⁵⁰. Aussi, il faut croire là où Lui il croit, joindre la foi à la Foi, il faut croire là où il a cru, et il a cru

dans un renoncement éternel à être le Dieu total et totalisant jusqu'à trouver un *Père* en face de lui, et pour un *toi* qui regarde l'autre que soi comme une vie éternelle ; et c'est ce que veut l'Amour : que l'autre soit éternel. Car en faisant l'homme à son image Dieu a cru en un homme capable de renoncement, un homme selon sa ressemblance, un homme capable d'aimer à son tour, et pour ce faire il fut demandé à Adam de renoncer au dieu d'Eden ou à l'homme-dieu afin de demeurer l'homme qu'il est pour l'éternité. Il s'agissait pour lui de se déterminer en partant de l'homme image de Dieu à l'homme de chair et de sang, de devenir comme un seul homme, de déterminer son éternité à une contenance éternelle ou à l'amour de l'autre que soi, de se déterminer à la vie éternelle dans un seul renoncement et acte de foi, car il s'agissait de croire en la Parole qui lui interdisait l'accès à la science du bien et du mal.

Telle est la situation, s'il refuse d'être l'autrement d'un soi-même Adam se pose face à Dieu et à sa création, face à l'autre que soi-même il a alors posé son *moi* et tous les *tu* en même temps. Mais l'évolution, voilà le péché des origines, car Eve rêvait d'être autre, et ici le rêve n'est pas encore péché, elle rêve d'être comme Adam. Ici il faut comprendre le rêve comme une tension, une propension à l'appétit. Et elle fait ce rêve car elle est tirée de cette chair qui n'est pourtant pas elle, bien qu'une communauté de chair dans l'espèce semblerait lui dire : *Elle est l'os de mes os, et la chair de ma chair* ¹⁵¹ ; mais ici Adam ne se trompe pas puisque bien que similaires il nous compte deux chairs, car il s'agit alors de comprendre le *ils deviendront une seule chair* ¹⁵² comme une troisième chair. L'évolution est donc une projection du péché de l'homme au monde qui l'entoure, ou pour le dire autrement une projection de son vouloir être autre sur le

reste de la création. Car le péché s'est traduit dans la nudité de l'homme lorsqu'il eut honte d'être nu¹⁵³, ou ce qui est du pareil au même lorsqu'il eut honte d'être un seul homme, puisqu'il voulait être autre chose qu'un seul homme.

L'origine de la chute de l'homme qui gagne l'éthique vient de sa liberté, il s'agissait alors de vivre comme un homme ou bien comme un Dieu, ce qui était de renoncer à être un seul homme ou pas. Ici il faut comprendre qu'une tension naît dès que l'on se trouve face à un autre bord, ou que l'on place sa chair sous ses propres yeux comme si elle devenait un tiers, tant qu'on n'est pas mort on peut toujours s'attacher à un port, même le prolonger ailleurs, mais une fois mort, il n'y a plus que le gouffre de l'âme pour celui, ou celle, qui a refusé d'exister dans sa chair et d'être un seul parmi les autres. C'est que sans sa chair l'homme comme une sorte de dieu n'est plus vraiment un homme, mais une sorte de reste. Mort sans Dieu, en s'opposant à son image, l'homme n'est qu'angoisse, une âme sans bord, car c'est ce que fait l'angoisse : elle cherche un bord sans y parvenir, et ici l'abîme est infini. Le secret de la chute se trouve au principe de l'humanité, de sa création, c'est que l'homme n'est pas homme sans sa chair, l'homme est une tension, une tentation. L'arbre de la connaissance du bien et du mal et l'arbre de vie ne sont pas des tentations, car ici il y a une égalité, mais ils éprouvent l'homme pour faire jouer la tension qu'il porte partout avec lui, ce qui met à l'épreuve n'est pas une tentation mais un exercice. La tentation compose avec la nature de l'homme, à l'état d'innocence l'homme est pure liberté, ce qui est d'être tentation en soi, mais la tentation au carré c'est la parole du serpent qui l'engendrera. On comprendra qu'une liberté est la même chose qu'une tentation, et que si sans la

loi le péché est mort parmi les pécheurs¹⁵⁴, sans le premier commandement la tension disparaît dans l'innocence. Dieu a créé Adam, face à lui-même Dieu créa une liberté, c'est-à-dire une tentation, ce qui est la production d'un *toi* en face d'un *moi*. Seule la résurrection de la chair qui habillera l'âme fera une nouvelle créature, et ce qui a rendu l'âme secourable par la résurrection de la chair c'est le retournement de celle-ci qui en Adam ne fut pas complet, en effet l'âme n'était pas transparente à elle-même car elle fut tentée non par son propre fond mais par la force d'un tiers. Le refus de son bord dans le vouloir *être autre* produira un retournement complet, aussi le moyen de la rédemption est-il enseigné par un principe de nature qui peut se retrouver dans chaque homme, car il s'agit de renaître comme *un seul homme*. Christ est la grâce ultime qui suit les premières grâces qui vont de la nature jusqu'aux prophètes. Disons encore que l'homme ne peut pas être tenté par l'âme seule, puisqu'il est chair, mais seulement à travers cette dernière, et alors le fond peut s'accorder. Ainsi, par exemple, la chair empêche l'âme d'être transparente à la méchanceté, mais le jour où elle ne revêtira plus une telle âme ce sera terrible, plus rien ne la justifiera sous ses propres yeux. Mais il faut bien reconnaître que c'est le refus du *tu mourras* qui feront tous les jeux des sociétés qui éloignent l'homme de sa transparence, car c'est la chair qui le rend opaque pour un semblant de justification.

J'ouvre ici une parenthèse sous forme de fiction poétique pour confesser le créateur, et honorer la création en partant du premier homme. C'est qu'il fallait renoncer à l'arbre de science qui fait le dieu pour trouver l'arbre de vie qui fait le croyant. L'arbre de science devait faire place à la foi, c'est-à-dire qu'il s'agissait de croire en la Parole qui interdisait de manger de son fruit, pour gagner le fruit de l'arbre de vie

qui se tenait à la même place mais occulté par le premier arbre¹⁵⁵. Renoncer pour ouvrir le chemin qui se trouve dans un seul homme, Jésus-Christ. Un homme précédé par sa Parole, une Parole qui annonçait sa venue dans la chair, une Parole dans laquelle se trouve le chemin, la vérité et la vie¹⁵⁶, chemin qui nous conduit à la vie éternelle mais qui depuis notre faute ne se devine qu'à travers le feu tourbillonnant des épées qui en gardent l'accès, et cela pour un accès à travers la mort qui cache les portes de la vie. En ce lieu son sacrifice peut devenir mon sacrifice, aussi l'arbre de vie est-il devenu l'aliment éternel d'un feu toujours présent, il annonce le sacrifice éternel d'une Parole faite chair. C'est cette Parole qui prit la place du sacrifice, la place de l'agneau qui fut immolé dès la fondation du monde¹⁵⁷, car c'est à l'endroit de cette vie, chair animal et âme vivante, que se trouve l'image d'un fruit amer. Celui qui mange ce fruit refuse la vie de l'autre que soi, il refuse la chair, il refuse la distinction, il se l'approprie, il la devient, il la dépasse. C'est la liberté qui telle une tension dans l'âme pose ou abandonne son *moi* devant l'autre que soi. Tuer la créature c'est nier sa chair, nier la chair c'est nier la création toute entière, création qui se découvre dans un renoncement pour l'amour, car toute la création est une croix pour l'amour, un renoncement éternel pour faire place à l'autre que soi. Mais en devenant la chair d'un seul homme la Parole guérissait notre chair et lui offrait la vie éternelle dans sa présence. C'est ici qu'il nous offre sa foi, et son sacrifice, pour notre foi et notre sacrifice, car celui qui croit en la nouvelle création qui est une nouvelle image de Dieu, et qui se trouve en l'homme Jésus, renonce en cette détermination qui se trouve depuis Adam, et qui est une négation de la chair et du sang, une négation qui s'étend à tous les enfants d'Adam. Si la croix selon l'espérance du

Christ fut de revêtir la chair jusqu'à la mort pour la résurrection de cette chair, notre croix selon notre espérance sera de retrouver cette chair, renaître comme un seul homme, et retrouver cette chair éternellement au jour de la résurrection. Car une fois que l'on est un dieu il faut s'amender et renoncer à son être, ce qui est de renoncer à soi-même et de retrouver le corps qui impose un renoncement de nature mais que nous avons dévêtu. Comprendons que dans la science se trouve notre faute, elle est commune à chacun puisqu'il s'agit de libérer son esprit pour dépasser les corps par tous les moyens et artifices que nous trouvons, ainsi des politiques, des arts et des sciences, d'un monde technicien, et d'une volonté générale qui dissout tous les hommes, tous les corps, pour imaginer l'unique esprit dépassant le tout.

Un bois se place sous un sacrifice, l'arbre de science est une image qui regarde le sacrifice de la chair pour le devenir dieu ; l'interdiction de manger de cet arbre regarde encore l'interdiction de se nourrir d'êtres vivants, une interdiction qui sera levée sous Noé¹⁵⁸. C'est pourquoi Dieu demanda à des hommes de faire des sacrifices, et cela afin de ne pas oublier la faute tout en la reprenant sur soi ainsi qu'Abel le comprit le premier¹⁵⁹, et de prophétiser que le Christ de Dieu deviendrait ce sacrifice. Pour ouvrir le chemin vers le ciel il fallait qu'un homme juste devienne ce sacrifice ; Dieu fait homme comme un deuxième Adam, et aujourd'hui homme pour l'éternité puisqu'il ressuscita d'entre les morts. Et c'est ici qu'il convient de remarquer que les tuniques de peau dont Dieu revêtit Adam et sa femme¹⁶⁰ provenaient d'un animal que Dieu n'avait sûrement pas tué lui-même mais qu'il trouva déjà mort, dès lors Adam et sa femme furent couverts de mort ainsi que leur descendance. Car ce n'est pas pour les distraire que Dieu leur céda un vêtement,

et de même cette considération envers l'homme qui lui permit de manger toute chair sans la vie¹⁶¹ n'est pas voulue pour sa gourmandise. Tuer la créature c'est nier un corps, et nier un corps c'est nier son propre corps, car les limites de l'autre révèlent les miennes, et vouloir les faire tomber c'est du même coup vouloir faire tomber les miennes et préparer un large chemin à l'ascension des dieux.

Ce discours indirect et imagé se trouvait là pour que l'homme ne cherchât pas une solution ou une justification dans la vacuité d'un végétarisme ou sous un autre mode de vie, et c'est l'homme Jésus qui prendra la place de l'agneau en devenant l'agneau de Dieu pour la justification et la résurrection de tous ceux qui croient. Mais je ferme ici la parenthèse d'une poésie qui n'a que trop duré.

Il n'y a pas de « couloir » naturel qui irait du Fils au Père de la même façon qu'il fut naturellement un homme parmi nous, mais il y va de la foi du fils et d'un Père qui ne se dérobe pas. Une voie naturelle pour le ciel dans le Christ équivaldrait à une voie naturelle identique dans l'homme puisqu'en Christ c'est Dieu qui se fait homme, chair, et fils de l'homme. D'ailleurs les premières apologies chrétiennes furent cohérentes sur cette doctrine des deux natures christiques, divine et humaine à la fois, puisque de la même façon leurs auteurs pensaient trouver un reste de logos ou de semence divine dans l'homme naturel, une semence comme un dépôt divin assez net pour être utile au salut, ou encore le témoignage d'une âme presque chrétienne, mais ils ne faisaient que conjecturer l'être divin que cachaient leurs propres cercles. A bien y regarder ce Jésus fils de l'homme, Jésus cet homme qui faisait des miracles, connaissait une foi annoncée et prophétisée par celle de Moïse¹⁶² qui fut comme un Dieu¹⁶³ pour le peuple qu'il

libéra de l’Egypte et de l’esclavage. Or l’Egypte c’est le monde et le Royaume du Christ n’est pas de ce monde, et c’est aussi pourquoi prêcher Moïse dans les synagogues ne paraissait pas déplacé aux apôtres du Seigneur¹⁶⁴.

Les apôtres et leurs pareils qui connurent l’exil et la persécution n’eurent pas le temps d’organiser l’Eglise, des savants s’en occupèrent, et la théologie venant des dieux le théologien façonna un Christ semblable à lui-même. Faire l’économie d’une divinité qui avait sa place directement dans le Christ, et si petite soit cette place, c’était le rendre inaccessible à la foi des hommes mais parfaitement abordable à leurs spéculations, qui ajouteront comme nous venons de le voir que dans tout homme se trouve quelque chose de divin, quelque chose qui n’est pas tout à fait dégradé, une partie d’image encore intacte, voire une semence divine ou une raison qui n’ont pas été touchées par le péché, et qu’il ne s’agit pas de désespérer tout à fait de soi-même pour trouver Dieu. Croire qu’en Christ Dieu est devenu entièrement homme, c’est croire en un chemin qui veut nous trouver, un chemin qui cherche ceux qui sont devenus des dieux contre Dieu pour qu’ils redeviennent des hommes qui aiment Dieu, naissent de nouveau, car il est dieu celui qui sort de sa chair pour être autre chose que ce qu’il est, et là se trouve la racine qui fait les dieux. Comme Ignace le dit si bien dans sa lettre aux Romains il s’agit pour le croyant de devenir un homme : *Mon enfantement approche... Laissez-moi recevoir la pure lumière ; quand je serai arrivé là, je serai un homme*¹⁶⁵ ; alors il convenait pour Jésus-Christ, l’homme de foi, ce juste qui vit par la foi, lui que l’auteur de l’épître aux Hébreux appelle le prince de la foi¹⁶⁶, Jésus le premier croyant, d’être un homme lui aussi. Celui qui ne veut pas trouver la foi de Jésus-Christ, place un ciel dans l’homme Jésus ; c’est comme si le Christ n’avait vécu qu’une moitié

sur la terre tout en vivant l'autre moitié dans le ciel, comme si sa voix n'avait jamais vraiment résonné dans les oreilles des hommes, et qu'il fallait peut-être que ces derniers trouvent autre chose dans le mot prononcé, comme s'il ne m'avait jamais demandé de me charger constamment d'une croix mais qu'il pouvait y avoir des débats à ce sujet. Et c'est ainsi que les églises se remplirent de demi-dieux, de chrétiens à moitié, de gens qui jouissent, ne pardonnent rien, divorcent, se remarient, et haïssent l'étranger. Le fils de Dieu cache un chemin, il le cache car ici il s'agit de croire, autant pour lui que pour nous. *Tous meurent en Adam et tous revivront en Christ*¹⁶⁷, le deuxième Adam, Jésus, conduit au Père, il est un chemin non pas de façon naturelle mais pour la foi, le croire c'est croire que je ne suis pas un chemin et que je n'en trouverai pas un dans le premier Adam mon aïeul, par ailleurs le premier Adam a vu le chemin qui mène à l'arbre de vie se fermer devant lui. Mais il convient de dénoncer cette image que façonnent les théologiens, cette image qui regarde le chrétien devenir une sorte de dieu en établissant un royaume dans ce monde et qui espère le devenir dans l'autre, mais qui le plus souvent bâtit son patrimoine au beau milieu du chemin étroit. Ainsi, par exemple, de cette connaissance totalisante mais mal comprise dont parle l'apôtre et qui fait rêver le moderne : *Je connaîtrai comme j'ai été connu*¹⁶⁸; alors qu'il est question ici du face à face dont parlait l'apôtre précédemment, ce qui regarde une rencontre ou une visitation. Ainsi du pasteur qui pense trouver dans son paradis la réponse à tous les pourquoi. Ce pasteur, un dieu qui connaît le bien et le mal et qui en secret espère partager un jour une omniscience divine. Déjà Origène trébuchait à cet endroit lui qui souhaitait, une fois parvenu dans les lieux célestes, comprendre les raisons qui gouvernent la terre et le ciel¹⁶⁹,

et en le suivant on serait presque tenté de penser, qu'une fois parmi les bienheureux, Dieu nous confiera une sorte de traité d'astrophysique pour notre compréhension universelle du tout, car forcément sur cette voie être chrétien c'est avoir soif d'instruction.

L'antichrist c'est celui qui pense que Jésus-Christ n'est pas venu entièrement dans la chair¹⁷⁰, et qu'en Christ demeure un naturel divin, ou que ce juste ne fait rien par la foi mais tout par raison. Mais alors en ce sens Christ serait comme un dieu qui connaît le bien et le mal. Tout ce qui fait l'économie de la divinité dans l'incarnation du Christ n'est pas de Dieu mais veut trouver un reste de chemin dans l'humain. Mais la foi se moque bien d'une nature raisonnable, or le Christ n'a rien fait par raison mais tout par la foi, et c'est pour la manifestation de cette foi que les souffrances du Christ furent extrêmes. Sans considération du *toi* la raison cherche à ramener l'autre que soi à son *moi*, alors que dans la foi qui ne connaît aucune tentative de ce genre, c'est le *moi* qui se retrouve nu devant l'autre, devant Dieu et les hommes, il y a ici la place de l'amour car cette place c'est ce que la foi peut créer à coup sûr. Celui qui renonce au dieu connaît la foi, il s'agit alors de renoncer à sa raison, à son bien, à son mal, et de demeurer comme un seul homme dans un désert aride, celui qui renonce croit du même coup car un homme dans cette situation ne peut que croire, mais la raison est le reste d'un chemin qui va toujours en s'élargissant et qui conduira les hommes à leur propre perte. Si le Christ est immédiatement divin, tel que l'enseigne le concept des théologiens sur les deux natures, alors aussi humain qu'il soit il demeure un demi-dieu et même comme nous l'avons vu un dieu qui connaît le bien et le mal. De cette façon le Christ ne conduirait pas l'autre que lui jusqu'au ciel auprès de son Père, mais il jetterait un

filet sur l'élu de son cœur pour l'avoir à son prolongement et chasserait loin de sa présence celui qu'il réprouverait, pourtant Jésus croit en l'homme et à son devenir chrétien. C'est la foi du Juste qui est un chemin pour nous autres pécheurs, c'est pourquoi il est un chemin et non pas une adresse unique, un point sans départ ou un point sans arrivée, car la foi regarde le passage entre deux points, elle part d'un point pour arriver à l'autre. La foi va du *moi* au *toi*, du Fils au Père, de l'alpha à l'oméga, elle garantit la liberté du vivant face au vivant, alors que la raison chosifie l'autre en le ramenant à soi. Mais la foi du Christ nous conduit d'un point à un autre, ainsi celui qui renonce à lui-même se transporte-t-il sur un chemin en devenant un chemin à son tour, et celui qui s'épargne même en peu de chose reste sur place en un point sans départ, un point suffisant, un point qu'il ne lâche pas et qui veut grossir selon un cercle qui dévore les hommes, car il conçoit un point fixe d'où rien ne part, un point sans passage vers un autre point. La raison cherche à jeter un filet sur le ciel, c'est pourquoi les théologiens l'ont fait descendre dans le Christ de façon tangible, ainsi le théologien cherche-t-il un chemin dans l'homme Jésus qui se saisisse autrement que ce qui regarde la foi de ce Juste, ce faisant il cherche un chemin qui mène au ciel dans l'humain et en lui-même alors que nous sommes sauvés par le moyen de la foi.

Dans son épître l'apôtre Jean précise que Jésus est le Dieu véritable¹⁷¹ et dans son Apocalypse il le nomme Parole de Dieu¹⁷², on rejoint alors le commencement de son Evangile qui nous apprend que la Parole était Dieu, puis auprès de Dieu, car la Parole annonce déjà une incarnation puisqu'elle est une traduction de l'éternité, c'est pourquoi cette Parole devenant chair a habité parmi nous.

Il s'agit en effet de croire en la chair du Christ, pas en un homme immédiatement divin, en une idole, mais avoir foi en ce juste qui a habité parmi nous et qui pour le faire a marché par la foi. Il s'agit de croire que malgré le *tu mourras* Dieu nous tendra la main et nous sauvera, et c'est de même qu'Abraham crut lorsqu'il fut purifié par la foi en sacrifiant l'immédiat, le fils de la promesse qui devait porter toute sa postérité, et c'est de même que le Christ, comme un seul homme, crut en se plaçant sous notre condamnation, sous le couteau divin qui agit depuis Adam. Pour devenir croyant Abraham devait renoncer au fils qui le prolonge afin de découvrir l'homme, la chair et le sang, le *toi*. Abraham a renoncé à se retrouver dans l'autre que soi, car cela ne peut se faire sans une négation de ce que l'on ramène à soi, laissant Isaac devenir un seul homme il a ainsi vaincu les dieux. Ainsi par ce sacrifice Abraham et Isaac ont-ils joint leur foi à celle de Dieu, cette foi qui va du Père au Fils et du Fils au Père, car Isaac à son tour a cru en cette parole que son père prononça : *Dieu va se pourvoir lui-même de l'agneau pour l'holocauste*¹⁷³ ; Isaac continuait sa route en portant le bois, Isaac ne se sauva pas mais se laissa ligoter. Abraham aura foi en une postérité à travers la mort, le sacrifice, une postérité que Dieu offre en vertu d'un seul sacrifice, celui de son fils unique Jésus-Christ. Voilà pourquoi un être vivant et innocent prendra la place d'Isaac, la chair pour la chair et le sang pour le sang, qui devient ici et par-dessus tout un symbole de notre résurrection dans la chair. Christ est à la fois notre sacrifice et notre résurrection, et sa justice fut suffisante pour qu'il se chargeât de lui-même, car rien ne pouvait retenir un juste dans le séjour des morts.

Abraham renonça à son projet, au seul héritier sous le crépuscule de l'âge, lui qui n'a plus de temps renonce à

l'espace tout autour, il renonce à tout ce qui le prolonge au-dehors, car il fallait qu'Abraham fût purifié afin qu'il ne restât que sa foi, et c'est aussi pour cela que Dieu l'aïda en le poussant de la sorte. Un sacrifice sauva Isaac, et seule la foi d'Abraham regarde à l'endroit de son fils une descendance sauvée par le sacrifice innocent. Car Isaac était condamné, il était condamné à mort par la voix de Dieu ; mais en se faisant chair de l'homme cette voix devenait le sacrifice, elle se mettait sous notre condamnation, bien plus elle est devenue chair de l'homme à travers la chair de Marie qui fut une fille d'Abraham et d'Isaac. Jésus-Christ, Parole de Dieu, s'est mis sous notre condamnation afin de nous sauver par le moyen de la foi, cette foi qui purifia Abraham et qui le transfigura par l'abnégation et le renoncement de soi qui fait place au *Toi*. A travers les hommes et leur chair Dieu prit la place de l'agneau qui fut égorgé dès la fondation du monde, inversant ainsi lui-même la condamnation *le jour où tu en mangeras tu mourras* en un *le jour où tu en mangeras tu vivras*. Croire au fils de Dieu c'est croire que Dieu a pourvu lui-même au sacrifice. Abraham prophétisa lorsqu'il répondit à son fils que Dieu se pourvoierait lui-même de l'agneau, mais avant le don le sacrifice d'Isaac regardait la condamnation de l'homme depuis Eden. Par ailleurs ce sacrifice ne peut se mesurer aux sacrifices humains qui se rencontraient dans d'autres tribus, car contrairement à ce qui se pratiquait dans le paganisme ici c'est le père qui joue le rôle du prêtre et qui offre son enfant, et à ce propos on lira et relira avec intérêt l'apologie d'Abraham que Philon dressa dans son *De Abrahamo*¹⁷⁴.

Alors Abraham serait-il une figure de Dieu dans le Père frappant son propre Fils ? Ici on devinerait une réponse portant sur une satisfaction divine à voir son propre fils

trépasser dans la souffrance pour le salut de tous, d'un fils qui rencontre cette colère afin de l'épargner sur les élus. Mais il s'agit de bien comprendre qu'en Christ tout Dieu se laisse sacrifier, car le Père est d'accord. Il n'y a pas de satisfaction, vieux concept calviniste presque païen. D'ailleurs y en a-t-il une à l'endroit d'Abraham qui lève le couteau sur son fils ? On se sacrifie par amour et non pour satisfaire une colère. Comment l'amour peut-il être parfait si en plus il faut faire place à quelque chose du genre : « Il s'agit aussi de purger ta peine afin que mon amour soit sauf envers mes élus. » Parce qu'il aime les hommes Dieu a mis ses propres mains dans le cambouis. Si le Père frappe son Fils c'est par foi et non par colère, car ici il s'agit par le sacrifice de croire au devenir chrétien de chaque homme venant au monde. Dans cette espérance et cette fidélité en Jésus-Christ, c'est Dieu qui s'est livré lui-même entre les mains des hommes. A l'endroit du don, de son fils, Abraham est aussi une figure de l'homme sans Dieu mais que Dieu appelle en le mettant à l'épreuve du renoncement comme une sorte d'*Abraham, où es-tu ?* A l'endroit du renoncement Isaac devient la croix d'Abraham, s'il veut la porter il faut qu'il renonce à lui-même. Dieu mesure la foi d'Abraham à l'aune de la sienne, dans son lâcher-prise sur l'homme nous voyons Dieu écarter la sanction de sa loi, le *tu mourras*, tout en la conservant, car ce qui est écarté par la foi et pour la résurrection ne s'abroge pas sous les siècles, et il le fait en vue d'une liberté pour un amour face à face. En le faisant il peut encore vérifier si la foi de l'homme est aussi irréductible que la sienne, vérifier si l'homme peut joindre sa foi à la sienne, s'il peut le suivre, porter sa croix et renoncer à lui-même, c'est-à-dire lâcher prise à son tour en écartant sa peine tout en la réalisant, car ce qui est écarté ne s'annule pas puisque tous meurent depuis Adam. De son

côté Isaac est une figure du Christ mais tout en signifiant l'épreuve de la foi pour le renoncement d'Abraham, tout en étant une croix et un salut pour son père il annonce un peuple sauvé par le Christ, un peuple qui porte le bois pour le joindre à un renoncement supérieur et à une foi invincible. La foi du croyant Abraham entrevoit la vie à travers la mort, *Dieu pourvoira à l'agneau*, et sous Isaac se trouve le chemin qui naîtra de la chair pour la foi.

Sous le couteau d'Abraham se tient toute une nation, sous le couteau d'Abraham se tient toutes les nations bénies en une seule, sous le couteau d'Abraham se tient le monde entier. Dieu réclamant le sang de l'homicide Abraham se place sous la même condamnation que sa descendance : la mort éternelle du *tu mourras*. Abraham se condamne lui-même, mais il croit. Et de même que son fils, le fils de la promesse, le don sauvera Abraham. Ce don se présente sous la forme d'un bélier¹⁷⁵, un mâle dans toute sa force, l'innocence même du juste tué pour la foi du monde, et pour Abraham et Isaac c'est ce bélier qui écarte la condamnation, qui repousse la loi. Il s'agit alors de renoncer à soi-même et de se charger de sa croix, ce qui est de suivre Jésus-Christ, ce qui sort de la foi, croire que malgré la condamnation Dieu pourvoira à l'agneau, c'est-à-dire que l'œuvre et le sacrifice viendront de Dieu. Avoir un enfant n'est pas un mal, mais l'appétit qui y conduit dans cette détermination d'un autre soi-même. Il s'agit de renoncer au dieu, renoncer au fruit de sa chair pour devenir un seul homme devant Dieu qui dans un face à face se présente comme un *toi*. Et celui qui renonce devient un seul homme en se plaçant lui-même sous la condamnation du *tu mourras*, peine dont les hommes ne veulent pas entendre parler et qu'ils veulent écarter par tous les moyens sauf par celui de la foi. Le renoncement est l'œuvre excellente qui

accompagne la foi, il s'agit de croire tout en exécutant sa peine, tout en devenant un homme. Il s'agit de croire malgré la peine infligée du *tu mourras*, celui qui renonce meurt à lui-même, se condamnant lui-même il congédie le dieu en affirmant : « Je suis un pécheur, c'est vrai ! » Il s'agit de renoncer tout en joignant sa foi à celle du Christ qui est allé jusqu'à la mort sur la croix, car lorsque dans la mort à soi-même l'homme d'accord avec sa peine joint avec elle sa foi à la foi qui vient du ciel, sa foi écarte la peine en faisant une place pour le don qui se trouve en Jésus-Christ, et la loi devient grâce. La foi malgré une condamnation qui se trouve sur le monde entier fait une place pour l'œuvre du Christ, et seule son œuvre justifie en vue de la vie éternelle, puisque la part de l'homme, son œuvre qui regarde la mort à soi-même ne sert de rien sans l'œuvre du Christ sur la croix. Ainsi Abraham fut-il purifié par la foi parce qu'il crut malgré la sanction qu'il reçut pour devenir un seul homme, ce qui est de mourir à soi-même tout en déclarant que *Dieu pourvoira à l'agneau*.

NATURE

L'adoration croit en ce paradoxe que Dieu s'est fait homme, on parle de l'homme Jésus-Christ, comme elle croit que Dieu s'est fait Père de cet homme. L'adoration est l'acte total du renoncement à soi, du mourir à soi-même, du renoncement à être un dieu en présence du seul vrai Dieu. Avant le péché il n'est pas question pour Adam d'adoration, mais Adam est une première image de Dieu, image d'un renoncement éternel que Dieu glorifie de son renoncement et qui à son tour glorifie Dieu, et c'est cette image que le Christ est en sa qualité de deuxième Adam, aussi n'a-t-il pas besoin d'adorer Dieu puisqu'il le glorifie de sa présence. Et c'est aussi pourquoi contre le péché il est demandé aux hommes de s'en remettre à Dieu, d'adorer et donc de renoncer puis d'imiter le Christ qui est la meilleure image, une image immaculée et parfaite vivant un renoncement vrai, il s'agit alors d'imiter la foi du Christ jusqu'à sa foi sur la croix, car ici il s'agit de ne pas confondre les catégories, celui qui adore croit et renonce à être autre chose qu'un seul homme et celui qui renonce croit en un seul Dieu sauveur en l'homme Jésus-Christ, l'adoration place le pénitent dans la présence du Dieu vivant. C'est ce que Tertullien comprenait lorsqu'il s'exclamait : *Nous adorons Dieu par le Christ. Croyez-le un*

*homme, si vous voulez; c'est par lui que Dieu a voulu être connu et adoré.*¹⁷⁶

En Christ c'est Dieu qui est mort à Lui-même, et Christ dans cette conséquence ou cette suite de renoncement ne désire pas être autre chose que ce qu'il est, c'est-à-dire : être l'homme Jésus-Christ, et c'est tout l'art de la foi que de se placer et de jouer entre l'homme et Dieu. Tu peux imiter le Christ, sa foi, sa vie grâce à son renoncement qui part d'en haut, car celui qui croit en Jésus-Christ le fils de Dieu renonce et celui qui renonce croit, mais tu ne peux pas être un chemin car seul celui qui n'a pas connu le péché le peut. Manger le pain et boire le vin s'est s'approprier la vie du Christ, c'est imiter celui qui le premier a bu le vin et manger le pain, celui qui est l'effet d'un renoncement éternel à être le Dieu de tous les hommes en devenant le Père d'un seul. C'est que de Dieu au Père il y a une différence qui est d'importance car si Dieu devient le Père de tous ceux qui croient il le devient à travers un seul homme, son fils Jésus-Christ, puisqu'en effet si Dieu demeurait le Père de tous les hommes sans la distinction de son Fils bien-aimé il le serait dès lors sans renoncement, sans le devenir homme, sans Christ, et il le serait pour notre malheur. Il s'agit alors d'adorer « notre Père » devenu Père pour l'éternité à travers son fils unique Jésus-Christ. Et de même qu'il y un Père pour l'éternité il y a aussi un Christ pour l'éternité, ce qui signifie un sacrifice pour l'éternité, ainsi s'engage le temps qui touche et accompagne l'éternité, il n'y a pas de retour possible pour un temps où le Christ et le Père n'étaient pas, le renoncement fait nœud avec l'éternité car il est éternel, aussi le Père glorifie-t-il le fils en remettant tout entre ses mains¹⁷⁷.

Il est facile de comprendre qu'adorer Jésus-Christ pour lui seul, sans avoir foi en Celui qu'il cache derrière lui,

revient à adorer la chair de l'homme, la chair d'un juste, Dieu fait homme, mais un homme quand même, car ce qui t'est demandé ce n'ai pas l'adoration immédiate d'un Christ mais l'adoration par la foi, une foi qui s'accorde avec la foi du Christ qui a dit ce que seule sa foi parfaite pouvait prononcer : *Avant qu'Abraham fût, je suis*¹⁷⁸. Imiter la foi du Christ c'est être d'accord avec sa foi, être d'accord qu'il est Dieu fait homme, cette foi qu'il a eu durant sa vie jusqu'à la mort sur la croix, renoncer à soi-même c'est donc être d'accord avec le renoncement du Christ, être d'accord de ne pas être autre chose que l'homme que l'on est chacun originellement, une image du Dieu vivant, une image du Christ qui cache le Dieu vivant, car le renoncement croit que le *toi* cache la gloire du Christ dans le renoncement du seul vrai Dieu qui par son Fils est devenu le Père des cieux. Est chrétien celui qui est de la race du Christ, celui que le Christ a enfanté par sa foi, et tu deviendras son enfant en accordant ta foi à la sienne, car Jésus est le *toi* qui te remet entre les mains du Père.

Dieu se trouve derrière l'horizon du Fils et c'est à l'endroit de ce que cache l'horizon qu'il convient aussi de parler de l'Esprit de Jésus, de l'Esprit Saint, car en effet Dieu est Esprit. La Trinité est une mauvaise définition qui voudrait que le Fils eût une connaissance immédiate de sa divinité, de son Esprit, et qu'il en connaisse tout le contenu de façon spontanée ; toutefois il est homme et il n'est pas quelque chose de plus ou de moins qu'un homme, il est donc comme un homme pour qui il est impossible de connaître le contenu de son âme de façon immédiate et spontanée, car jamais notre âme ne tombe toute entière sous nos propres yeux. Le Logos de Dieu s'est fait chair, aussi la Parole devance-t-elle la chair du Christ, mais une

fois qu'elle devient chair il y a nécessité d'une réciprocité à cause de l'autre que soi qui se trouve dans la personne du prochain, il s'agit pour le *Toi* de Dieu de se retrouver en chair et en os devant ma face afin qu'il devienne un *toi* pour moi, il s'agit alors d'un face à face, donc d'un homme face à un homme, d'un Logos fait chair et non pas d'un Logos qui prendrait seulement le masque de l'homme.

Alors comprenons que lorsque Jésus s'exclamait : *Avant qu'Abraham fût, je suis*, il disait ces mots par la foi, la foi parfaite d'un juste, de même lorsqu'il parlait de la gloire qu'il avait auprès du Père avant que le monde fût¹⁷⁹, ou de son Père qui faisait un avec lui¹⁸⁰, ce qui d'ailleurs n'est pas une unité de confusion puisque plus loin elle sera accordée dans une glorification du croyant¹⁸¹ ; et c'est encore le fils de l'homme qui pardonne les péchés, fait des miracles, c'est le fils de l'homme qui viendra sur les nuées, toutes ces choses merveilleuses qui sont les œuvres d'un fils d'homme ne peuvent sortir que de la foi, et cela à cause de l'homme justement, et c'est encore parce qu'il a la foi qu'il peut dire que nous ne l'avons pas, et c'est aussi à cause de cette qualité d'homme qu'il recevra le baptême de Jean avant d'accomplir toutes ces œuvres étonnantes.

Le défaut de compréhension au sujet de la foi du Christ définira une christologie bien avant les conciles et pour ainsi dire au lendemain des apôtres ; ainsi, des savants débattront au sujet d'une double nature divine et humaine dans la personne du Christ. Pour mesurer les succès des commencements théologiques d'un Christ baignant dans la nature divine, comme une sorte de demi-dieu, on pourrait citer quelques mots de Clément d'Alexandrie : *Il était l'Omniprésent, tout à la fois près de son Père et ici-bas*¹⁸², et plus loin dans le même recueil lorsqu'il parle du Logos qui *en sa*

*constante identité est devenu Fils dans sa délimitation et non par essence*¹⁸³, ou bien encore ceux de Tertullien : *Ainsi, ce qui est sorti de Dieu est Dieu, Fils de Dieu, et les deux ne font qu'un... , il naît homme mêlé à Dieu*¹⁸⁴.

Très vite on touchera au dogme chez Tertullien qui s'est certainement servi des écrits d'Irénée et de Méliton qui d'après Eusèbe sont parmi les premiers à avoir écrit sur le Christ à la fois Dieu et homme¹⁸⁵. De Tertullien on regardera surtout son *Contre Praxeas*, lorsqu'il affirme que Jésus naquit de Marie tout à la fois homme et Dieu, Fils de l'homme et Fils de Dieu¹⁸⁶; Fils de l'homme selon le pâtre et Fils de Dieu à cause des miracles, deux substances en une personne¹⁸⁷ ; et surtout au début de sa *Chair du Christ* où il dresse une présentation du Christ comme étant à la fois homme et Dieu pour conclure : *Ses miracles venant de l'esprit de Dieu ont prouvé qu'il était Dieu, ses souffrances ont prouvé que sa chair venait de l'homme*¹⁸⁸ ; mais tous ces passages semblent dépendre de Méliton qui versifiait brillamment sur la nature du Christ : *L'homme (est devenu) Dieu, c'est pourquoi enseveli comme homme il ressuscita des morts comme Dieu, étant par nature Dieu et homme, pour présenter plus loin le Christ qui est homme en tant qu'il est enseveli, Dieu en tant qu'il ressuscite*¹⁸⁹. Et surtout ce fragment de son livre *Sur l'Incarnation du Christ* dont je cite un large extrait : *Comme il était Dieu et à la fois homme parfait, c'est lui-même qui nous fit connaître ses deux substances : sa divinité par les miracles opérés pendant les trois années consécutives au baptême, son humanité pendant les 30 ans antérieurs au baptême, où il cachait les signes de sa divinité par les imperfections inhérentes à la chair, bien qu'il fût Dieu dès l'éternité*¹⁹⁰. Le développement d'une christologie serre de près celui de la Trinité, et nous le voyons très bien dans l'œuvre de Tertullien. Mais malgré les beaux exemples qu'il trouve dans les analogies il ne me convainc pas, car même en

forçant la présence de l'Esprit de Dieu à travers les pages je ne trouve en parcourant toutes les Ecritures que deux personnes au sujet d'un Dieu fait homme, le Père et le fils, sauf à vouloir hypostasier l'Esprit de Dieu ma recherche ne va pas ailleurs, la Trinité est bancal. D'un autre côté la seule analogie que je trouve probante dans son *Contre Praxeas* est celle qui regarde les deux personnes du fils Logos de Dieu et de Dieu le Père, ce bel exemple qui est d'ordre psychologique suit le sujet objet, le Verbe proféré et immanent que nous trouvions déjà chez Théophile d'Antioche, et que nous retrouvons d'une façon plus profonde et plus juste chez Tertullien qui l'applique aux deux personnes dans la similitude qu'il propose du *tu parles en pensant, tu penses en parlant*¹⁹¹ ; une piste qu'il aurait dû creuser davantage.

En édifiant une Trinité du Dieu vivant des théologiens tentèrent de frapper le judaïsme à la racine, ineptie puisque cette racine qui se trouve en Abraham et qui porte tout autant le juif que le chrétien a porté et soutenu le juif avant le chrétien, d'ailleurs on chercherait une recommandation voire seulement un conseil bienveillant de Moïse sur le sujet en vain, et même l'apôtre qui se rendait à la synagogue semble n'avoir rien dit d'une éventuelle Trinité. Il est intéressant de souligner encore que dès les premiers jours et malgré l'opposition du plus grand nombre beaucoup de juifs embrassèrent le christianisme, mais il n'y a pas d'adversaires là où il n'y a pas de débats, et justement il y avait des discussions intenses et animées au sujet de la personne du Christ, mais la construction d'une Trinité a laissé les chrétiens entre eux afin qu'ils ne se comprennent qu'entre eux, et a entretenu la consommation d'un divorce qui depuis demeure entre les deux parties en instituant un christianisme qui est tout à fait incompréhensible pour le

juif. De nos jours la Trinité est un dogme que des savants imposent à toute la vie du croyant et c'est pourquoi le parcours trinitaire commence dès le jour du baptême bien qu'un seul baptême dans le nom de Jésus-Christ soit absolument suffisant, ce faisant la doctrine sert de verrou à l'église en soumettant une assemblée à l'autorité des plus doctes qui réduisent la foi du Christ à l'inessentiel puisqu'ils n'en touchent pas un seul mot. Et pourtant je ne trouve pas d'autorité à cette vieille liturgie trinitaire qui s'est retrouvée à la fin de l'Évangile de Matthieu on ne sait trop comment, peut-être une interprétation du baptême de Jésus dans le Jourdain qui aurait placé la rémission des péchés et la réception du Saint-Esprit au moment du baptême du croyant, illumination qui se rencontre souvent chez les Pères de l'église. C'est aussi à cause du verset de l'Évangile de Matthieu que pour Tertullien le baptême ne se fait pas sous un seul nom ¹⁹², ce qui ne corrobore pas les récits de baptêmes que nous trouvons dans le reste du Nouveau Testament. Mais cet Évangile ayant d'abord été écrit en hébreu selon une tradition qui voulait que chacun l'interprète comme il pouvait, il n'est pas sûr que tous les mots au sujet de l'ultime baptême se furent retrouvés chez l'apôtre.

Le baptême se comprend dans le seul nom de Jésus car le baptême est un chemin à travers les eaux, car est baptisé celui qui trouve un chemin dans l'eau qui lave, ce qui est de trouver un chemin dans la mort, ou encore la vie à travers la mort, c'est donc le baptême en Jésus qui nous guide sur les eaux afin que par la foi nous marchions à sa suite. Ce Jésus qui ouvre un passage dans les eaux par son propre baptême, par sa propre foi, tel un Moïse, pour préparer un chemin qui mène au Père, vers un rivage qui, se trouvant par-delà les mers et les océans, n'est pas de ce monde, le rivage de notre terre promise. Ce bain en Christ à travers

l'eau qui sauve, regarde un chemin à travers les eaux pour un autre rivage. Un chemin étroit car si pour les hommes l'eau a toujours eu une propriété vivifiante il ne faut pas oublier que dans l'Antiquité l'eau pouvait signifier l'obscurité, ce qui est caché aux yeux de l'homme, la mort, une mer au caractère abyssal qui cache un irrationnel qui l'accompagne de partout et ce bien qu'elle porte une vie qui puisse nourrir les hommes ; jusqu'aux temps modernes l'homme n'a pas eu une culture nautique très poussée, et chez ces hommes des temps anciens tomber à l'eau pouvait signifier mourir à coup sûr. Pour mieux comprendre cette situation de l'homme face à la mer nous pouvons considérer la foi immense de l'apôtre Pierre qui voulu marcher sur les eaux pour rejoindre son maître tout en saisissant que Pierre, certainement et au regard du risque qu'il concevait, ne savait pas nager, et Jésus étendit sa main pour le sauver en l'admonestant d'un : *homme de peu de foi !*¹⁹³

L'Esprit souffle de nos horizons, Dieu peut parler à un homme sans que personne en sache rien, Dieu peut consoler un homme sans que personne en sache rien, Dieu peut créer un homme sans que personne en sache rien, tout ce que Dieu a créé ne s'est pas manifesté à nos yeux. Au début de *Ou bien...ou bien* Kierkegaard met en doute la thèse de Hegel *suivant laquelle l'extérieur est l'intérieur, et l'intérieur, l'extérieur*¹⁹⁴, car dans la pensée hégélienne tout est manifestation et révélation de Dieu. Le transport bachique est une sorte de théologie qui fabrique des dieux, du *moi* au *toi* il n'y a plus de séparation. L'acteur s'oublie et devient satyre, au même endroit l'actrice devient ménade. Ainsi du Système hégélien qui décrit le transport bachique de l'esprit dans le tout, et inversement de ce tout qui par un

renoncement dialectique oublie ses particularités et ses dérèglements pour devenir l'esprit du monde. Mais c'est la scène qui permet encore d'échanger un *moi* contre un *toi*, ici le masque chasse l'essence pour un scénario écrit d'avance, car vouloir se prolonger dans l'autre que soi ne permet pas de saisir un commencement, car cet autre pour avoir commencé et être autre a déjà un temps d'avance, ainsi du vouloir être dieu qui veut s'habiller d'un cercle qui lui échappe, et qui cherche des principes et des fins sous une science immanente. Aussi, comme l'écrit Kierkegaard on trouve *le phénomène d'un visage pour ainsi dire à l'intérieur de l'autre*¹⁹⁵. Et ce témoignage existe encore depuis la fondation du monde.

Le témoignage de la création nous cache un demiurge, un grand architecte, le Dieu créateur, mais on cherche encore un rédempteur, un Dieu qui se rencontre dans sa création, un Dieu fait homme. Ainsi du Christ de gloire qu'un psaume de David présente sous les traits du soleil : *Les cieux racontent la gloire de Dieu, et l'étendue céleste annonce l'œuvre de ses mains. Le jour en donne instruction au jour, la nuit en donne connaissance à la nuit. Ce n'est pas un langage, ce ne sont pas des paroles, leur voix n'est pas entendue. Leur trace apparaît sur toute la terre, leurs accents vont aux extrémités du monde, où il a dressé une tente pour le soleil. Et le soleil, semblable à un époux qui sort de sa chambre, se réjouit, comme un héros, de parcourir sa route. Il s'élanche d'une extrémité du ciel, et achève sa course à l'autre extrémité. Rien ne se dérobe à sa chaleur*¹⁹⁶. Tout un évangile se cache derrière la création, et un chercheur qui poursuit un renoncement pourrait y trouver le même sens que dans les paroles d'un apôtre ! Le signe cache le sens, aussi, le Christ nous fut présenté sous les traits de l'agneau, sous la figure d'une création qui supporte tout, une création qui souffre à cause de l'homme, une création innocente et qui pourtant nous

accompagne tout le long du chemin. N'entendons-nous pas son appel ? Comme une invitation à s'abandonner pour le retrouver ! Afin de trouver le Christ qui se cache sous la figure de l'agneau. Mais nous prenons la chair sans prendre la vie, nous consommons la mort, le cadavre, la mort comme part des hommes puisque la vie est la part de Dieu. Il s'agit pour l'homme de chercher la vie et de la trouver malgré la mort du monde, or Christ est la vie de l'homme. Le Christ mangeait du pain et buvait du vin, ce n'est pas l'ichor du mythe qui coulait dans ses veines mais un sang d'homme, aussi est-ce son sang qui a coulé pour nous et notre résurrection dans la chair. Aux yeux des Grecs l'ichor prouvait l'immortalité des dieux, ces dieux qui ne mangeaient pas de pain et ne buvaient pas de vin, c'est la vertu d'une matière qui ne cache rien, une matière immédiate que dessine l'art du poète. Mais nous nous avons la vie éternelle, et cela dans la chair ressuscitée, en vertu du sang versé sur la croix, un sang qui cache la vie de Dieu, car Christ cache le Dieu vivant, et c'est aussi pourquoi ce sang perdurera éternellement. Tout l'art de la foi est de le croire.

La conscience est un souci infini de soi, et ce rapport à soi dans le souci infini de soi se transporte avec nous dans le monde, c'est un regard sur soi que l'on promène partout au-dehors, c'est un regard qui bute sur l'autre que soi, sur la matière qui dresse une enceinte autour d'un *tu*, c'est pourquoi son rayon fait un rebond qui revient sous la conscience avec le souvenir de son voyage. Pour aller plus loin que le toucher des sens il nous faut la foi, la foi tirée d'une source bienheureuse, celle qui se trouve dans un renoncement à soi-même, et c'est ainsi que la foi transporte l'amour dont tu es aimé jusqu'à l'autre que toi pour que l'amour trouve une porte où frapper. Pour aimer sans le

moyen de la foi et d'un amour parfait puisé à la source divine du Dieu Amour, pour aimer d'un amour parfait d'esprit à esprit, car seul l'amour ainsi compris abolit la distance entre le *moi* et le *toi*, il faudrait que les consciences deviennent égales en coulant l'une dans l'autre, il faudrait deux éternités qui se rencontrent malgré l'obstacle des matières, il faudrait passer le seuil, une visitation qui passe outre les bords qui regardent la chair et le sang. C'est dans ces conditions que je connais Dieu comme il me connaît ; que je le rencontre comme il me rencontre ; ce qui signifie *se voir face à face*¹⁹⁷ ; mais ces conditions regardent l'œuvre de l'amour du Dieu vivant, du Dieu de gloire et créateur de l'univers, amour qui entre par la porte de celui qui l'a ouverte et qui remplit toute une demeure de sa flamme ardente, amour qui fait descendre le ciel dans une maison, pour un transport d'allégresse, une nouvelle respiration. C'est l'Esprit de Dieu qui visite l'homme d'égal à égal en se jouant des bords de la chair. C'est ainsi que Dieu qui est le Père des esprits regarde celui qui le reçoit, et pour celui qui est mort à lui-même la porte qui se trouve en Jésus-Christ demeure toujours ouverte : *J'ai mis devant toi une porte ouverte que nul ne peut fermer, parce que tu as peu de puissance, que tu as gardé ma parole, et que tu n'as pas renié mon nom*¹⁹⁸. Cette porte, Jésus-Christ¹⁹⁹, s'ouvre sur la maison du Père. Le lâcher-prise de Dieu, sa foi en l'homme, ne veut pas notre isolement, mais invite notre foi pour son amour dans un face à face des consciences. Sous la conscience du péché la condition naturelle de l'homme est l'isolement, et cet isolement du sujet veut qu'il s'étende à l'autre que soi en l'assimilant pour passer outre et poursuivre ainsi indéfiniment, et de lieu en lieu, sur un chemin de perdition. Mais la foi marque un arrêt et lorsqu'elle rencontre Dieu elle s'arrête pour le toucher, se trouver en lui et s'attacher à

lui, avoir la foi serait comme le toucher du regard les yeux fermés. Etre comme un seul homme ce n'est pas vouloir être un autre que soi ce qui serait de poursuivre les dieux et de passer outre, mais c'est s'arrêter et se retrouver devant un reflet, devant une image, mais les yeux fermés en attendant que Dieu puisse lui-même se voir en nous comme nous pourrions nous voir en Lui, et c'est ici l'Amour qui brisera la solitude des fils d'Adam. Car Dieu veut nous connaître face à face, il veut se voir et se rencontrer en nous, et en nous il se cherchera, il cherchera un seul homme, s'il ne le trouve pas il ne se verra pas, mais s'il le trouve il se verra lui-même, il se saisira comme un seul homme : Jésus-Christ Logos Dieu d'amour. Car de même qu'Adam ne trouva pas d'aide qui lui correspondît parmi les animaux du paradis²⁰⁰, de même Dieu ne trouvera pas son image parmi les dieux.

Le transcendant est purement l'inconnaissable, ainsi du dieu inconnu qui se trouvait à Athènes²⁰¹, mais que l'apôtre faisait descendre du ciel en défaisant cette transcendance dans laquelle le dieu était enfermé. Dieu a pour nom « Je suis »²⁰², un titre qui interdit les généalogies et les histoires de famille jusqu'à lui, mais Dieu est aussi λόγος c'est-à-dire qu'il devint une Parole pour nous. Elle s'est fait connaître aux hommes en devenant un homme sous le nom de Jésus, et c'est aussi pourquoi elle peut nous poser cette question : *Adam, où es-tu ?*

Lorsque les hommes rependirent l'iniquité sur la terre et devinrent les meurtriers de leurs frères, la Justice préféra la compagnie des étoiles, et s'exila parmi les constellations de la voûte céleste. Mais Dieu ne fait pas comme la Vierge du mythe, il est patient et c'est pourquoi il n'est jamais très loin de nous, d'un autre côté Dieu n'est pas non plus comme

l'œil de Victor Hugo, l'œil toujours au travail, cet œil qui même dans la tombe regardait Caïn ²⁰³. Dieu lâche prise et, le faisant, il pose une question : *Adam, où es-tu ?* C'est la Parole faite chair qui pose cette question à l'homme de chair : *Adam, où es-tu ?* Les Ecritures se trouvent enfermées dans cette seule question : *Adam, où es-tu ?* Ce qui peut se traduire : Sur quel chemin te trouves-tu ? Les Ecritures ne sont pas le chemin, elles posent la question absolument et une fois pour toutes : *Adam, où es-tu ?* Pour répondre à la question il faut devenir le *tu* à qui elle s'adresse. L'homme qui déambule sur le large chemin du monde ne peut répondre ni du lieu : les chemins que renferme le monde sont innombrables ; ni de sa personne : car sur un chemin d'une telle envergure, qui je le rappelle a la taille du monde, la question s'adresserait peut-être à quelqu'un d'autre. Adam ne répond pas à la question, il n'a pas dit où il se trouvait, puisqu'il répond mal en disant qu'il se cachait ²⁰⁴, et en effet Adam cachait sa nudité, il cachait l'homme, et par ailleurs si l'homme se trouvait sur le chemin étroit Dieu ne poserait pas la question, il est impossible de se cacher sur un tel chemin, car les degrés de ce chemin prennent en quelque sorte la largeur d'un seul homme ; et tout bien considéré que peut-il répondre suite à un égarement qui cache tout l'homme ? Aurait-il pu dire quelque chose comme : « Je voulais être un dieu qui connaît le bien et le mal et parcourir le vaste monde » ? Même dans ce cas il ne répondrait pas à la question qui lui est posée. Dieu ne voit plus Adam, car il ne voit plus l'homme, en plus d'être caché l'homme est perdu, et c'est ce *tu* qui se trouve dans la question qui invite Adam à renaître comme un seul homme. Mais Adam passe outre en présentant une autre personne qui se trouve sur le même chemin que lui, un chemin qui commence à prendre de l'envergure, sur ce

chemin Adam n'est plus un seul homme il y trouve Eve, et Eve toujours sur le même chemin désignera l'habile et malicieux serpent ²⁰⁵. A celui ou celle qui ne peut répondre la question devient une invitation, il s'agit d'un renoncement, de renoncer à ses propres pas, renoncer au chemin qui se trouve derrière, à celui qui se trouve devant, et au chemin actuel, et un renoncement qui englobe les deux horizons plus l'actuel est un renoncement éternel. Il s'agit de se comprendre dans cette seule et unique question *Adam, où es-tu ?* De se comprendre en regardant celui qui la pose et qui se détermine à devenir le fils de l'homme en la posant.

PETITES EXÉGÈSES

COMME UN SEUL HOMME

Des Écritures

En ce qui concerne les Évangiles et les Épîtres, les premiers textes chrétiens, je peux comparer les manuscrits postérieurs, œuvres des scribes et des copistes, pour approcher de près ceux des originaux perdus, il me faut donc comparer des textes plus proches de nous, et juger d'une valeur absolue à la lumière de la foi en un Dieu qui vit ici et maintenant. En vertu de la foi qui touche un Dieu vivant je me passerai alors d'une comparaison fastidieuse de ces textes d'avec des Écritures compilées depuis le premier codex, et dans lesquelles des savants pensaient avoir enfermé Dieu pour obliger et asseoir une exégèse d'école. Comprenons que les théologiens préfèrent avantager un consensus qui regarde une tradition apportée par d'innombrables mains qui connurent de nombreux synodes plutôt qu'un papyrus solitaire de seconde ou de troisième main et qui pourtant serait presque de la main de l'auteur. Or, il s'agit de délivrer Dieu de la lettre, du *sola scriptura*, ce que seule une foi vivante réussira à faire, car la foi touche Dieu, elle seule touche l'instant, contre le passé et le futur elle est le sens du présent.

Parmi les livres qui ont façonné une école chrétienne on peut considérer les *Stromates* de Clément d'Alexandrie comme un vaste prototype à tout ce qui sera enseigné par la suite au sujet des Ecritures. Ainsi pouvons-nous trouver le fondement d'une exégèse chrétienne dans ce passage où nous lisons que la vérité se trouve *dans l'affermissement de chacune des démonstrations faites d'après les Ecritures, à l'aide, derechef, des passages semblables des Ecritures* ²⁰⁶. Ce sont les Ecritures par les Ecritures selon l'enseignement du premier principe qui se trouve dans le Seigneur qui nous guide *par les prophètes, par l'Evangile et par les bienheureux apôtres* ²⁰⁷. Et nous voyons déjà un christianisme tourner en rond en se mordant la queue pour se comprendre en dehors du Christ vivant, car ce qui importe aux plus doctes n'est pas un Dieu qui vit ici et maintenant, mais l'enseignement qu'il donna tel ou tel jour à telle ou telle personne afin que la parole fût collectée pour nos mémoires, bref on rejeta Dieu et sa Parole dans le passé de façon très méthodique pour un canon d'où il serait interdit de sortir et qui s'élèvera par la suite.

Vous sondez les Ecritures, parce que vous pensez avoir en elles la vie éternelle : ce sont elles qui rendent témoignage de moi. Et vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie ! ²⁰⁸ Dans ces versets le Christ s'adresse aux juifs en se plaçant en dehors des Ecritures. Traduire le verbe *sonder* par un impératif rend le sens bancal, car ici le Christ, par un appel indirect et vivant à venir à lui, précise que sa vie, sa présence, se trouve en dehors des Ecritures qui ne sont pas le chemin ni la réponse à un appel, puisque la réponse se trouve dans une Vie que notre foi veut et peut toucher ici et maintenant.

Les pasteurs, les apprentis et les auditeurs, veulent des partitions, les conduire, les accompagner et les jouer,

l'église en est venue à ce point qu'elle est chrétienne en vertu d'une partition, de son interprétation, de ses chantes et de ses musiciens. L'église a donc besoin d'une partition toute écrite, mais voici que le chant n'est pas terminé car le compositeur est toujours vivant. Or, c'est à Lui qu'il nous faut aller, même d'après nos cantiques, pour connaître la vie éternelle auprès de Lui. La Bible est en gros une collection et une compilation de textes reçus par une communauté religieuse, établie à partir d'innombrables papyrus et manuscrits des premiers siècles, édifiée avec le souci théologique de trouver les meilleures leçons, et cet autre beaucoup moins scientifique du point de vue archéologique de les accorder à un consensus de savants ecclésiastiques qui n'hésitent pas à voir de l'inspiration dans des traditions dont les leçons auraient moins d'autorité, surtout lorsqu'il s'agit pour les plus doctes et les plus célèbres d'imposer des dogmes conciliaires, sotériologiques ou eschatologiques. Et des traducteurs s'en donnent à cœur joie en faisant pencher les textes vers telle ou telle doctrine, ou en donnant une révision, qui se veut toujours moderne, de telle ou telle version.

Par exemple cet ajout qui veut mieux faire sentir la troisième personne de la Trinité dans une doxologie de saint Paul est éloquent. En effet, à la fin de la deuxième lettre aux Corinthiens nous lisons : *Que la grâce du Seigneur Jésus-Christ, l'amour de Dieu et la communion du Saint-Esprit soient avec vous tous !* Alors que d'après le Papyrus 46, manuscrit prénicéen qui demeure le témoin le plus ancien d'un corpus paulinien, nous devrions lire : *Que la grâce du Seigneur Jésus-Christ, l'amour de Dieu et la communion de l'Esprit soient avec vous tous !* Mais le moderne nous expliquera que Dieu étant un archaïsme pour dire Père, il en sera de même de l'Esprit du Seigneur qui sous-entend assurément la

troisième personne de la Trinité, ce que des copistes qui vécurent après le concile de Nicée avaient très bien compris pour en avoir précisé le patronyme à la fin de notre épître, précision qui se retrouve dans toutes nos traductions. Il est vrai que le patronyme *Saint-Esprit* n'est pas rare dans le Nouveau Testament, mais en ne comptant pas celle qui se trouve en *Matthieu 28 : 19* qui n'a rien de sûre ce serait ici la seule occurrence pour une doxologie trinitaire. Et pourtant avec un sous-entendu plus pertinent, que je mets ici entre parenthèses, et selon le *Papyrus 46*, on pourrait facilement traduire : *Que la grâce du Seigneur Jésus-Christ, l'amour de Dieu et la communion de (votre esprit) soient avec vous tous !* Une traduction qui approcherait plusieurs versets pauliniens²⁰⁹. Et après examen et rapprochement des diverses occurrences et correspondances, on remarquera, en passant, que sans trahir l'esprit de l'Évangile la méthode clémentine visée plus haut m'aura été pertinemment profitable. Est-ce de la prudence, un dévoiement, ou bien encore tout autre chose ? Et d'ailleurs, pour être compris dans cette affaire, ne fallait-il pas parler la même langue que les bâtisseurs ?

D'après Irénée de Lyon l'antichrist devrait sortir de la tribu de Dan, et il explique que c'est pour cette raison qu'elle n'est pas comptée parmi les douze tribus d'Israël dans le livre de l'Apocalypse²¹⁰. Ici il suffit d'être attentif au texte et de comprendre que si Joseph est compté au nombre des douze tribus c'est qu'on ne compte tout simplement pas ses deux fils Ephraïm et Manassé, mais étrangement ce dernier est compté lui aussi au nombre des douze tribus. Très tôt il y a certainement eu une confusion dans les noms qui se serait transmise jusqu'à nous, un copiste aurait pu lire MAN (en comprenant Manassé) au lieu de ΔAN (pour Dan au moins dans un manuscrit). Je noterai en passant que la position eschatologique de l'église

ancienne par rapport aux juifs paraît surprenante voire inquiétante. Aussi, de ce point de vue et après de telles obscurités, je déconseille les chemins tortueux empruntés par le célèbre Père pour une interprétation sûre des visions de Jean.

Des traducteurs se servent d'Apocalypse 17 : 8 pour donner un autre sens à 13 : 8. Ainsi, au chapitre 13 on peut trouver : *Tous les habitants de la terre l'adoreront, ceux dont le nom n'a pas été écrit dès la fondation du monde dans le livre de vie de l'agneau qui a été immolé.* Du coup l'interprétation prend un tour calviniste, mais c'est encore là une mauvaise direction surtout lorsqu'il s'agit pour nous d'un grec aussi simple, quoi qu'il en soit à la lumière du troisième chapitre de la Genèse il est préférable de lire : *Tous les habitants de la terre l'adoreront, ceux dont le nom n'a pas été écrit dans le livre de vie de l'agneau qui a été immolé dès la fondation du monde.* D'ailleurs il n'est pas impossible que le trait au sujet de l'agneau égorgé se trouvât aussi en 17 : 8, la construction connaît le même ordre dans les mots, et dans ce cas un copiste aurait négligé, écarté, ou bien manqué une partie de cette répétition ²¹¹. Cela donnerait pour le chapitre 17 : *Et les habitants de la terre, ceux dont le nom n'a pas été écrit dans le livre de vie (de l'agneau qui a été immolé) dès la fondation du monde, s'étonneront en voyant la bête, parce qu'elle était, et qu'elle n'est plus, et qu'elle reparaitra.*

Pour éclairer la foi de Jésus-Christ dans les Ecritures il serait bienvenu de trouver une meilleure traduction des huit versets suivants : Romains 3 : 22 et 3 : 26 ; Galates 2 : 16 *a* et *b*, 2 : 20, 3 : 22 et 3 : 26 (*Papyrus 46*) ; Ephésiens 3 : 12 ; Philippiens 3 : 9. Ce qui, comme exemple, permettrait la composition suivante : *Maintenant sans la loi est manifestée la justice de Dieu, attestée dans la loi et les prophètes, justice de Dieu par la foi DE Jésus-Christ pour tous ceux qui croient.* Car en effet le Christ est le Juste qui vit par la foi, aussi *l'homme n'est pas*

justifié par les œuvres de la loi, mais par la foi DE Jésus-Christ, c'est pourquoi nous aussi nous avons cru en Christ-Jésus, en joignant notre foi à sa foi. Pour résumer il s'agit d'être trouvé en lui, non avec ma justice, celle qui vient de la loi, mais avec celle qui s'obtient par la foi DU Christ.

De la Satisfaction

Il s'agit dans cet approfondissement de faire jouer les contradictions. En effet si Jésus-Christ, fils de Dieu et seul homme juste, obéissant jusqu'à la mort, voulant accomplir l'amour de Dieu en accordant la félicité au reste des hommes, se plaçait sous la condamnation, celle de la mort commune à tout homme qui vient au monde, le *tu mourras*, et le faisait en vertu d'une satisfaction qu'il devrait à un Juge suprême à la place des injustes, alors en considérant la seule qualité d'être humain comme deuxième Adam et cette seule qualité tous les hommes seraient sauvés, ceux d'avant comme ceux d'après, et ils le seraient dès lors que le Juge suprême aurait épargné son propre fils en le ressuscitant d'entre les morts. Bien qu'elle soit sous-entendue car bien des chemins mènent à la mort, je ne parle pas ici d'une condamnation pénale telle que celle qui le conduira sur la croix ; ce serait oublier que les persécutions épouvantables et les injustices que le fils de l'homme a endurées furent aussi un moyen de le tenter et de le faire tomber afin qu'il n'accomplisse pas son œuvre de rédemption envers les hommes, et d'y réussir en écartant sa foi, car il fut le seul juste qui vécut par la foi parmi les hommes, et le seul juste parmi les hommes nés de femmes. Si l'on ne veut pas de cet universalisme qui va jusqu'à sauver le plus mauvais ou le

meilleur d'entre les hommes, malgré eux, qui veut sauver le bien et le mal avec les dieux qui le connaissent, ce qui, et il convient de le préciser, rendrait insignifiant tout renoncement et toute repentance, il nous faudra tordre cette ligne droite qui reste pourtant la démonstration d'une logique impeccable. Et la torsion trouvera un caprice qui se jouera selon le bon vouloir de Dieu qui prédestine les uns aux enfers malgré eux et les autres au paradis toujours malgré eux, doctrine qui répondra à cet autre caprice d'un salut par les œuvres pour les plus chanceux d'entre nous au cas où quelques-uns y parviendraient. Suite à la doctrine des dieux vengeurs on pourrait se demander si Jean Calvin n'eut pas imaginé la sienne pour mieux sauver l'enfer, bien que saint Augustin se rencontrât derrière les coulisses de la Réforme, par ailleurs on trouve ici un exemple qui n'est pas négligeable, pour toute personne prétendant étendre sa connaissance en dogmatique, d'une doctrine qui conclut à une autre.

Mais la qualité du Christ n'est pas celle toute générique de l'espèce humaine, Jésus est une personne et comme un seul homme il pose son *moi* face l'autre que lui qui devient le *tu* auquel il s'adresse, sous la condamnation Jésus a l'apparence d'un homme comme les autres. Ce qui le différencie aux yeux des hommes, et nous avons les témoignages écrits de ceux qui l'ont connu, c'est qu'il est juste et qu'il fut le seul juste qui marcha parmi nous, bien plus il est ce juste qui vit par la foi dont parle les Ecritures. C'est pourquoi il faut dire ceci : en Jésus-Christ Dieu s'est mis sous la condamnation en qualité de chemin, et c'est afin que ceux qui le trouvent soient sauvés et conduits dans sa présence ; et il n'est pas loin de chacun d'entre nous, car il s'agit pour celui qui le cherche d'avoir foi en sa foi c'est-à-dire de ne pas vouloir être autre chose qu'un seul homme,

ce qui est de renoncer au vouloir devenir autre qui fait la qualité du péché, ce qui signifie pour tout homme qui le trouve d'avoir renoncé à soi-même. Il s'agit de joindre sa foi, son renoncement, au renoncement éternel, à la foi éternelle d'un Dieu fidèle et croyant qui est devenu un chemin, et d'aucun homme sauf du Christ nous ne pouvons dire qu'il est un chemin.

Jésus fut abandonné, sa foi ne le quitta pas, mais à cause de la souffrance il ne l'avait plus sous les yeux. Il faut que celui qui sauve soit semblable à celui qui est sauvé, car depuis Adam chaque homme meurt pour lui-même, et le juste qui se met sous la condamnation qui regarde la communauté des hommes, et qui par la mort de la chair accomplit cette condamnation, doit lui aussi mourir pour lui-même, ce qui veut dire de mourir comme un seul homme.

Mais où se cache donc le désir vengeur qu'ici ou ailleurs un amour satisfaisait ? Il semblerait à les entendre que Dieu se fut coupé en deux, l'amour d'un côté, la haine de l'autre. Tout Dieu se retrouve sur la croix : Dieu d'accord de se mettre sous notre condamnation en devenant l'homme Jésus-Christ est aussi devenu son Père, le Père d'un seul homme, par la même volonté qui bien qu'elle fût rejetée sur l'horizon du Christ demeure une et indivisible s'il m'est permis de l'exprimer ainsi.

Comme un seul homme

Cette puissance qui sort du Christ : *Marc 5 : 30 ; Jean 10 : 38 et 14 : 10-11* ; elle vient du Père qui fait les œuvres, elle surgit par-delà l'horizon de son âme, elle vient d'une foi

invincible. Trop souvent nous trouvons cet enseignement, pour servir à une double nature, qui voudrait qu'une puissance se trouva dans l'intimité du Christ, comme dissimulée dans un fond divin, ou bien d'une force qui surgirait des arcanes connues de lui seul. Mais alors si c'était le cas nous serions sauvés non par la foi d'un seul homme mais par un être fabuleux qui ne porterait qu'un masque d'argile, et ce chemin n'aurait pas la taille d'un seul homme. Loin de la foi le théologien rêve d'un Christ qui retient une puissance qui se trouve immédiatement sous son pouvoir, une puissance qu'il s'interdit d'utiliser sur la croix, alors que ce fut à travers le nom de son Père et non pas du sien qu'il pouvait demander de trouver des légions d'anges pour le délivrer de la main des hommes²¹². Quelle est la situation la plus aride ? Celle d'un Dieu fait homme qui face à une peine de mort s'interdit un ultime secours, comme un joker qu'il a toujours entre ses mains et qu'il peut jeter sur la table le moment voulu, mais qui d'un autre côté peut trouver un réconfort dans une possibilité qu'il ne réalisera pas, ou bien celle d'un Dieu fait homme qui se trouve face à la même peine, qu'il ne peut contourner ni par la droite, ni par la gauche, mais qu'il peut traverser par le seul moyen de la foi ? Dans les deux situations nos hommes peuvent demander de l'aide, mais est-ce qu'un Dieu ou un homme seraient forcés de répondre pour autant ? Comprenons que la première situation propose un simulacre d'humilité ou de condescendance, plutôt que l'amour elle regarde un déficit ou une œuvre herculéenne que le Dieu fait homme se proposerait de réaliser, mais il nous reste un deuxième cas de figure, celui qui regarde le chemin d'un homme abandonné qui, à travers la foi, passe par le *tu mourras*.

Maintenant je propose d'examiner quelques passages de l'œuvre de Jean Chrysostome tirés de ses homélies face aux

détracteurs Anoméens. Ces homélies sont comme une conclusion au débat qui fut engagé entre Athanase et Arius, mais qui chez le Père alexandrin, comme tout Père alexandrin de l'époque, ramenait trop souvent les propos à une déification du croyant sur le modèle du Logos-Dieu, alors qu'ici j'ai préféré m'arrêter sur une pure christologie afin de considérer la seule nature du Christ.

Contre les Anoméens qui pensent connaître l'essence de Dieu qu'ils définissent comme l'*Inengendré*, qui pensent que la connaissance d'une définition conduit à celle absolue de l'essence qui lui correspond, et qui concluent à un Christ engendré qui appartient à l'ordre du créé, Jean Chrysostome écrit : *Que Dieu soit inengendré, c'est une vérité certaine, mais, que tel soit le nom qui convient à son essence, aucun prophète ne l'a dit, aucun apôtre, aucun évangeliste ne l'a suggéré. Et cela est naturel, car comment, ignorant son essence, pouvaient-ils en dire le nom ?*²¹³ Mais ici il fallait commencer par l'Amour, le nom de Dieu est Amour, car *Dieu est Amour*²¹⁴, son essence même est d'être Amour, renoncement, abandon, sacrifice, foi, pour aimer et être aimé. Mais le Père de l'Eglise s'attachant à une science parcellaire qui ferait le bon disciple oublie les rapports qui font le vivant, il oublie la connaissance qui se définit comme paradoxe à toute connaissance humaine, il oublie cette science absolue qui s'abandonne de chaque côté pour *un vivre* et *un exister* face à face, il oublie que cet abandon est la connaissance suprême qui culmine dans le transport des consciences. C'est pourquoi il ne considère que la distance et le progrès qui vont d'une connaissance imparfaite à une connaissance achevée. A la connaissance en partie qui disparaîtra pour notre perfection, à la connaissance en énigme que l'apôtre Paul fait culminer dans un face à face²¹⁵, Jean substitue une connaissance totale selon une augmentation et un pro-

grès²¹⁶. Et c'est la perfection de cette connaissance qui va du Père au Fils et du Fils au Père qui le conduit à nous expliquer l'unité d'essence des deux personnes : *Car une essence ne saurait connaître bien une essence supérieure, même si la distance entre elles était petite*²¹⁷ ; et pourtant c'est la foi qui touche Dieu et défait les distances, car celui qui a la foi s'abandonne pour celui qu'il croit, et ici il n'y a ni poids ni mesure. Mais il s'agit pour Jean de prouver que *le Fils possède la même puissance, le même pouvoir, la même essence que le Père*, et c'est l'ordre des choses qui nous l'apprend : *Que celui qui a été engendré est de même essence que celui qui l'a engendré, on pourrait le voir non seulement quand il s'agit des hommes, mais encore de tous les animaux et des arbres*²¹⁸ ; ainsi, les théologiens ont déplacé les Evangiles qui se fondaient sur le terrain solide et ferme de la foi vers le terrain mouvant et incertain de la connaissance, car l'identité d'essence c'est la foi qui le dit et non la nature. Jean Chrysostome ne comprend pas que le Christ et l'incarnation du Dieu vivant se trouvent dans le jeu d'un renoncement et d'un lâcher-prise, jeu de l'Amour ici et maintenant pour la foi. Par exemple, pour le Père, lorsque le Christ pose une question au paralytique²¹⁹ (Jean 5 : 6) ou répond au centurion²²⁰ (Matthieu 8 : 7) c'est toujours selon la condescendance divine d'une dialectique omnisciente du Dieu sans besoin et sans passion qui entreprend de révéler les vertus de l'âme pieuse pour l'enseignement du plus grand nombre, mais jamais selon le lâcher-prise de la foi d'un Dieu qui s'est fait entièrement homme et qui nous invite chacun à embrasser ce chemin de foi et de vérité qui touche sa vie. Etant un seul homme Christ croit en l'homme, en son devenir chrétien, sa foi appelle ma foi. Lorsque Jésus répond au centurion à propos de son serviteur malade : *J'irai et je le guérirai*, ou s'adresse au paralytique : *Veux-tu être guéri ?* par son *oui* le paralytique,

bien qu'il cherche à le faire entendre, joint sa foi à celle du Maître ; par ces mots : *Dis une parole et mon serviteur sera guéri*, le centurion fait de même. Mais il y a chez le Père de l'Eglise quelque chose de socratique qui pourrait être creusé par ceux qui voudraient s'en donner la peine.

Chez les Pères de l'Eglise rien n'a la taille d'un seul homme et tout a celle d'une opinion consensuelle, ces écrivains ecclésiastiques dressent trop souvent le portrait d'un Christ théologien, jusqu'à devenir les acteurs d'un pouvoir qui s'assoit dans un tribunal divin pour légiférer sur nos âmes et les conduites à tenir, et qui s'accompagne toujours de cette autre image, plus lucrative pour les candidats et autres apprentis de la vie pastorale, d'un Christ trésorier sous le regard bienveillant duquel on peut acheter et vendre à l'envi et à son aise. C'est ainsi qu'après avoir vu des générations de chrétiens s'asseoir sur les bancs d'école, l'église, devenue savante, s'est entourée des murs babyloniens de nos villes d'hommes. Mais il s'agit à présent de redescendre sur terre, et de proposer dans cette posture un discours sans prétention qui considère quelques traits d'existence.

L'intelligence gardienne de l'homme et de son rapport au monde doit en ce qui concerne le religieux tirer sa révérence, et ici l'intelligence pleine d'attention à une situation qui exige de croire contre elle cède la place en se renonçant tout à fait, ce qui retrouve un seul homme qui ne peut se confondre d'avec une divinité ou un être fantastique. L'intelligence est projet et c'est pour cela qu'elle se jette dans le monde, aussi son mot d'ordre est-il horizontale, mais seule la verticalité de la foi touche Dieu. C'est dans son *Post-scriptum* que Kierkegaard nous éclaire à ce sujet : *Le chrétien croyant a donc son intelligence et en fait usage,*

il respecte ce qui est du ressort de l'humanité commune ; quand quelqu'un ne devient pas chrétien il ne l'explique pas par défaut d'intelligence, mais, dans son rapport avec le christianisme, il croit contre l'intelligence, et ici aussi se sert de l'intelligence – pour faire attention au fait qu'il croit contre elle. C'est pourquoi il ne peut croire aucune absurdité contre l'intelligence, comme on pourrait peut-être le craindre, car l'intelligence justement percera à jour qu'il s'agit d'une absurdité et l'empêchera d'y croire ; mais il fait usage de l'intelligence là où, par elle, son attention est attirée sur l'incompréhensible, et alors il se comporte envers celui-ci de cette manière qu'il croit contre l'intelligence ²²¹. J'ai voulu reproduire ce long texte pour répondre aux théologiens, le plus souvent d'obédience évangélique, qui se dispensent de l'œuvre de Kierkegaard ou lui tiennent tête en concluant grossièrement que le philosophe devait bien penser pour dissenter contre la pensée. Et pourtant c'est bien le Christ qui veut tenir notre intelligence loin de lui, car l'homme ne vient pas au Christ en vertu d'une science du pour et du contre, mais à travers la foi seule. Jésus-Christ veut sauver tous les hommes, et pour ce faire il veut nous attirer à lui à travers la porte de la foi, d'une foi qui est une image de la sienne, une porte qu'il a placé dans tous les cœurs afin que chaque homme qui écoute sa voix puisse en la poussant venir à lui. Aussi le Christ frappe-t-il de folie toute intelligence qui condamne l'accès à cette porte par l'accumulation de questions et de réponses plus prétentieuses les unes que les autres, ou par l'obstruction d'une science qui s'imagine mesurer et peser le monde entier, et ici il s'agit de préciser que ce n'est pas en vertu d'une équation que Dieu tient le monde dans ses mains, mais de sa Parole par une foi invincible. La foi sort de la Parole du Christ, et le monde entier lui-même fut créé par la foi recueillie sur la bouche du Dieu tout-puissant. Le Christ fut l'homme de foi par excellence, et ce n'est pas en

vertu d'une science du pour et du contre, ou de toute autre opération, qu'il faisait des miracles, mais de la foi toute seule. Comme un seul homme, nouvel Adam, le Christ est l'homme parfait, et la foi parfaite demeure en lui, et cette foi est sa vie, par elle il accomplit des miracles, par elle il s'adresse à son Père, avec elle il souffre et compatit, par elle il est né et il est mort pour tous les hommes, car par elle il croit en sa créature, il croit en l'homme son image. *La forme de serviteur prise par le dieu n'est cependant pas empruntée, mais réelle, ce n'est pas un corps parastatique, mais un corps réel ; et dès le moment où, par la décision toute-puissante de son tout-puissant amour, il est devenu serviteur, il s'est pour ainsi dire pris lui-même dans sa décision et il doit maintenant, qu'il le veuille ou non, rester tel. Il ne peut donc pas se trahir ; il n'a pas, comme ce noble roi, la possibilité de montrer tout à coup qu'il est quand même bien le roi, ce qui pourtant, d'avoir cette possibilité, n'est pas une perfection chez le roi, mais montre seulement son impuissance et la faiblesse de sa décision : qu'il ne peut réellement devenir ce qu'il voulait être* ²²². C'est pourquoi le Christ qui s'est fait connaître à nous comme un seul homme, qui a vécu et qui est mort parmi nous comme un seul homme, dresse et tient devant chacun de nous le modèle d'un homme qui vivant par la foi ne s'est jamais renié, c'est-à-dire qu'il n'y a pas eu un instant durant sa vie d'homme parmi nous qui l'aura vu désavoué cette qualité d'homme, car tout ce qui pouvait l'éloigner de la foi l'aurait éloigné de l'homme et de l'amour du Dieu vivant. Et c'est cela devenir un serviteur, devenir un seul homme c'est être un homme qui vit par la foi et non une créature fantastique. Christ est en quelque sorte l'archétype du croyant, ce qui veut dire que le renoncement se tient sur la bouche de Dieu ; aussi, en jouant sur l'adjectif grec, pouvons-nous traduire *Dieu est fidèle* ²²³, πιστὸς ὁ θεός, par *Dieu est croyant*.

Le premier commandement adressé à l'homme dès sa genèse, *le jour où tu en mangeras, tu mourras*, ne fut-il pas le premier levier de la foi qui dans l'obéissance de ne pas manger devait actionner un mouvement pour la vie des hommes ? L'homme pécha par incrédulité car en voulant devenir l'autre que soi il devint non seulement infidèle à son modèle, *Celui* qui se trouve dans une foi éternelle et dont il était l'image et le reflet, mais par-dessus tout il devint infidèle à lui-même, c'est-à-dire à l'homme seul, celui qui vit par la foi. C'est pourquoi il s'agit pour l'homme de revenir à Dieu, revenir en se retrouvant dans un seul homme, ce qui, au sens du philosophe danois, est de devenir subjectif, trouver son éternité et être de nouveau soi-même, tout comme le jeune homme de sa *Répétition*, qui ajoutera après quelques lignes : *Ses enfants furent la seule chose que Job ne reçut pas au double, parce que la vie humaine ne se prête pas à redoublement. Seule la répétition spirituelle est ici possible, encore qu'elle ne soit jamais dans la temporalité aussi parfaite que dans l'éternité, qui est la vraie répétition*²²⁴. Il s'agit de revenir dans cette résignation infinie où je prends conscience de ma valeur éternelle, où *ma récompense, c'est moi-même en ma conscience éternelle, dans une bienheureuse harmonie avec mon amour pour l'être éternel*²²⁵, ce qui est de renoncer au général pour devenir l'individu²²⁶, et enfin *rentrer en soi-même* et se retrouver pour être à la lettre *seul au monde entier, seul devant Dieu*²²⁷, ce qui est de devenir chrétien et un seul homme à la fois. Mais je laisse les mots de Kierkegaard conclurent ce petit dossier sur l'homme seul et sa foi : *La première condition nécessaire pour devenir chrétien est de rentrer absolument en soi-même. Ce mouvement infini accompli, l'on n'a absolument rien à faire avec personne d'autre*, et il poursuit au paragraphe suivant : *L'homme infiniment rentré en lui-même apprend ainsi quelle est sa tâche jusqu'à la fin – s'il reste jusqu'à la fin rentré en lui-même : elle*

*consiste à être chrétien, à croire en Christ et à souffrir pour cette foi ;
ou encore, elle est la renonciation au sens chrétien*²²⁸.

Clément d'Alexandrie

Clément d'Alexandrie veut nous faire toucher le ciel pour nous éloigner de l'homme. Une petite exégèse du premier chapitre de son *Protreptique* sera nécessaire pour mieux se comprendre au milieu de leçons bigarrées qui peuvent éloigner de l'essentiel. Pour saisir l'enseignement du Père philosophe il faut postuler la finalité de l'homme à l'image de Dieu dans le sens d'un logos à l'image du Logos, pensée de la Pensée, ou *noûs* image du *Noûs*, un dieu à l'image de Dieu, un enseignement où tout l'art du Maître, en bon Pédagogue, sera d'élever l'homme à la stature parfaite du Dieu vivant. Donc il s'agira pour le Maître d'amener les disciples, *nous les créatures raisonnables du Logos-Dieu*²²⁹, τοῦ θεοῦ λόγου τὰ λογικὰ πλάσματα ἡμεῖς, à sa hauteur, celle du Logos-Dieu, *ce Logos lui-même, dualité une, Dieu et homme à la fois*²³⁰. Il s'agit pour Clément d'accorder l'image au modèle à travers la gnose, ou l'instruction qui divinise, selon une descente de celui-ci qui correspond à une ascension de celle-là, car il s'agit du *Logos de Dieu devenu homme, afin qu'à vous encore ce soit un homme qui apprenne comment un homme peut devenir Dieu*²³¹. Et ce Maître vivra parmi les hommes, dans une chair qui depuis sa résurrection se retrouve en quelque sorte empêtrée dans la lettre, l'Écriture pouvant chez le Père être assimilée au Logos, afin de les conduire à la stature céleste des dieux. C'est ainsi que Clément d'Alexandrie a eu recours, lui aussi, au fruit de

l'arbre de la connaissance, au fruit de l'arbre de la mort, pour nous enseigner.

Il convient alors de considérer le neuvième chapitre de cette œuvre essentielle à l'élaboration d'une *première théologie chrétienne*. Et c'est tout de suite après un paragraphe sur l'enseignement de la piété qui assimile l'homme à Dieu que vient celui qui sous-entend une Ecriture assimilée au Logos : *Ils sont vraiment saints, les textes qui sanctifient et divinisent* ²³², selon une interprétation du fameux passage de l'épître à Timothée au sujet de toute Ecriture qui est inspirée de Dieu et utile pour enseigner ²³³, ou pour le comprendre et l'interpréter à la manière de Clément : de toute Ecriture qui cache la Parole, c'est-à-dire le Logos vivant du Dieu vivant. Car ici il ne faut pas douter que la vie de Dieu est devenue de l'encre sur du papier, aussi fut-elle traduite en lettres et en syllabes saintes ²³⁴ pour l'apothéose du croyant.

Ainsi d'un *sola scriptura* sur lequel nous revenons et que nous pouvons repousser : le moderne cite un docteur, qui cite un laïc, qui cite Ignace, qui cite l'apôtre, qui cite Jésus-Christ, qui cite Moïse. Pourquoi les quatre premiers n'ont-ils pas d'autorité ? On apprend que les Ecritures d'un Ancien Testament furent inspirées parce que le Christ y ajouta sa foi, de même pour le Nouveau Testament où dès lors ce fut l'apôtre qui ajouta sa foi aux paroles du Christ ; mais pourquoi considère-t-on les croyants des générations postérieures comme des incroyants, des hommes en mal d'inspiration ? En effet au lieu d'être ajoutée à la foi d'un apôtre ou du Christ, ou encore à celle de Moïse, leur foi et soustraite sans plus d'explications. Et donc en partant de là expliquez-nous pourquoi vous enfermez leur témoignage dans une tombe le considérant comme n'ayant même pas existé aux yeux du Christ leur porte, leur chemin, leur

sauveur ? Car une parole à laquelle on ne peut ajouter foi est une parole sans autorité. Pourquoi avez-vous fait cela, sinon parce que vous théologiens et autres savants avaient enfermé Dieu, non pas son concept mais le Dieu vivant, dans le passé afin qu'il ne parle plus au présent, ici et maintenant ? Un ici et un maintenant qui appartiennent dès lors aux seuls savants et théologiens qui peuvent discuter, écrire, et surtout décider, ou plutôt décider et bien vivre, ce qui est de vivre avec le siècle et pour le siècle, jouir d'un commerce séculier au sein de la religion tout en étant chrétien. C'est ici une réponse au *sola scriptura* que nous trouvons déjà dès la *première théologie chrétienne*, celle d'un Clément d'Alexandrie, et ici se préparait ce que d'autres gens appelleront plus tard une religion du livre, ici se préparait cette autre religion qui fera descendre son livre du ciel lui-même, ce qui justement manquait à notre première théologie en raison de la diversité des auteurs et de la prose de l'histoire.

L'essence de la foi

Suite à la faute d'Adam qui perdait l'image de Dieu, amour image d'Amour, foi image de Foi, pour celle de l'altérité, image qui prolonge celle des dieux, ou image d'images plurielle, Jésus fut le seul homme né de femme qui demeura dans cette image d'un homme à l'image de Dieu, et il est la véritable image de Dieu. Et l'image est le chemin qui nous place en présence d'un modèle. Dieu est appelé Amour et parmi les hommes seul le Christ, image de Dieu, porte ce nom. L'Amour est le caractère de Dieu, c'est l'Amour qui crée, qui se détache pour être choisi, l'Amour

est le propre de Dieu, Dieu et Amour sont deux synonymes, car Dieu est l'Amour vivant, l'Amour en acte, la présence de Dieu c'est l'Amour qui est, l'Amour en existence, et en Christ l'Amour trouve un chemin pour devenir notre chemin. Et dès ici et maintenant celui qui croit, et qui se trouve sur le chemin de la foi qui est un chemin, peut connaître l'élévation d'une visitation, tout ce qui regarde un transport dans l'Amour du Dieu vivant.

Pour qu'il y ait une image il faut la présence d'un modèle, et l'image du Dieu vivant qui est le modèle de l'homme se trouve dans le Christ qui est le seul juste qui vit par la foi. En Christ, seul juste parmi tous les hommes, Dieu est devenu le Père d'un seul homme, et l'amour ne se partage pas, bien au contraire puisque de deux êtres l'Amour en fera un seul, et ce chemin qui va de l'un à l'autre et celui que parcourt la foi. Par la foi le Père est présent dans le Christ, il le touche, par la foi le Christ est présent dans le Père, il le touche, sans obstacle dans l'Amour par la foi le Père et le fils sont un.

Il s'agit pour chacun d'entre nous de connaître le chemin de la foi, chemin qui se trouve dans la personne de Jésus-Christ qui comme un seul homme nous conduit dans la présence du Père afin que nous connaissions et puissions toucher celui qui est Amour, et pour exaucer le fils, entrer dans son chemin, il faut commencer par devenir un seul homme et ne pas vouloir être autre chose qu'un seul homme. Ici commence le chemin où chaque croyant engage un sacerdoce et une histoire sainte qui feront son sacerdoce et son histoire sainte. Ici commence le chemin qui trouvera Dieu et le prochain. Celui qui aime Dieu et son prochain est celui qui, comme un seul homme, se retrouve devant Dieu et son prochain. Celui qui est comme un seul homme devant Dieu adore Dieu, celui qui est comme un

seul homme devant son prochain l'aime comme lui-même. L'éthique, le bien et le mal, regarde celui qui veut être autre chose qu'un seul homme, ou bien encore pour le dire autrement celui qui veut se retrouver dans la division, l'addition ou l'altérité. Dieu ne connaît pas le bien et le mal, il ne se prolonge pas dans l'autre que soi, Dieu est sa propre image, sa propre personne, son propre caractère, son propre cercle, plus que d'être pure subjectivité, ce qui serait de le dire dans la langue aride et sèche des philosophes, l'essence de Dieu regarde une Foi éternelle et invincible, il est la Foi qui repose dans l'Amour, et c'est pourquoi seule la foi cherche et trouve Dieu.

Le Christ et le Dieu des théologiens sont des faux, des idoles liturgiques. D'ailleurs il conviendrait de remarquer en passant, et pour ouvrir les yeux de la plupart des ouailles qui fréquentent les hauts lieux cultuels de tant d'églises babyloniennes, que cela fait bien longtemps, si on peut parler d'une mémoire après tant de siècles, qu'elles ne demandent plus des exemples de foi selon les vies des prêtres et pasteurs, mais bien plutôt la nourriture substantielle et gourmande de leçons et de doctrines en tout genre ; car ce qui intéresse un fidèle ce n'est surtout pas de commencer à vivre selon le modèle des meilleurs exemples, mais de trouver une vie tranquille tout en gagnant l'héritage des vainqueurs, ce qui est de ne pas commencer une vie chrétienne du tout mais bel et bien de rester sur place. Un modèle de vie, c'est ce que regarderait la foi, mais une foi trop volatile au goût du fidèle, surtout que la foi n'est pas quelque chose que l'on range au fond d'un tiroir, ou de sa poche, pour qu'on l'oublie aussitôt ; en effet la foi ressemblerait plutôt à un animal sauvage qui ne s'apprivoise jamais tout à fait, et qu'il faut dompter chaque matin et relâcher chaque soir, aussi le fidèle préfère-t-il traduire la

voie du Christ, le chemin des apôtres et des prophètes, en doctrines et sermons pour pouvoir rester assis à sa place mais entouré d'un agrément professoral qui suffirait à toute une vie chrétienne, et une fois l'heure écoulée retourner à des occupations plus ordinaires. L'essence du fils n'est pas au prolongement de Dieu autrement que par la foi. Et *qui* d'autre que la foi pourrait trouver une nature derrière un horizon ? Le Christ est le juste qui vit par la foi, fils de Dieu, vraiment né de Dieu, mais séparé de Dieu par la foi, car la propriété de la foi et de se maintenir face à Dieu mais à une distance infinie et non de se comprendre dans un prolongement naturel, la foi est une séparation qui préserve de l'éthique qui fait le dieu. Trinité une, Dieu trinitaire, double nature, les théologiens ont façonné un Dieu éthique qui se connaît dans son Christ et inversement selon une essence immédiate qui n'est pas celle de la foi. Mais Christ est une nouvelle création, un nouveau commencement, l'Alpha et l'Oméga, son propre cercle, il est le juste qui vit par la foi, un deuxième Adam. En Christ c'est Dieu qui est devenu un seul homme, un croyant, une nouvelle créature, non pas dans la volonté d'être autre ou de se prolonger dans l'autre que soi, ce qui toucherait le fruit de l'arbre de la mort, l'éthique, mais dans celle d'un nouveau commencement porté par une nouvelle conscience.

Il s'agit pour le chrétien d'échanger la conscience du bien et du mal, éthique de l'extériorité selon une conscience hors de soi, contre l'éthique intérieure et secrète du bien suprême et absolu qui regarde une conscience infinie de soi-même : être un seul homme, seule réponse qui appelle et retienne la Présence de Dieu, seule réponse qui ouvre la porte à celui qui frappe, seule réponse absolue à la question *Adam, où es-tu ?* Car l'éthique intérieure et secrète n'a que

faire de réponses qui considèrent l'extériorité en renvoyant Adam à la femme, et la femme au serpent, elle n'a que faire du repaire de l'homme nu, car cette nouvelle conscience n'a pas honte d'être comme un seul homme.

La foi est vivante de même que le chemin qui mène au Père est vivant, la foi est un chemin, et l'existence du Christ ne peut être séparée de sa foi, et il en est de même de son sacrifice, un renoncement éternel et invincible qui se trouve dans l'Amour, et de sa Parole qui a tout créé par la foi qui vit en elle. La marque de la foi, de la Parole du commencement, se trouve dans la chair de l'homme, la marque du renoncement de celui qui est Amour se trouve dans cette chair image du sacrifice afin que l'homme puisse aimer à son tour, la chair est une mesure, une contenance pour l'amour infini. C'est pourquoi le croyant, chrétien image du Christ, devient un seul homme, et ce faisant devient un sacrifice image du Sacrifice, amour image d'Amour.

Tu as la foi en lui parce que tu le touches. Ta vie touche sa vie. C'est-à-dire que tu le touches vivant. *Adam, où es-tu ?* C'est-à-dire que Dieu voudrait de nouveau toucher Adam qu'il ne trouve plus. C'est l'Amour qui veut trouver et toucher l'homme de nouveau. Et il suffit pour ce faire qu'il y ait la foi des deux côtés.

Adam sans aucun doute pouvait appeler Dieu son Père. Mais le premier Adam n'a pas retrouvé la foi qu'il devait garder sous son obéissance. Dans l'épreuve même plus grande et plus brûlante de celle qui se trouve élevée par une tentation, Adam devait garder la foi, il n'en était donc pas dépourvu. Mais la différence entre Adam et le Christ c'est que ce deuxième Adam a toujours gardé la foi, et bien que sur la croix elle échappa à son regard elle était toujours là, mais recouverte par les douleurs de la chair et les tourments de l'âme. La foi du juste ne chancela pas un instant, et celui

qui garde la foi touche l'essence de Dieu, il la touche sans la prolonger, afin que selon le souhait du Christ : *Tous soient un ; comme toi, Père, tu es en moi, et moi en toi, qu'eux aussi soient en nous, afin que le monde croie que tu m'as envoyé. Et moi, je leur ai donné la gloire que tu m'as donnée, afin qu'ils soient un comme nous sommes un – moi en eux, et toi en moi –, afin qu'ils soient parfaitement un, et que le monde connaisse que tu m'as envoyé et que tu les as aimés, comme tu m'as aimé* ²³⁵. Tout l'enjeu dans la tentation du Christ est que celui-ci perde la foi, et il suffisait au serpent ancien d'imaginer que là où il avait réussi une fois, et avec un certain succès, il obtiendrait promptement une seconde victoire. Le Diable voulait éteindre la foi du seul juste né de femme qui vécut parmi les hommes. Et ce Dragon se connaît comme un penseur, il est une pensée qui se connaît, il est son propre projet, il se connaît, il se retrouve, et se prolonge dans l'autre que soi, cet autre qu'il consume dans des tourments qui n'ont pas de fin à cause d'une opiniâtreté invincible. Aussi voudront-ils se passer de la chair, ne plus la sentir, l'oublier pour faire un seul corps, ce corps social, et devenir l'espèce sans visage car *en ces jours-là, les hommes chercheront la mort et ne la trouveront point, ils désireront mourir, et la mort fuira loin d'eux* ²³⁶. La mort de la chair libère un dieu. L'Adversaire reste sur le terrain de l'idée, et divague sur celui du possible loin de la réalité qu'il a sous les yeux. Et cela vient d'une infinité qui s'est concentrée au point de rejeter sa propre finitude et celle de l'autre que soi, d'où l'insatiabilité infinie du mal qui dévore les mondes et les siècles, et les puissances qu'ils renferment. Ainsi du portrait de *l'ange de l'abîme, dont le nom hébreu est Abaddon, et qui en grec se nomme Apollyon* ²³⁷, l'ange qui règne sur le séjour des morts, et qui au jour du Seigneur sera jeté à son tour dans l'étang de feu avec la mort et le séjour des morts ²³⁸. Cette ange régnera sur l'abîme pendant cinq

mois²³⁹, ainsi se compte le temps de la mort et du séjour des morts selon la durée pendant laquelle la terre fut recouverte pas les eaux du déluge²⁴⁰, mais un temps où les portes du séjour des morts ne pouvaient prévaloir contre la foi de Noé qui embarqua sa famille sur l'arche comme dans une sainte église. Par la foi Noé renonça au monde : *C'est par la foi que Noé, divinement averti de ce qu'on ne voyait pas encore et saisi d'une pieuse crainte, construisit une arche pour sauver sa famille ; c'est par elle qu'il condamna le monde et devint héritier de la justice qui est selon la foi*²⁴¹. Et comme un auteur l'a écrit quelque part : *A l'époque de Noé il y avait une multitude de croyants, de nombreux lieux de culte, mais une théologie fantastique. Personne ne songea à persécuter ou à enfermer Noé pour sa foi et son œuvre extraordinaire, mais seul Noé fut trouvé juste.* Ce Noé qui comme un seul homme fut trouvé juste dans la foi. Mais aujourd'hui l'homme religieux voit les choses tout autrement. Aujourd'hui la clameur qui s'élève du milieu des hommes comme une seule voix, tumulte qui fait d'eux un agrégat, un amoncellement d'hommes qui coagulent leurs efforts entre eux, cette clameur dis-je fait entendre un refus général et unanime de la mort éternelle ; et l'apostat les accompagne, en mangeant son pain et en buvant son vin, tout en leur enseignant qu'un seul est mort pour tous, et que leur voix, de toute évidence, était déjà entendue, et que l'affaire étant classée nous pouvons enfin passer à autre chose.

Dieu éloigna l'arbre de vie, Il plaça son feuillage à une distance infinie de nos mains avides afin que nous le trouvions à travers la mort de la chair par le moyen de la foi. Mais l'homme veut et annonce la vie éternelle tout en cherchant un arrangement avec la mort, et en refusant la mort éternelle il refuse d'être un seul homme dans la chair, et de partout on le voit, planté là, à convoiter la nourriture des dieux.

SUR LE CHEMIN ÉTROIT

Cependant Saul, qui respirait encore la menace et le meurtre contre les disciples du Seigneur, se rendit chez le souverain sacrificateur et lui demanda des lettres pour les synagogues de Damas, afin que, s'il y trouvait quelques-uns, hommes ou femmes, qui suivent cette Voie, il les amène liés à Jérusalem. Comme il était en chemin et qu'il approchait de Damas, tout à coup une lumière venant du ciel resplendit autour de lui. Il tomba par terre et entendit une voix qui lui disait : Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? Il répondit : Qui es-tu, Seigneur ? Et le Seigneur dit : Moi, je suis Jésus que tu persécutes.²⁴²

Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? Ce qui pourrait se dire : « Saul, où es-tu ? » Sur le large chemin qui mène à Damas Saul de Tarse rencontre une existence, un autre chemin, étroit celui-là, car de la taille d'un seul homme, Jésus-Christ, un chemin qui barre la route à cet autre qui a la taille du siècle, une existence qui pose une question à une existence face à face, cette question : *Pourquoi me persécutes-tu ?* C'est-à-dire : « Sur quel chemin es-tu, sur le large chemin éthique des conventions d'un monde politique et religieux ou sur cet autre, celui vraiment religieux d'un seul homme face à son créateur ? » Contrairement à Adam qui sans répondre à la question qui lui était posée rejeta les

mots de Dieu sur l'autre que soi, ce qui eut pour effet de le confondre complètement dans ses réponses, Saul répond par une autre question : *Qui es-tu, Seigneur ?* ce qui peut vouloir dire : « Je suis là ! » Car Saul cherche à connaître son Seigneur, il veut trouver l'Eternel, reconnaître cette même voix qui s'adressa à Moïse du haut de la montagne, il veut comprendre comment il fut possible et comment il est toujours possible qu'il le persécute, et en disant *qui es-tu ?* il confesse déjà que le Seigneur est une personne, et de ce fait s'engage dans un dialogue. Saul devient le *tu* à qui s'adresse la question, aussi peut-il dire *tu* à son tour, et en le faisant il renonce au chemin qui se trouve derrière et devant lui, il lâche prise pour devenir un homme, et c'est parce qu'il devient un seul homme que le doigt de Dieu, qui est la Foi d'éternité, va pouvoir le toucher. Du *toi* au *moi* et du *moi* au *toi* le dialogue s'installe, par cette seule question *qui-es tu Seigneur ?* Saul suppose très justement que Dieu, son Seigneur, est un *toi* face au *moi*, et il n'en faut pas plus pour que Dieu, l'Eternel, lui révèle celui qu'il est devenu, un seul homme. Aussi, son Seigneur lui répond en ces termes : *Je suis Jésus que tu persécutes*. Révélation extraordinaire du lâcher-prise de son créateur qui est devenu un seul homme, car Saul apprend que son Seigneur est un homme !

Comme Jonas environné de ténèbres dans le ventre du grand poisson Saul perd la vue afin de voir, il reste trois jours sans voir, trois jours sans boire ni manger, trois jours qui regardent la mort du Christ et sa résurrection²⁴³. Trois jours qui tels ceux de Jonas le voient prononcer une prière²⁴⁴, et lui aussi pouvait dire : *Du sein du séjour des morts j'ai crié, et tu as écouté ma voix*²⁴⁵, trois jours qui invitent Saul sur le chemin de la mort à soi-même car c'est une nouvelle naissance lorsque de la mort au monde on né dans un autre Royaume, qui, dans le vaste monde, se reconnaît au chemin

étroit par excellence, celui d'un renoncement éternel image de la foi du Dieu fidèle et vivant. Trois jours dans le sein de la terre comme prémices à la résurrection à venir. Trois jours avant de voir la lumière, avant que les écailles ne laissent place à de nouveaux yeux, une nouvelle peau, un nouveau corps. Toute naissance se voit précéder d'un temps de gestation relative à l'espèce, et pour la nouvelle naissance qui regarde l'homme céleste ce temps dure trois jours. L'invitation s'actualise dans la mort, à travers la mort, la mort à soi-même comme une flèche en plein cœur, une flèche qui a la vertu d'ensemencer les cœurs pour faire naître les hommes dans un nouveau Royaume. Cette flèche c'est la Parole de Dieu, ici c'est Dieu qui est l'archer et qui a l'initiative de sa présence, et, il pose la question. C'est un trait qui a la particularité de donner une vie nouvelle à celui qui l'a reçu en pleine poitrine, car ici il ne s'agit pas d'esquiver le coup comme le faisait Adam, mais il s'agit de ne pas épargner le dieu, il s'agit même de le tuer pour devenir un homme et pour dire *tu* à son tour. Cette Parole invite l'homme au renoncement car elle provient de celui qui a renoncé le premier, Dieu comme un seul homme en Jésus-Christ. Après ces trois jours Saul recouvra la vue et aussitôt il prêcha que Jésus était le fils de Dieu²⁴⁶.

De même que Saul de Tarse chaque homme peut répondre par un *tu* au Dieu qui le cherche, dire *tu* à ce Dieu c'est aimer comme Dieu aime, c'est vouloir toucher Dieu. S'aimer l'un et l'autre dans l'abandon, le dépouillement ou le renoncement à soi-même, regarde cette communion venant du Christ qui personnifie l'espérance, la foi, le pas que Dieu fait vers sa créature et cela depuis la création du monde. Ce que le chrétien adore ce n'est pas la gloire des puissances de ce monde ou bien celles d'un être plus

merveilleux encore, non, ce que le chrétien adore c'est Dieu qui glorifie un enfant qui est l'homme vivant image du Dieu vivant, c'est le renoncement qui marque l'amour parfait. Dieu est Amour et le chrétien adore l'Amour, et l'Amour est une personne, adorer Dieu c'est être d'accord d'être un seul homme image du Dieu vivant. Le chrétien adore Dieu à la manière du mage à genoux devant le Christ-enfant image du Dieu vivant, car s'est un fils d'homme que Dieu nous a donné, c'est un fils d'homme qui se trouve sous nos yeux, un visage d'homme, tout simplement.

*Va, car cet homme est pour moi un instrument de choix, afin de porter mon nom devant les nations et les rois, et devant les fils d'Israël ; et je lui montrerai combien il faudra qu'il souffre pour mon nom.*²⁴⁷

Ce sont les paroles que le Seigneur adresse à Ananias pour l'encourager à trouver Saul afin de lui imposer les mains pour qu'il recouvre la vue. Comme le Seigneur à souffert Saul devra souffrir, car rencontrer le Seigneur sur son chemin c'est rencontrer la vie à travers la mort, la mort à soi-même, celui qui confesse le nom de Dieu souffre pour ce nom, le chemin que prend le disciple ne diffère pas de celui du maître, aussi s'agit-il de souffrir pour le nom de celui qui pâtit pour sa création, et c'est un nom que porte le Seigneur et ce nom est Jésus. Bien avant Saul nous trouvons Moïse qui posait cette question au Seigneur afin de connaître son nom : *J'irai donc vers les Israelites et je leur dirai : le Dieu de vos pères m'a envoyé vers vous. Mais, s'ils me demandent quel est son nom, que leur répondrai-je ?*²⁴⁸ Ici Dieu lui apparaît et lui parle à travers un buisson ardent sous les traits d'un ange, une vision de la gloire de Dieu où l'ange se trouve dans une flamme, comme un sacrifice éternel car dans un buisson qui ne se consume pas. Mais il suffit de dire

comme précédemment que Dieu est son propre sacrifice. Face au buisson éternel, qui comme l'arbre de vie est entouré du feu des chérubins, Le Seigneur répond à Moïse : *Je suis celui qui est*²⁴⁹, et tel est donc le nom éternel que porte le Seigneur dans son Paradis. Mais ce nom se précisera plus tard lorsque Dieu vivra parmi les hommes : *L'ange lui dit : Sois sans crainte, Marie ; car tu as trouvé grâce auprès de Dieu. Voici : tu deviendras enceinte, tu enfanteras un fils, et tu l'appelleras du nom de Jésus*²⁵⁰.

Philon d'Alexandrie commente ce passage du nom de Dieu et il écrit : *Dieu dit : « Moi je suis celui qui est », ce qui équivaut à : ma nature est d'être, non d'être dite*²⁵¹. Et pourtant on est loin d'une explication, et l'explication qu'elle soit théologique, philosophique ou autre, rendra Dieu inaccessible à l'homme, car un Dieu théologique ne trouve pas le Dieu vivant que la pensée tient à une distance infinie, en effet la pensée ne touche pas Dieu tel un *toi* pour *moi* car le propre de la pensée est de se retrouver au prolongement de celui qu'elle conçoit, et pourtant loin de toute explication le temps viendra où Dieu précisera cette nature par sa parole faite chair, car en Jésus sa nature est d'être un homme, un homme qui vit, qui parle et nous touche par la foi. C'est pourquoi on peut prendre ce passage de la version des Septante et le rapprocher de celui où Saul reçoit une réponse à sa question : *MOI, JE SUIS celui qui est* et *MOI, JE SUIS Jésus que tu persécutes*, alors la foi révélera aussi cette nature du Dieu fait homme lorsque cet homme s'adressant aux juifs qui l'interrogeaient leur répondait : *Avant qu'Abraham fût, MOI, JE SUIS*²⁵². Dieu révèle son nom à Saul de Tarse et il le lui révèle comme s'il s'adressait à un second Moïse.

Ainsi, dans sa prière sacerdotale Jésus pouvait dire : *J'ai manifesté ton nom aux hommes que tu m'as donnés du milieu du*

*monde et plus loin je leur ai fait connaître ton nom*²⁵³. De même qu'un enfant porte le nom de son père ce sont ceux qui croient en ce nom *Jésus* qui sont appelés enfants de Dieu²⁵⁴, et c'est encore pourquoi tout chrétien est baptisé dans le nom de *Jésus* car *Jésus* est le nom de baptême de ceux qui naissent en croyant.

*Ils affermissaient l'âme des disciples, les exhortaient à demeurer dans la foi, et disaient : C'est par beaucoup de tribulations qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu. [...] Après leur arrivée, ils réunirent l'Eglise et rapportèrent tout ce que Dieu avait fait avec eux, et comment il avait ouvert aux païens la porte de la foi.*²⁵⁵

C'est ainsi que faisaient Paul, anciennement Saul, et Barnabas sur leur retour d'un premier voyage missionnaire, ils encourageaient leurs frères et sœurs en Christ à garder la foi dans le nom du Seigneur, foi qui ne va pas sans les tribulations qui sont attachées à ce nom. Et L'apôtre sait de quoi il parle, lui qui fut lapidé et laissé pour mort dans la ville de Lystre, lui qui subissait les outrages de la foule dans la ville d'Iconium, les calomnies des juifs en Pisidie, ainsi que la résistance du faux prophète Elymas à Paphos en Chypre, ces villes que Paul vient précisément de traverser en compagnie de Barnabas²⁵⁶. Comme le Seigneur l'avait annoncé à Ananias le Chemin de Paul s'est précisé dans une voie de souffrance où l'apôtre supporte tout pour le nom de *Jésus*.

Paul est entré par la porte puis un chemin s'est ouvert sous ses pas, cette porte c'est *Jésus* en personne qui se trouvait au milieu d'un chemin qui conduisait à Damas, un chemin trop humain, mais la porte de la foi s'ouvre à travers *Jésus* qui est lui-même cette porte, *Jésus* est la porte du salut pour ceux qui croient : *Moi, je suis la porte ; si*

*quelqu'un entre par moi, il sera sauvé*²⁵⁷. Jésus est la porte qui s'ouvre sur un nouveau chemin, un chemin étroit qui tout comme la porte a la largeur d'un seul croyant, ce qui veut dire qu'on n'y entre pas à plusieurs, mais un par un et plus précisément un après l'autre. Aussi, le chemin ne résulte pas d'un suffrage, d'une convention ou d'une confession de foi, la porte ne possède pas le fronton relatif à une communauté où à une assemblée, mais la porte se trouve dans la personne de Jésus, dans sa vie, son exemple, son modèle, car on n'entre dans le Royaume de Dieu que de la manière dont Jésus y est entré lui-même, c'est-à-dire par le renoncement à soi-même et la foi. Le modèle c'est l'exemple du premier pas, et Dieu renonça à lui-même pour que l'image de Dieu puisse le faire à son tour afin que le modèle et son image s'accordent dans l'amour qui fait la communauté du renoncement et de la foi.

En qualité de modèle Jésus est la porte et le chemin à la fois, il est une personne et il est la personne qui se donne en exemple afin que d'autres sujets puissent le suivre en entrant et être sauvés, et il n'est pas une personne anonyme, une personne qui cache autre chose, une sorte de demi-dieu demi-homme, une personne et un mystère à la fois, non Jésus est complètement homme et surtout il est un homme de foi et il possède la foi parfaite, il n'est pas Dieu dans l'histoire des hommes mais Dieu devenu homme pour sa propre histoire, l'histoire sainte d'un juste qui vit par la foi. C'est pourquoi celui qui entre et qui se trouve au commencement du chemin n'est pas une personne anonyme, il laisse son histoire, mais il y renonce pour en trouver une nouvelle, celle qui sera la sienne en Jésus-Christ, une histoire sainte qui s'attachera à celle de son maître par le moyen de la foi. Le christianisme est une porte et un chemin à la fois, la porte de ce chemin a la

propriété de se refermer derrière celui qui entre et de s'ouvrir sur le Royaume de Dieu. On glisse d'une histoire à l'autre : car s'il y a une naissance pour une histoire, il y a aussi une nouvelle naissance pour une nouvelle histoire. Histoire qui se trouve sur un chemin éternel qui se comprend dans les limites de la chair du Christ ressuscité, chemin de chair qui est un chemin étroit qui s'ouvre par une porte aussi étroite, la porte d'un renoncement éternel. Cette porte d'entrée se trouve dans la naissance du Christ pour la renaissance de l'homme, d'un homme mort au monde et à lui-même.

*Empêchés par le Saint-Esprit d'annoncer la Parole dans l'Asie, ils traversèrent la Phrygie et le pays de Galatie. Arrivés près de la Mysie, ils tentèrent d'aller en Bithynie ; mais l'Esprit de Jésus ne leur permit pas. Ils franchirent alors la Mysie et descendirent à Troas. Pendant la nuit Paul eut une vision : un Macédonien debout le suppliait en disant : Passe en Macédoine, viens à notre secours ! Après cette vision de Paul, nous avons aussitôt cherché à nous rendre en Macédoine, concluant que Dieu nous appelait à y annoncer l'Évangile.*²⁵⁸

De retour à Antioche suite à une entrevue avec les apôtres à Jérusalem concernant le sujet controversé d'une circoncision devenue inutile pour les païens qui embrasseraient le christianisme, Paul maintenant en compagnie de Silas entreprend un deuxième voyage. Il traverse la Syrie, la Cilicie, la ville de Derbe et celle de Lystre qui furent précédemment visitées, puis à Lystre s'ajoute un nouveau compagnon de voyage en la personne de Timothée²⁵⁹. Et alors qu'il poursuit son odyssée l'Esprit de Dieu lui barre de nouveau la route, *de nouveau* car c'est la deuxième fois que Dieu s'interpose sur un chemin après sa rencontre sur celui

de Damas, non pas cette fois pour lui ouvrir le chemin étroit sur lequel il se trouve déjà, mais pour atteindre plus vite vers la Macédoine à cause de l'Évangile qu'il faut y annoncer, et c'est pourquoi le même Esprit s'interpose encore jusqu'à la vision d'un Macédonien qui implore l'apôtre de le rejoindre, car il s'agit pour Paul d'annoncer Jésus qui est la porte et le chemin de ceux qui le cherchent.

Paul n'est pas seul, il s'est entouré de plusieurs compagnons : Silas, Timothée, et certainement Luc qu'il a rencontré à Troas, car c'est ici la première fois que le narrateur du livre des Actes s'ajoute au voyage puisqu'il s'adresse au lecteur en parlant à la première personne du pluriel. Ces hommes ont tous un point commun : Jésus, qu'ils ont un jour rencontré sur leur chemin. Ils sont animés par la liberté du Seigneur qui œuvre en vue de l'amour, une œuvre qui annonce l'Amour, le Dieu Amour qui lâche prise afin d'être aimé par un renoncement qui à son tour appelle l'Amour. Chacun de ces croyants a rencontré Dieu sur son chemin, et plus précisément chaque croyant a rencontré l'Amour sur son chemin. Aussi, chaque croyant connaît son histoire sainte avant de célébrer celle d'autrui, et sous chaque nom une histoire se trouve célébrée et sanctifiée dans le livre de vie ²⁶⁰ ; car si, pour tuer le témoignage du Dieu vivant, des hommes ont arrêté le canon des Écritures à une date précise, il y a pourtant un livre toujours vivant dont le contenu s'écrit, se lit et se poursuit éternellement, un livre qui est le témoin de tous les temps et qui n'arrête pas son canon à un temps, un canon perpétuel qui se trouve dans l'âme d'un livre des livres où chaque croyant trouve son nom, et son histoire, un lieu sûr où le croyant n'est pas un anonyme. Rien à voir d'avec ces récits missionnaires dont l'histoire commence par un nom, celui du premier missionnaire, récit qui nous conte les

miracles, les épreuves, les persécutions, pour finalement s'évanouir en une multitude de noms où chacun gagnera sa part du gâteau, à ce point que le livre finit dans un anonymat orgueilleux et arrogant et que l'auteur en voulant se donner à tous nous fait oublier l'éclat des premiers chapitres, et le nom d'un homme qui aimait le Seigneur son Dieu dans l'humilité des commencements et des fins. Il n'y a en effet rien de pire qu'une mission qui ne s'attache pas à un nom d'homme, mais à des titres de confessions et de chroniques plus opaques les unes que les autres qui mettent des noms au prolongement d'un premier qui est ravalé au rang de présentoir. Ce n'est pas une façon de faire car chaque croyant tient le premier rôle de sa propre histoire, une histoire sainte qui même sans paroles s'écrit dans les cieux, et là, dans les cieux, il n'y a pas de place pour une multitude anonyme qui réclame un salaire, pour celui qui se cache derrière l'apôtre pensant être ainsi à son bénéfice ou au bénéfice de son chemin, car le chemin de l'apôtre ne me dispense pas du mien. De même l'église regarde une multitude de noms et de routes, des histoires variées et bigarrées, ici personne ne prolonge autrui, aucun chemin n'en prolonge un autre, ici tous ont commencé avec le Seigneur pour la suite des temps, ici rien ne prolonge une étiquette ou une école, c'est aussi pourquoi il est mieux de parler d'assemblée que d'église car lorsque nous parlons d'assemblée nous gardons mieux le sentiment de la chair et du sang. Dans notre récit Paul est l'apôtre, le missionnaire en question, son chemin est son histoire, c'est sous son nom que se fait sa mission et pas sous un nom générique qui couvre une association de noms, et il en est ainsi pour chacun de ses compagnons qui tous portent un nom et une histoire. Paul, l'apôtre, dans son histoire sainte croise tout simplement l'histoire sainte d'autres hommes, celle de Silas,

de Timothée, de Luc..., le chemin d'un seul homme croise d'autres chemins, et parfois deux chemins contigus donnent le sentiment ou l'impression d'avoir fait le bout d'un chemin ensemble. Ainsi, le chemin étroit a bien la taille d'un seul homme ou pour le dire autrement ne laisse passer qu'un seul homme à la fois, mais il est mieux de dire que chaque croyant va sur son propre chemin en Jésus-Christ et cela pour la suite des temps.

Paul et ses compagnons sont empêchés par le Saint-Esprit qui est aussi, nous le voyons quelques mots plus loin, l'Esprit de Jésus. Dans l'Évangile de Jean nous trouvons que Dieu est Esprit ²⁶¹, aussi est-il facile de comprendre que tout Dieu, toute sa divinité et tout son Esprit, se retrouvent sur le chemin de l'homme Jésus, il n'y a pas d'entité qui se détache ou qui émane de l'homme Jésus, il n'y a qu'une seule personne, Jésus qui est Dieu devenu homme, un homme à qui la Présence de Dieu qui se retrouve sur le chemin de l'homme est accordée, l'Esprit. C'est pourquoi l'apôtre écrivait aux Corinthiens : *Or, le Seigneur, c'est l'Esprit ; et là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté* ²⁶². Il s'agit alors pour le chrétien de rejoindre le chemin où l'Esprit rencontra le Seigneur, de trouver cette coïncidence pour lui, il s'agit d'avoir la foi en trouvant la foi du Christ. C'est parce que le Christ reçoit le Saint-Esprit que le croyant le reçoit à son tour, le Christ donne ce qu'il a reçu. Sur le chemin du Christ l'Esprit de Dieu te rencontre aussi. Il faut comprendre que le Christ ne se donne pas l'Esprit à lui-même, mais c'est l'Esprit, l'Esprit du Dieu vivant qui le trouve, et il en sera de même pour les enfants de la foi. Le verset qui se trouve à la fin de l'Évangile de Matthieu juxtapose le Saint-Esprit et la personne du Christ pour faire sentir une égalité et c'est pourquoi il faut le dénoncer à la lumière de ceux qui trouvent le Christ comme

un seul homme, un juste qui reçoit ce que le ciel lui accorde. Recevoir le Saint-Esprit c'est une nouvelle façon de dire que nous rencontrons Dieu sur notre chemin. Le problème de l'homme du christianisme est qu'il refuse de se retrouver dans l'homme Jésus et qu'il désire plus que tout pouvoir se retrouver dans un homme-Dieu, il refuse la foi du Christ, or c'est la foi qui touche Dieu, et pour cela il imagine un Christ qui est au prolongement de Dieu afin de participer au même prolongement, et de consentir une fois de plus à la parole du serpent ancien qui a promis le devenir dieu à chacun d'entre nous. Les théologiens qui embrassent le christianisme ne supportent pas que Dieu ait fait une chose nouvelle en s'abandonnant complètement dans un seul homme. Or, c'est l'Amour qui libère, l'Esprit est un souffle, une respiration, une parole, une vie qui s'exprime dans le détachement, le lâcher-prise et le renoncement, une vie qui est Amour et cette vie pour toujours. Au sujet de Jésus l'homme et de Dieu qui est Esprit, l'ange pouvait dire à Jean : *Je suis ton compagnon de service et celui de tes frères qui ont le témoignage de Jésus. Adore Dieu ! Car le témoignage de Jésus est l'Esprit de la prophétie* ²⁶³. Car l'Esprit de Dieu se rencontre et se trouve sur le chemin dont Christ est la porte.

L'Esprit de Jésus visite ses fidèles, ceux qui croient en son nom, un nom d'homme, et qui croient dans un même renoncement, car celui qui croit être quelque chose de plus qu'un seul homme est quelque chose de trop aux yeux du Dieu de justice, du Dieu qui est mort comme un homme et comme un homme coupable de tous nos maux, car c'est sur lui que nous avons jeté nos fautes et nous l'avons fait alors qu'il était juste, alors qu'il était notre vie tout en partageant le sort commun des hommes qui vont à la mort, car il est un homme de vie image d'un Dieu vivant, justice

image de la Justice. Nous avons lié la Liberté, nous l'avons entravée en la clouant au bois, afin d'avancer le sort, afin de rendre sa peine sans commune mesure avec celle de Job – ses afflictions qui sur la balance furent pourtant plus pesantes que le sable de la mer²⁶⁴ –, afin de la tenter à cette extrémité pour qu'elle perde la foi et qu'elle maudisse Dieu. Or le Dieu d'Amour et de Justice, Dieu devenu homme en Jésus-Christ, ne compte pas les fautes de celui qui croit en son nom, il les écarte puisque son Esprit le retrouve sur le même chemin, le chemin d'un juste qui vit par la foi. Il nous a prouvé toute sa clémence et sa bonté en devenant un homme et en mourant comme le dernier des hommes, et s'il en avait été autrement il se serait peut-être défait de la croix et il nous aurait lui-même cloué au bois. Jésus est vivant, et l'Esprit de Jésus présent parmi les frères les visite par des songes, des visions et des paroles, ainsi agit-il comme si la chair du Christ, le chemin, se trouvait au milieu de nous, et l'Esprit qui trouva Jésus nous rencontre sur le même chemin. Alors c'est librement qu'il nous parle, nous instruit, nous interdit ou nous empêche, ici la vision remplace la chair et le sang, car ce que nous ne pouvons plus toucher nous pouvons encore le voir et l'entendre.

*Tout à coup il se produisit un grand tremblement de terre, au point que les fondements de la prison furent ébranlés ; au même instant, toutes les portes s'ouvrirent, et les chaînes de tous se détachèrent.*²⁶⁵

De Troas Paul et ses compagnons vont à Philippes en Macédoine, ils y rencontrent Lydie, une femme craignant Dieu, puis une servante cause d'un désagrément qui conduit Paul et Silas en prison après qu'ils furent battus de verges. La servante en question qui avait un esprit de Python, récit qui nous renvoie à la Pythie de Delphes qui

rendait les oracles d'Apollon, se mit à suivre Paul et ses compagnons et à crier : *Ces hommes sont les serviteurs du Dieu Très-Haut, et ils vous annoncent la voie du salut*²⁶⁶. Ce faisant elle élargissait le chemin en lui accordant l'admiration de la foule, c'est pourquoi ce tapage revenait à annoncer un salut sans offrir le sacrifice d'un renoncement vrai qui en ouvre la porte. Là où il y a l'admiration d'une personne il ne peut y avoir un sacrifice, l'admiration de l'oracle rendu par cette Pythie découvre Paul et Silas à la suite du Dieu Très-Haut, et ce prolongement loin de faire de Paul et Silas des hommes qui marchent sur le chemin de l'homme Jésus fait d'eux des sortes de demi-dieux se trouvant sur le chemin d'un autre demi-dieu, car ici il s'agit de comprendre que parler de la voie ou du chemin ne dispense pas de parler de la croix et du sacrifice qui en font le seuil. Finalement cette servante fut libérée par la parole d'un apôtre exaspéré, parole prononcée dans le nom de Jésus-Christ, le nom d'un homme qui fut crucifié, mais cela procura une telle perte de profit aux maîtres de la servante que Paul poursuivit son chemin au milieu des coups et jusque dans les fers.

Un chemin qui toutefois regarde le nom de Jésus, un chemin de sacrifice jusqu'à ce que l'apôtre y trouve le tremblement de terre qui le libère de ses chaînes, un séisme qui détache les chaînes de tous les prisonniers et qui ouvre toutes les portes de la prison. Car les coupables que les premiers hommes, juges et magistrats, ont le pouvoir d'enfermer, Jésus qui fut le dernier des hommes a le pouvoir de les libérer, et son chemin peut trouver celui de n'importe quelle personne en n'importe quel lieu, l'invitation se trouve en Jésus pour tous les hommes, invitation à croire au nom de Jésus-Christ dans le renoncement à soi-même. En Jésus tous les hommes sont justifiables, mais c'est parce qu'il fut le dernier qu'il peut

encore juger les premiers et du même coup tous les hommes, et ces premiers qui du reste veulent se justifier eux-mêmes et par eux-mêmes et qui de ce fait refusent la porte qui s'ouvrirait sous leurs pas.

Quelques philosophes épicuriens et stoïciens se mirent à parler avec lui. Et les uns disaient : Que veut dire ce discoureur ? D'autres disaient : Il semble être un prédicateur de divinités étrangères ; cela, parce qu'il annonçait la bonne nouvelle de Jésus et de la résurrection. Alors ils le prirent, le menèrent à l'Aréopage et dirent : Pourrions-nous savoir quel est ce nouvel enseignement dont tu parles ? Car tu portes à nos oreilles des choses étranges. Nous voudrions donc savoir ce que cela veut dire. Or tous les Athéniens et les étrangers venus parmi eux ne passaient leur temps qu'à dire ou écouter quelque nouvelle.²⁶⁷

Paul et Silas passent ensuite par Thessalonique où ils se heurtent à la jalousie de juifs qui sèment le trouble dans la population. Puis les frères les font partir pour Bérée où ils sont rattrapés par l'adversité religieuse des juifs qui les poursuivent. Paul laisse Silas et Timothée et embarque pour Athènes.

La fameuse ville se trouve en quelque sorte sur le large chemin de la philosophie et de la sagesse humaine. Chemin qui est rejoint par beaucoup d'autres, ceux des politiques, des théologies et des sciences en tout genre, si bien que nous nous retrouvons face à un chemin qui a la largeur d'un fleuve qui se jette dans la mer. L'apôtre rencontre des philosophes, cependant quelques-uns le tiennent pour un discoureur, il faudrait traduire par : un bavard, un homme frivole, mais les traducteurs protestants sont des lettrés sérieux qui ne sont pas à une entorse près lorsqu'il s'agit de travestir un apôtre en professeur ou en théologien, en homme qui se distingue par la pratique d'un verbe naturel

et profond ; philosophes épicuriens et stoïciens échangent, questionnent, délibèrent, enfin Paul, le prédicateur, s'explique plus longuement dans un discours de circonstance qui conjecture un Dieu unique à partir des dieux grecs, comme le dieu inconnu ou bien celui auquel le poète Aratos de Soles a dédié ses *Phénomènes* et qui n'est autre que Zeus, puis après avoir enfermé ses propres conjectures dans les temps d'ignorance il en vient à Jésus-Christ : *Dieu, sans tenir compte des temps d'ignorance, annonce maintenant à tous les hommes, en tous lieux, qu'ils aient à se repentir, parce qu'il a fixé un jour où il va juger le monde selon la justice, par un homme qu'il a désigné, et il en a donné à tous foi en le ressuscitant d'entre les morts. Lorsqu'ils entendirent parler de résurrection des morts, les uns se moquèrent, et les autres dirent : Nous t'entendrons là-dessus une autre fois* ²⁶⁸. Mais les Athéniens ne trouvent pas ce qu'ils cherchent. Le chemin annoncé n'a pas la taille désincarnée d'une école, d'une leçon ou d'une morale, ni celle d'un dieu, qui s'il s'incarne sous les traits d'un mortel demeure cependant immortel, ainsi par exemple de Zeus ou d'Hermès dans le joli mythe de *Philémon et Baucis* que nous trouvons dans les *Métamorphoses* d'Ovide et dont Paul et Barnabas faisaient les frais lors de leur séjour dans la ville de Lystre ²⁶⁹. Le chemin a la taille d'un homme, un homme mortel, car sa résurrection suppose sa mort, et il a la taille d'un simple homme, au masculin ἀνδρῖ, désigné par Dieu juge de tous les hommes ἀνθρώποις. Comprendons que les philosophes et les théologiens se trouvent sur le chemin des dieux, chemin encore emprunté par les demi-dieux et l'homme divinisé, aussi ne s'attendent-ils pas à y rencontrer ou à y trouver un seul homme. Et quelle ne fut pas la déception des Athéniens lorsqu'ils entendirent l'apôtre leur présenter un homme mort dans sa chair et ressuscité dans la même chair, au lieu d'y découvrir la matière dialectique

d'une *divinité étrangère* : une divinité juive, ou bien une sorte de Christ homme-dieu qui pourtant se rencontrera plus tard sous le toit d'une église babylonienne, cette prostituée qui ne fait qu'une seule chair avec le siècle et que nous trouvons de partout aujourd'hui ; aussi, lorsque nous entendrons : *Le Christ est ici, ou, il est là*²⁷⁰, c'est-à-dire l'église se trouve sous telle loi, tel ordre, tel statut, nous ne le croirons pas.

Le chrétien vit comme un mort, le chrétien renonce aux siècles et aux mondes qui le portent, il renonce à lui-même, il meurt à lui-même, à son ici et à son maintenant pour l'ici et le maintenant d'un nouveau royaume dans une nouvelle chair, car pour cette nouvelle vie il faut mourir à l'ancienne. Et pour l'Amour la seule chose que l'homme peut désirer devenir devant l'homme Jésus-Christ, Dieu fait homme, et homme jusqu'à la mort, la seule chose que l'homme peut vouloir devenir devant la grâce, devant l'invitation, c'est de plonger dans le gouffre, dans l'abîme, de n'être plus, et ce afin de renaître, et ainsi du chrétien ou de celui qui s'est renié lui-même. Le sage Socrate préconisait de se connaître soi-même, or le Christ exhorte à renoncer à soi-même. Jésus est mort comme un seul homme, abandonné, désespérément seul sur la croix, comme un homme face au néant. Mais le sage d'Athènes est mort dans son lit entouré de ses amis, et il a bu le poison après un dernier discours, après avoir prononcé la morale tempérée de l'homme qui se connaît, et quelque part il meurt avec son démon, ce dieu qui ne l'a jamais abandonné. Corrigeant Jean-Jacques Rousseau qui affirme dans son *Emile* que *si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu*²⁷¹ je dirai au contraire que la vie et la mort de Jésus sont d'un homme, car sans parler de son agonie qui contrairement à celle inexistante que connut Socrate s'est déroulée sous les

supplices et les tourments de la chair, toute la vie de Jésus, et jusqu'à son dernier souffle, est sortie de la foi parfaite en son Père, il est l'image du parfait chrétien, de celui qui aurait la foi absolue en son Dieu, il faut comprendre qu'en devenant homme, un homme en Jésus-Christ, Dieu est devenu un croyant. Ainsi, la mort de Jésus fut celle du dernier des hommes car de juste qu'il était il fut condamné à mort comme on condamne un criminel, un meurtrier ou le pire des pécheurs, son crime n'avait pas de nom et en cherche toujours un. Lui qui est la vie et la lumière des hommes ²⁷² il est mort seul abandonné de tous, et c'est pourquoi il remet son esprit entre les mains du Père, sa dernière parole de foi avant d'expirer sur la croix. Dans un discours de 1848 Kierkegaard confesse tout en redressant et corrigeant l'admiration que l'on peut porter au sage Socrate : *J'ai admiré le simple et noble sage de l'Antiquité [...] Je l'ai admiré d'avoir, face à la mort, parlé de lui, le condamné, aussi simplement que jamais sur la place, quand il conversait avec un passant des choses de la vie quotidienne ; d'avoir, tenant la coupe de poison et gardant sa belle et solennelle sérénité, parlé aussi simplement que jamais au banquet : quelle sublime simplicité ! – Mais jamais je n'ai cru en lui ; jamais je n'y ai songé. Je trouve aussi qu'il n'y a ni sagesse, ni profondeur à établir une comparaison entre lui, le simple sage, et Celui en qui je crois : j'y vois un blasphème. Dès que je songe à ma félicité, à mon salut, lui, le simple sage, me devient au plus haut point indifférent et se réduit à une bagatelle, à un néant* ²⁷³. Car la philosophie n'est pas une voie de salut pour ceux qui cherchent la voie de l'Amour là où l'Amour est une personne, Jésus. Et il n'y a pas de comparaison possible entre les deux hommes car si Jésus est mort comme le dernier des hommes Socrate est mort comme un dieu, lui qui, les mains libres, pouvait boire ou ne pas boire le poison, pouvait marcher, parler, et plus sûrement remettre

la gorgé meurtrière à plus tard. Car de même que le dieu est maître de son destin Socrate le fut pareillement, il le fut en se donnant lui-même la mort dans les limites d'une liberté qu'on lui accorda.

*Mais quand Silas et Timothée furent descendus de la Macédoine, Paul était pressé par la parole attestant aux juifs que Jésus était le Christ.*²⁷⁴

Silas et Timothée avaient rejoint Paul à Athènes, Paul et Silas partent ensuite à Corinthe où Timothée les retrouvera²⁷⁵. A partir d'ici nous pouvons nous faire une idée des premiers écrits de Paul par son *Epître à l'Eglise des Thessaloniens*, Eglise dont il prend instamment des nouvelles en y dépêchant Timothée alors qu'ils se trouvaient à Athènes, mais il y'aura deux lettres la deuxième étant une précision de la première au sujet de l'avènement du Seigneur à cause d'une lettre pseudépigraphe écrite sous le nom de l'apôtre. A Corinthe Paul rencontre l'opposition des juifs mais encouragé par une vision du Seigneur il demeure un an et demi à enseigner parmi les habitants, ce qui laisse le temps de se poser pour écrire. Ici, à Corinthe, Paul entrevoit le chemin étroit et resserré qui malgré les difficultés à venir conduit jusqu'au ciel à la rencontre du Seigneur, je dis qu'il *entrevoit* le chemin car ce que Paul décrit dans ses deux lettres se laisse mieux voir que comprendre, cela tient plus des contours d'une vision ou d'une extase que d'un enseignement brute ou terre à terre.

Le chemin, il ne faut pas l'oublier, est resserré parce qu'il nous conduit quelque part, dans un lieu, car n'étant pas de ce monde il faut bien qu'il aboutisse dans un ailleurs. Et dans cet ailleurs il y a d'abord un *avec* qui regarde la personne de Jésus, la personne du Dieu fait homme : *La vie*

éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi, le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ ²⁷⁶. C'est un renoncement éternel selon les bords de la chair pour l'amour du *toi* face au *moi* et du *moi* face au *toi*, car l'amour éternel c'est l'amour face contre face. Cet ailleurs regarde une nouvelle chair sur une nouvelle terre sous de nouveaux cieux, c'est un Royaume de consolation car sur cette terre nul n'a pu faire ce pour quoi il fut créé, aussi cette parole du commencement peut-elle accuser notre mémoire : *L'Eternel Dieu prit l'homme et le plaça dans le jardin d'Eden pour le cultiver et pour le garder* ²⁷⁷.

De Corinthe Paul embarque pour la Syrie, il passe par Ephèse où il laisse ses compagnons, il rejoint Césarée monte à Jérusalem pour être enfin de retour à Antioche où Céphas, c'est-à-dire Pierre, l'a peut-être rejoint ²⁷⁸. C'est alors d'Antioche qu'il pouvait écrire son *Epître aux Galates* touchant le sujet épineux de la circoncision que nous avons aperçu plus haut lors de l'entrevue avec les apôtres à Jérusalem entre les deux premiers voyages. Il suffit pour se convaincre du lieu et du moment de la rédaction de rectifier *Galates 4 : 13* ainsi : *Vous savez que dans la faiblesse de la chair je vous ai annoncé l'Evangile auparavant, et l'apôtre poursuit et vous n'avez point méprisé ni rejeté l'épreuve dans ma chair ; mais vous m'avez reçu comme un ange de Dieu, comme le Christ-Jésus, or nous connaissons notre devoir : Veillez et priez, afin que vous n'entriez pas dans l'épreuve ; car l'esprit est bien disposé, mais la chair est faible* ²⁷⁹ (ici j'ai fait ressortir les trois mots qui se retrouvent dans notre verset aux Galates) ; cette parole de Jésus a certainement nourri la mémoire de l'apôtre. On pourrait me reprocher de ne pas suivre l'interprétation plus courante de deux voyages rondement menés en Galatie pour amener la rédaction de l'épître à d'autres dates ou d'autres lieux, mais d'un autre côté je ne vois pas pourquoi on traduit par « maladie » ou « infirmité » un mot qui,

lorsqu'il se trouve sous la plume de Paul, se traduit de partout par « faiblesse ». Mais ce que nos savants exégètes ne nous disent pas c'est que si on négligeait les théologies évangéliques, calvinistes, luthériennes et patristiques qui font nos traductions, eh bien ! nous rafraîchirions le canon à tel point que, sans parler du sens, plusieurs versets nous sembleraient méconnaissables ; aussi, mieux vaut être philosophe et faire ses petites traductions au gré du vent. Mais je ferme ici ma parenthèse car il suffit de dire pour revenir à notre sujet que Paul s'adresse pareillement aux Romains dans une construction similaire : *Je parle à la manière des hommes, à cause de la faiblesse de votre chair*²⁸⁰, et qu'il parle ainsi aux Corinthiens : *Moi-même j'étais auprès de vous dans un état de faiblesse, de crainte et de grand tremblement*²⁸¹, plus loin nous trouvons : *J'ai été faible avec les faibles, afin de gagner les faibles*²⁸². Car Paul compte sur la puissance de Dieu, puissance qui vivifie l'esprit malgré la chair. Puissance qui s'accomplit dans la faiblesse²⁸³, ainsi du Christ qui crucifié selon sa faiblesse, son renoncement dans la chair, vit par la puissance de Dieu²⁸⁴. Aussi faut-il comprendre que si l'apôtre s'est adressait aux Galates une première fois (je préférerais dire *auparavant*) dans la chair, il s'adresse une deuxième fois parmi eux de façon épistolaire, manière qui revêt plus de force qu'une présence pour ainsi dire de chair et d'os. C'est aussi pourquoi la plume et l'encre peuvent se rencontrer sur nos chemins. Pour corroborer cela nous pouvons citer ce passage adressé encore aux Corinthiens au sujet de ceux qui caricaturent l'apôtre : *Car, dit-on, ses lettres sont sévères et fortes ; mais, présent en personne, il est faible, et sa parole est méprisable*²⁸⁵. Mais *la faiblesse de Dieu est plus forte que les hommes*²⁸⁶, car cette faiblesse se trouve dans son renoncement en Jésus-Christ crucifié qui révèle la puissance de Dieu à ceux qui croient. Dieu a voulu sauver les croyants

par la folie de la prédication ²⁸⁷ que l'apôtre résume ainsi : *Christ crucifié* ²⁸⁸. Cette faiblesse et cette folie définissent le chemin pris par l'Amour de Dieu dans son lâcher-prise pour l'Amour des hommes.

Depuis ce retour à Antioche où il rédigea son épître la Galatie ne fut donc visitée qu'une seule fois lors du deuxième voyage de Paul. Voyage qui vient de se terminer pour en commencer un troisième, et partir de nouveau pour cette Galatie afin de réaliser le vœu qu'il avait formulé à l'égard des Eglises de la région en *Galates 4 : 18-20* et qui était d'être présent parmi elles, ainsi sa lettre précède et prépare sa visite en lui ouvrant un chemin sous ses pas.

Paul se mit dans l'esprit d'aller à Jérusalem, en traversant la Macédoine et l'Achaïe. Il disait : Après m'y être rendu, il me faudra aussi voir Rome. ²⁸⁹

Après avoir parcouru la Galatie et la Phrygie Paul se rendit à Ephèse. Ici l'apôtre s'est mis un voyage, un itinéraire dans l'esprit, cela pouvait marcher comme ne pas marcher, rien n'est écrit d'avance. Ses deux premiers voyages et toutes les villes visitées, tout cela il l'avait à l'esprit avant de le voir réaliser, il l'avait à l'esprit parce qu'il se l'était mis dans l'esprit, bien que l'esprit de Jésus dans sa bienveillance lui ait interdit deux routes ce qui fut peu de chose si on fait la somme de tous les chemins parcourus, de même qu'il reçut peu de visions si l'on considère tous les visages rencontrés, toutes les paroles entendues... Pour ouvrir le chemin il envoie Timothée et Eraste en Macédoine, cela pourrait mal se passer, Timothée à l'aventure avec tous les possibles envisagés détermineront un SI prudent ²⁹⁰.

Une visitation, un transport, regarde la Présence de Dieu, sa manifestation dans l'homme selon le jeu de l'amour qui lie deux êtres ou deux éternités, l'amour est l'effet d'un contact, il regarde le contact de deux éternités, ou deux éternités qui se touchent. Certes Dieu parle de maintes façons, certes il n'y a pas toujours un contact visible et tangible, mais quoi qu'il en soit lorsqu'elles se rencontrent pour former l'homme nouveau sa nature et la nôtre peuvent parfois dessiner le jeu d'un face à face, qui est loin d'un mélange ou d'un savant mélange, une confusion théologique. Or la plupart du temps c'est le silence qui accompagne le chrétien, et c'est parce que l'homme est une nature que le christianisme que l'on rencontre le plus souvent est naturel, un naturel qui fait une place pour la foi. Le surnaturel, la main de Dieu, c'est le face à face, c'est l'esprit de Jésus qui se rend présent dans un sens plus humain, c'est l'esprit de Jésus qui s'incarne dans une vision, une parole, une prophétie, et qui nous touche quelquefois. Et de même que son apôtre, Jésus est libre dans son action bienveillante, dans l'acte qu'il met dans son esprit pour l'amour des hommes, ainsi en va-t-il d'une vision, d'une parole..., mais rien n'est joué d'avance.

Ecrive d'Ephèse²⁹¹ après les troubles provoqué par l'industrie de Démétrius²⁹² la lettre que la tradition a dénommé *Première épître aux Corinthiens* est certainement passée par la Macédoine sous la responsabilité de Timothée²⁹³, elle était manifestement copiée lors de chaque retraite du parcours, c'est pourquoi il y a cette dédicace *en tout lieu*²⁹⁴ vu qu'elle pouvait finalement parvenir dans les mains des Corinthiens sans Timothée d'où encore le SI prudent de l'apôtre. Copier une lettre permettait de la multiplier et de la soustraire à une perte irrémédiable pour la postérité ce qui est hélas arrivée à la première lettre qui

fut certainement écrite par l'apôtre au début de son long séjour à Ephèse.

Un rapide coup d'œil sur le contenu de l'épître sera toujours bienvenu. Suite à ce qui s'est dit chez les gens de Chloé (1 : 11) les quatre premiers chapitres invitent les Corinthiens à ne pas glorifier l'homme (1 : 29 ; 3 : 18, 21), à ne pas glorifier l'apôtre et donc à ne pas glorifier Paul (1 : 12 ; 3 : 4, 22 ; 4 : 6), et c'est pourquoi l'apôtre aime se couvrir d'opprobre, de crainte et de tremblement (2 : 3). Il montre qu'il est un homme comme un autre, jusqu'à se présenter comme le dernier des hommes (4 : 9), et qu'il convient donc de l'imiter (4 : 16), plus loin le chapitre 9 reviendra sur l'humilité de l'apôtre (9 : 16, 19). Les autres chapitres semblent faire suite à une lettre perdue (5 : 9, 11) et à diverses questions qui poursuivent son contenu (7 : 1, 25 ; 8 : 1 ; 12 : 1 ; 16 : 1), ils condamnent l'inconduite et la prostitution (5 : 1 ; 6 : 18 ; 7 : 2 ; 10 : 8) tout en dressant le portrait du chrétien fidèle et parfait selon le corps et l'esprit du Seigneur (6 : 13-15, 17, 19 ; 12 : 12-14). Pour en arriver enfin au point culminant du chapitre de l'Amour (13) qui décrit à vrai dire l'Amour de l'homme Jésus, l'Amour qui précède et qui suit tout renoncement et lâcher-prise, un chapitre qui refuse l'éthique qui se donne les allures et les apparences de la vraie religion, de façon plus générale les chapitres 12, 13 et 14 regardent les réponses de l'apôtre en ce qui concerne les charismes. Le chapitre 15 est certainement une réponse au sujet de la résurrection suite à une question concernant quelques Corinthiens qui la contestaient (15 : 12, 34), l'apôtre y répondra excellemment : *Si c'est dans cette vie seulement que nous espérons en Christ, nous sommes les plus malheureux de tous les hommes*²⁹⁵ ; un chemin sans issue en quelque sorte et qu'empruntent malheureusement beaucoup d'hommes et de femmes qui se

conforment au siècle présent tout en se pressant pour une église, car on voit bien de partout et autour de nous et surtout dans les églises que la plupart des hommes et des femmes font leur jeu pour la vie présente, et si l'Évangile reste accessoire à leurs yeux il n'y a pas de doute que la résurrection qui détermine sa bonne nouvelle le soit aussi.

La fin du chapitre est un rappel de la vision de l'avènement du Seigneur que l'apôtre reçut alors justement qu'il séjournait à Corinthe et qu'il avait déjà partagé avec ceux de Thessalonique. Il y a aussi le chapitre 11 qui regarde certainement lui aussi d'autres réponses que l'apôtre apporte ici au sujet de la tenue des femmes dans l'assemblée, et de la manière de célébrer le repas du Seigneur. Pour ce qui est du voile des femmes dans l'assemblée, car bien que le mot *voile* n'apparaisse pas dans le texte il est parfaitement sous-entendu, l'apôtre a raison de souligner : *à cause des anges*²⁹⁶, car c'est une des tactiques du diable que de commencer par la femme qui est la gloire de l'homme, mais qui d'un autre côté prolonge l'image et la gloire de Dieu, l'homme commençant ὑπάρχων la même image et la même gloire de Dieu²⁹⁷, et c'est peut-être finalement sa manœuvre favorite puisqu'elle fut initiée dès le commencement. C'est le serpent qui séduisit la première femme avant qu'elle ne séduise l'homme à son tour, ce sont les fils de Dieu qui éloignèrent les femmes après les avoir trouvées belles²⁹⁸. Ainsi, font des anges qui tournent autour des femmes afin de les éloigner des hommes, et d'éloigner ces hommes du seul vrai Dieu qui se trouve en la personne de Jésus-Christ. La femme séduite devient à son tour séduction et c'est là son funeste atout et c'est pourquoi l'atout malheureux de l'homme se trouve dans l'injuste étreinte. Plus un chemin sera large plus il aura d'attrait, et

plus on y trouvera l'injustice des hommes et l'enchantement des femmes.

Ensuite Paul refusant d'aller directement à Corinthe²⁹⁹ pris congé des frères d'Ephèse³⁰⁰ non pas sans avoir envoyé Tite³⁰¹ pour le précéder et prendre peut-être des nouvelles de Timothée qui n'était pas revenu auprès de lui, enfin il partit en Macédoine où il retrouva Timothée puis Tite et d'où il écrivit les neuf premiers chapitres de ce que la tradition a dénommé *Deuxième épître aux Corinthiens* mais qui nous l'avons souligné au sujet d'une lettre perdue devient à cause de celle-ci une troisième lettre, et c'est Tite qui sera chargé de transmettre cette nouvelle épître aux frères de Corinthe³⁰² afin d'ouvrir un chemin à Paul qu'il aura devancé³⁰³.

Je poursuis en développant légèrement sur cette nouvelle épître : Suite au mouvement de foule causé par Démétrius dont l'apôtre rappelle la tribulation (1 : 8) il se justifie de son refus d'aller directement à Corinthe, et c'est ce qui semble s'accorder avec ce qu'il avait déjà souhaité dans sa précédente lettre en 1 Co 16 : 5. Alors peut-être s'était-il avancé dans sa première lettre, celle qui est perdue, à leur faire cette visite particulière, mais l'affaire de l'incestueux de 1 Co 5 : 1-5 changea son projet, aussi voulait-il qu'elle soit réglée à son arrivée (2 : 1), et il exhorta ses frères de Corinthe à pardonner l'homme en question en mettant l'amour au dessus de tout (2 : 8). Comme il l'écrit dans 1 Co 13 : 7 il n'y a pas de péché que l'amour ne peut couvrir, et n'oublions pas qu'avant de rencontrer Jésus sur son chemin l'apôtre fut lui-même un persécuteur acharné de l'Eglise de Dieu (Ga 1 : 13), de plus même pour le chrétien il sait que la chair est faible, alors peut-être regrettait-il aussi la dureté de ses mots envers cet homme qu'il livrait à Satan,

aussi préféra-t-il qu'on les comprît comme une mise en garde pour connaître les suites de l'affaire dans cette épreuve (2 : 9) dont il désire le dénouement dans la réconciliation sachant qu'il ne faut pas laisser l'avantage à Satan (2 : 11).

Ensuite l'apôtre montrera que l'Esprit du Dieu vivant prolonge son ministère dans le cœur des croyants (3 : 3), *or, le Seigneur, c'est l'Esprit ; et là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté*³⁰⁴. Comme dans les miroirs de l'époque qui renvoyaient une image confuse le chrétien reflète la gloire du Seigneur afin d'être transformé en la même image de gloire en gloire (3 : 18) car de même que notre homme extérieur se détruit, notre homme intérieur se renouvelle de jour en jour (4 : 16), comprenons que le chrétien est une nouvelle création (5 : 17). Christ est l'image de Dieu (4 : 4), il est l'image qui rachète l'image. Et la lumière brille dans nos cœurs et nous fait participer à la gloire du Christ qui se trouve dans la gloire de Dieu (4 : 6), car il est mort pour tous, afin que les vivants ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux (5 : 15).

De même qu'Adam fut l'image de Dieu, Christ est l'image de Dieu, car Dieu créa l'homme à son image sous les auspices du renoncement et de l'amour dont les marques se trouvent dans un vase de terre, dans la chair (4 : 7). En Christ, Dieu s'est fait image de lui-même afin que le croyant soit rattaché à sa gloire en la même image qui se trouve en Adam fils de Dieu. Christ comme un deuxième Adam, comme image du Dieu invisible, est devenu le premier-né de toute la création³⁰⁵, car il est le premier-né d'entre les morts³⁰⁶ lui qui donne la vie et qui a vaincu la mort, aussi est-il le premier-né pour la vie éternelle.

En devenant homme le Verbe s'est enfermé derrière la porte de la foi, un Dieu devenu silencieux mais prêt à agir

et à exaucer son fils lorsqu'il frappera à la porte, alors il s'agira de venir en son nom. Comprenons que ce à quoi il renonce a de l'être parce que c'est son être, et c'est pourquoi Dieu en renonçant à son être pour un autre, pour devenir l'homme Jésus, rejette son Verbe derrière un horizon plat et silencieux, cet horizon est au prolongement de l'homme Jésus, et cet horizon appelle la foi de l'homme Jésus, c'est un lâcher-prise total, et c'est aussi l'amour et la grâce. Et c'est aussi et surtout la raison pour laquelle Jésus, sa personne, est un chemin vers la maison du Père. Celui qui croit en Jésus se rattache au même horizon, un horizon qui appelle sa foi, et par la foi il s'attachera au Père et sera glorifié à son tour. De même en renonçant à lui-même l'homme prend un nouveau commencement, sur ce point de départ Dieu façonne l'homme nouveau, sur ce point de départ le pécheur est rejeté en arrière dans les mémoires du temps qui définissent et engloutissent le vieil homme, ainsi le chrétien est-il une nouvelle création. Si l'homme avait conscience de son cercle, de son éternité, s'il ne connaissait pas ce sentiment d'évanouissement et d'accroissement lorsqu'il vit au présent, s'il n'était pas pris entre deux horizons sous un semblant de commencement et de fin alors aucun point du cercle ne pourrait être rejeté dans un ailleurs et l'homme vivrait éternellement sans aucune issue pour le ramener à Dieu, mais ce cas de figure ne se retrouve pas en Adam ni dans ses fils et filles, car même Adam a eu un commencement, une naissance, bien que pour le sauver il fallait lui ajouter une fin dans la mort de la chair ce qui se fit en ajournant l'arbre de la vie. C'est parce qu'il est dans un monde et qu'il a un corps que l'homme ne peut avoir une connaissance immédiate de son cercle, il y a les bords du monde et sa bordure charnelle, aussi a-t-il une connaissance médiata du monde et de lui-même, il connaît

comme au travers d'un miroir dépoli par les temps de l'avant et de l'après.

Après avoir traversé la Macédoine Paul se rendit en Grèce³⁰⁷, il s'arrêta donc à Corinthe pour la deuxième fois selon son souhait qui se trouve en 1 Corinthiens 16 : 7, sauf que le *cette fois* du verset de la version Louis Segond est une traduction maladroite qui cherche à justifier un troisième voyage à cause d'un deuxième qui aurait été fait en passant pour ceux qui ne voient pas que la Deuxième épître aux Corinthiens s'arrête au chapitre 9, alors qu'il faudrait traduire *je ne veux pas à cette heure vous voir en passant*. C'est aussi de Corinthe que Paul écrira sa fameuse *Épître aux Romains*, certainement que Phœbé diaconesse de l'Eglise de Cenchrées³⁰⁸ partira à Rome non seulement avec les recommandations de l'apôtre mais surtout avec la charge de transmettre la précieuse épître qui d'ailleurs contient la recommandation susdite.

La justification par la foi sans les œuvres de la loi se trouve dans cette argumentation essentielle à toute la lettre :

*David proclame le bonheur de l'homme à qui Dieu compte la justice sans œuvres : « Heureux ceux dont les iniquités sont pardonnées, et dont les péchés sont couverts ; heureux l'homme à qui le Seigneur ne compte pas le péché ». Donc ce bonheur est-il sur la circoncision ou bien aussi sur l'incirconcision ? Car nous disons que la foi fut comptée pour justice à Abraham. Comment donc fut-elle comptée ? Était-il dans la circoncision ou bien dans l'incirconcision ? N'étant pas dans la circoncision il était alors dans l'incirconcision.*³⁰⁹

Suite aux difficultés faites aux Gentils qui embrassent le christianisme, la circoncision est devenue un thème cher à l'apôtre. On trouve sa prescription en Genèse chapitre 17,

et aux versets 11 et 12 : *Vous vous circumcirez comme signe d'alliance entre vous et moi. A l'âge de huit jours, tout mâle parmi vous sera circoncis.* La justification par la foi tourne autour de cet argument selon lequel Abraham fut justifié par Dieu avant d'être circoncis, ce qui permet à l'apôtre d'étendre l'élection et la justification aux incirconcis et de faire de la circoncision un signe comme un sceau de la justice de la foi, et pour aller un peu plus loin le sceau d'une nouvelle alliance qui crée l'homme nouveau et ce à partir du huitième jour qui ouvre une deuxième semaine sur des nouveaux cieux, une nouvelle terre et une nouvelle chair. La deuxième semaine regarde une nouvelle création. Cette nouvelle création trouve son principe en Jésus-Christ qui est le premier-né d'entre les morts, car Jésus-Christ comme un deuxième Adam est l'image qui rachète l'image, en effet *ceux qu'il a connus d'avance, il les a aussi prédestinés à être semblables à l'image de son Fils, afin qu'il soit le premier-né d'un grand nombre de frères*³¹⁰, et l'image immaculée rachète l'image dévoyée.

Ici à Corinthe d'où il se met en route pour Jérusalem l'apôtre nourrira le projet d'aller plus loin que Rome et de pousser son voyage jusqu'en Espagne³¹¹.

Suite à un complot des juifs, Paul qui voulait embarquer pour la Syrie retourna par la Macédoine, rejoint par ses compagnons il embarqua certainement lui aussi à Philippes pour Troas³¹². Ensuite il fit la route à pied jusqu'à Assos où il embarqua pour Mytilène, puis il passa par Chio, Samos et arriva à Milet sur le continent³¹³. De là il fait un dernier point sur sa situation, rempli d'angoisse il est persuadé par l'Esprit du Seigneur d'aller au devant des liens et des tribulations. Mais que lui feront les liens des hommes lui qui lié par l'Esprit vit pour Jésus-Christ et non pour lui-

même ? L'apôtre ne fait aucun cas de sa vie, ce qui est une belle leçon de vie pour la Vie de la part d'un homme qui ne se soucie pas d'une réussite publique, ni des avantages d'un métier, ni d'une vie de famille confortablement appuyée sur un ménage qui comprend femme et enfants, ce qui est contraire à l'apôtre moderne qui prêche la doctrine que tous veulent entendre, qui associe apostolat et profession pour vivre de joies mondaines et jouir des salaires séculiers, et qui contrairement aux enseignements épistolaires de Paul selon l'exemplarité du Christ, qui est le meilleur fondement et un appui inaltérable pour l'homme de Dieu, ne peut se passer de femme et de progéniture qui par leur conduite exemplaire devront auréoler sa vie chrétienne.

Puis l'apôtre fit voile pour Cos, Rhodes et Patara, de là il embarqua pour Tyr toujours entouré de quelques compagnons, puis Ptolémaïs, Césarée³¹⁴ et enfin il monta à Jérusalem où il sera arrêté par les juifs qui pensaient qu'il avait introduit des Grecs dans le temple³¹⁵, ce qu'il aura pourtant fait mais d'une façon toute spirituelle en introduisant les Gentils dans la maison du Seigneur et ce qui loin de profaner le lieu saint l'aura au contraire glorifié. Sur le chemin étroit de la vie qui mène à la Vie l'apôtre se retrouve alors lié de deux chaînes qui entraveront sa marche afin de le décourager et de l'arrêter dans sa course, mais ce sont les soldats qui le porteront sur les degrés pour le protéger de la violence de la foule³¹⁶. Aussi, c'est en tant que prisonnier que l'apôtre poursuivra sa course et rien ne saurait la freiner puisque le Seigneur s'est adressé ainsi à celui que les hommes avaient lié : *Prends courage ; car, de même que tu as rendu témoignage de moi à Jérusalem, il faut aussi que tu rendes témoignage à Rome*³¹⁷. De Jérusalem Paul sera donc conduit à Antipatris et de là à Césarée³¹⁸ où deux longues années de captivité s'écouleront à cause d'un politicien

indécis et corrompu³¹⁹, on comprend alors toute l'assistance du Seigneur qui veut encourager le disciple qui rendra témoignage à Rome, car le temps qui passe sans trouver l'issue promise peut rendre tout ce qui se trouve sur le chemin absurde en désespérant absolument l'homme de Dieu, c'est pourquoi il est bon et réconfortant pour tout homme en marche pour le ciel, pour tout homme qui s'éloigne de la terre, de voir son chemin s'incarner naturellement en la personne du Seigneur.

Ce sera après avoir rencontré Festus et après en avoir appelé à César que Paul, toujours prisonnier, embarquera pour l'Italie³²⁰ accompagné d'autres détenus et de ses compagnons Luc et Aristarque. Ils abordent à Sidon, ils longent la côte de Chypre, ils arrivent à Myra, là ils changent de navire. Ne pouvant aborder à Cnide à cause du vent ils longent la Crête vers Salmoné, ils arrivent à un lieu appelé Beaux-Ports près de Lasée. En automne la navigation devient dangereuse mais d'un autre côté Beaux-Ports se prête mal à l'hivernage, contre l'avis de Paul la plupart choisissent de poursuivre un peu plus loin en Crête jusqu'à Phénix pour y passer l'hiver. Ils font voile et c'est alors qu'un vent de tempête se déchaîne et qu'ils dérivent jusqu'à la petite île de Clauda, puis tant bien que mal craignant les écueils ils ceinturent le navire à l'aide de câbles tout en dérivant vers Malte, la tempête les oblige alors à jeter les agrès du navire, un ciel obscur cache les étoiles et le soleil qui peuvent aider leur course, et arrivent enfin les jours où ils désespèrent tout à fait d'être sauvés. Et c'est lorsque nous lâchons prise, que nous renonçons à la vie et à tout salut de la vie, que la Vie traversant nos morts nous envoie son message bienfaisant, et il s'agit alors de le saisir. Il s'agit d'entendre les paroles de celui qui s'est embarqué à l'étroit et qui dès lors nous accompagne sur les larges

vagues du monde, et en l'occurrence d'un monde qui menace de nous faire chavirer lorsque nous sommes rebelles à l'agitation qui force notre direction. Les hommes sans intelligence se laissent porter par un monde qui leur en impose, et c'est parfois un monde qu'ils ont eux-mêmes façonné, et lorsqu'ils sont rebelles au sens qui les transporte c'est bien souvent parce qu'ils envisagent une autre direction, mais nous sommes encore ici dans le même monde, c'est pourquoi l'homme intelligent est celui qui désespère de lui-même et qui du même coup désespère de ce monde et laisse toute sa place au *Toi*, à Dieu et au prochain, c'est-à-dire à Jésus-Christ. L'homme n'est pas une issue pour lui-même.

Le chemin étroit, témoin de la personne de Jésus-Christ, doit passer par Rome, mais Paul témoin du Christ est retenu dans les fers, cependant il y a encore une solution, une issue bienvenue : un chemin plus large l'aidera et le conduira à destination, et ici on se souvient des soldats qui portèrent Paul sur les degrés de la forteresse à Jérusalem. Pour ce faire un ange s'approchera de Paul pour lui annoncer que tous ceux qui naviguent avec lui obtiendront la faveur de Dieu et auront la vie sauve³²¹. Ils firent donc naufrage aux abords de Malte, les soldats voulurent tuer les prisonniers afin qu'aucun ne leur échappa, mais le centenier qui voulait sauver Paul les en empêcha, finalement tous parvinrent à terre sains et saufs, ils étaient deux cent soixante-seize personnes³²².

Bien que marchant sur le chemin resserré qui le conduit de la terre au ciel l'apôtre n'est pas à l'abri d'une mauvaise rencontre. Une fois sur l'île une vipère s'attachera à la main de l'apôtre, une main qui ramassait du bois pour alimenter le feu qui le protégeait du froid, ce malheureux épisode a certainement inspiré la fin de l'Évangile de Marc. Pourtant

le dénouement est heureux puisque ne l'ayant pas mordu, (rien n'étant précis dans le texte à ce sujet mais seulement que l'animal se suspend à sa main) l'apôtre se débarrassera du serpent en secouant sa main dans le feu³²³. Pas de brûlure, pas de morsure, Dieu a sauvé l'apôtre non seulement des caprices de la mer qu'il était forcé de traverser et d'affronter pour se rendre à Rome mais encore des mésaventures qui peuvent coûter la vie ou la santé d'un homme de façon plus circonstancielle. Paul passa trois mois sur l'île puis il embarqua sur un navire d'Alexandrie qui avait les Dioscures pour enseigne³²⁴ et qui représentent plus exactement les héros Castor et Pollux protecteurs des marins. Ainsi l'apôtre s'apprête-t-il à naviguer en compagnie des mythes et des dieux, mais peu importe la taille et l'envergure des chemins qui passent sous ses yeux pourvu que le chemin sur lequel il se trouve ne passe pas inaperçu en témoignant de la vie, de la mort et de la résurrection du seul vrai Dieu qui s'est fait homme en Jésus-Christ, un chemin étroit qui conduit à la vie à travers la mort et donc à travers l'abnégation de la foi, car le chemin du chrétien se trouve en poussant la porte de la mort qui est la mort à soi-même. L'apôtre ne se cache pas loin des hommes et de leur vie, mais il veut que ces vies d'hommes soient vivifiées à leur tour par *Celui* qui est venu le rencontrer sur le chemin de Damas, voilà pourquoi il rencontre les hommes et va à son tour à leur rencontre, alors il veut les toucher, il veut leur parler, les écouter et témoigner, il veut partager afin qu'ils partagent à leur tour l'amour de Dieu qui se trouve en Jésus-Christ, le chemin vivant de notre salut.

Après être passé par Syracuse, Reggio, puis Pouzzoles, Paul arriva à Rome où il demeura deux années³²⁵ en attendant certainement le jugement de son appel. De Rome il écrira au moins quatre lettres qui témoignent toutes de sa

captivité : une aux Ephésiens, une aux Colossiens, une à Philémon, et une autre aux Philippiens, mais il faut certainement en compter une cinquième qui fut adressée à l'Eglise de Laodicée³²⁶ et qui n'est pas arrivée jusqu'à nous.

Ces lettres de captivité sont propres à nous édifier et c'est là une raison suffisante qui me fait souhaiter d'en parcourir l'ensemble avec mon lecteur. Je commence par la lettre envoyée à Ephèse en supposant que Tychique et Onésime se sont rendus ensuite à Colosses où résidait Philémon. Car c'est par l'intermédiaire de Tychique que Paul adresse sa lettre aux Ephésiens³²⁷, Tychique permet en quelque sorte à Paul de poursuivre son chemin malgré les liens qui le retiennent à Rome. Le fait qu'Onésime ne soit pas mentionné dans la lettre prêche non pas en faveur de son absence mais au fait qu'il soit étranger à ceux d'Ephèse, car Onésime qui est l'esclave de Philémon appartient à l'église de Colosses alors que Tychique revêtu de l'autorité apostolique depuis le troisième voyage de Paul semble familier à ceux d'Ephèse et des alentours. De plus le *vous aussi* de 6 : 21 adressé aux Ephésiens qui défend certainement une composition postérieure à celle destinée aux Colossiens ne défend pas forcément une transmission en main propre qui serait postérieure à son tour, donc le voyage de Tychique aurait très bien pu se faire d'Ephèse vers Colosses.

En Ephésiens 1, les versets 4, 5 et 11, nous lisons : *Elus avant la fondation du monde, prédestinés à être ses enfants d'adoption, héritiers et prédestinés*. C'est ici qu'il faut se rendre compte que l'apôtre s'adresse à des incirconcis, c'est à dire à des non-juifs, et qu'ici l'apôtre étend l'élection de la grâce à tous les hommes, et c'est ainsi qu'il comprend le mystère qui se cache en Jésus-Christ (1 : 9), mais ce qui paraît inconceva-

ble pour un juif parce qu'il regarde l'élection de la chair selon un peuple choisi est tout à fait imaginable pour le païen que le discours de l'apôtre rejette dans la chair d'Adam qui se trouve avant la circoncision d'Abraham. La révélation du mystère (3 :3) est bien énoncée par l'apôtre en 2 : 10 jusqu'au verset 22 ; il nous montre que le Christ a fait des circoncis et des incirconcis un seul homme nouveau, et il en précise le contenu au sixième verset du troisième chapitre : *C'est que les païens sont cohéritiers, forment un même corps, et participent à la même promesse en Jésus-Christ par l'Évangile* ; ce qui lui permet de préciser son ministère en 3 : 9 qui consiste à révéler en son temps le mystère caché dans le secret de Dieu. Aussi, loin de parler de l'élection de quelques-uns, une élection historique au sens juif, Paul parle d'une élection qui s'applique à tous les hommes sans exception (Rm 11 : 32), une élection naturelle au sens humain ou adamique, il s'agit alors pour chaque homme de se prononcer dans le choix divin, il s'agit pour chaque homme de répondre à l'appel (Rm 9 : 24). La religion qui revient sur l'appel de quelques-uns seulement, que ce soit celui du pasteur qui prêche ou du fidèle qui écoute est une pure invention qui habille le christianisme de judaïsme en dressant le portrait d'un Dieu capricieux qui au lieu de se fonder sur la substance qui nourrit le discours de l'apôtre, discours qui veut le salut de tous, se fonde sur les seuls figures de style, ainsi par exemple de l'allégorie des vases qui se trouve en *Romains 9*. J'ajoute ici que cette fausse religion sert l'orgueil des docteurs et théologiens qui refusent d'entrevoir le miracle de l'Éternité qui crée une éternité, une éternité dont le principe n'est pas nécessaire puisque dans le cas de cette nécessité il serait absurde de parler de création, mais les Réformateurs ont rêvé d'un chemin qui allait directement de Dieu au chrétien selon un

bon vouloir et un amour qui sont loin d'un renoncement éternel pour l'éternité créée, ce faisant ils ont non seulement rendu leurs vies nécessaires mais encore leurs livres, leurs leçons, leurs mots, toutes choses qui définissent et célèbrent la dogmatique chrétienne qui se promène dans un chemin autant nécessaire ; mais pour s'engager dans un chemin étroit il faut d'abord le trouver, et pour le trouver il faut le chercher. Pour le théologien tout est une question de regard. Ainsi, pour notre ami du destin tout le vain effort consistait à chercher *en dehors* ce qui se trouvait déjà *au-dedans*. Et c'est Augustin le célèbre Père de l'Eglise qui écrit dans ses *Confessions* : *C'est que vous étiez au-dedans de moi, et, moi, j'étais en dehors de moi ! Et c'est là que je vous cherchais [...]. Vous étiez avec moi et je n'étais pas avec vous*³²⁸. Ainsi la repentance dogmatique se vit-elle dans un changement de regard selon sa direction, puisqu'ici le chrétien est celui qui retrouve le chemin qu'il n'avait jamais abandonné mais seulement oublié ou négligé. Car dans notre exemple notre homme est ici l'heureux élu choisi par Dieu depuis l'éternité pour l'éternité, un homme dont les pas étaient déjà posés sur un chemin bienheureux qu'il n'avait tout simplement pas reconnu ; mais non à tout cela, car est chrétien celui qui renonce à lui-même, est chrétien celui qui commence par lui-même et qui renonce à tout ce qui se trouve au-dedans de lui comme à tout ce qui le porte. Aussi vaut-il mieux parler d'une repentance que traduit un renoncement d'existence plutôt qu'un changement de regard.

Après cette lettre vient celle qui fut adressée à l'Eglise de Colosses. Par l'intermédiaire de Tychique et d'Onésime³²⁹ Paul rappelle aux Colossiens que la circoncision fait du païen un homme nouveau qui regarde l'homme ressuscité (2 : 11-12 qu'il faut mettre en parallèle avec 3 : 9-10), et ici encore Paul étend l'élection aux non-juifs c'est-à-dire aux

incirconcis de Colosses (2 : 13 qu'il faut mettre en parallèle avec 3 : 11).

L'Épître aux Philippiens est peut-être la dernière lettre que l'apôtre enverra depuis sa geôle à Rome, la libération de Paul semble imminente, et il compte d'ailleurs faire précéder Timothée de sa visite (2 : 19, 24). La lettre en question sera envoyée par l'intermédiaire d'un compagnon de Paul nommé Epaphrodite³³⁰. Cette lettre revient sur le sujet de la circoncision qui permet à l'apôtre d'étendre l'élection aux chrétiens de Philippi, et ici il importe de comprendre que le chrétien est la circoncision *car nous sommes la circoncision* (3 : 3).

Suite à sa libération, délivrance qui, comme nous venons de le voir, paraissait imminente à la lecture de sa lettre aux Philippiens, mais encore à celle très courte adressée à Philémon, Paul se serait donc rendu à Philippi puis à Colosses où vivait Philémon et serait probablement passé par Ephèse pour s'y rendre, et ce sont là les seuls projets de voyage qui restent en suspens dans les lettres de l'apôtre. Il est vrai que Paul disait à ses amis Ephésiens qu'ils ne verraient plus son visage³³¹, mais c'est l'empressement de le dire au devant des tribulations qui aurait pu le confondre et au point que la lettre qu'il leur adressa de Rome, lettre écrite sous de meilleurs auspices, fut des plus timides dans ses salutations... Il est vraisemblable qu'il poursuivra un voyage qui touchera l'Espagne (le témoignage de Clément de Rome paraît aller dans ce sens), de plus certaines tribulations énumérées dans la deuxième aux Corinthiens et inconnues par ailleurs semblent corroborer la possibilité d'un long voyage³³². Mais ce sont les Épîtres pastorales qui ont fait de l'ombre à ces derniers témoignages de l'apôtre. Le chemin de l'apôtre enfanta, et malgré lui, des plagiaires,

mais imiter un chemin ce n'est pas imiter un homme, ni la vie d'un homme dans le principe et le but qu'il se propose. L'auteur qui conte les tribulations d'un apôtre n'en a peut-être vécues aucune en sa compagnie, et pas même dans sa propre chair. Ce genre d'imitation se trouve au prolongement de l'admiration et des intérêts propres à une communauté, ainsi du cinéma aujourd'hui lorsqu'un film relate un épisode de la vie du Christ, narration qui peut très bien toucher la vérité historique ou dont la conjecture peut ne pas la froisser pour autant, mais narration qui ressort pourtant de la pure possibilité à cause du jeu de l'acteur et du spectateur qui contemplant un chemin sans y intéresser leur âme et leur vie d'une émotion et d'une passion infinies, car alors ils imiteraient le Maître en personne dans l'intensité d'un renoncement éternel, disons que l'acteur et le spectateur se contentent d'un regard qui les sépare de l'être. On regarde un paysage, on l'admire, et la vue d'un autre nous le fait oublier dans ce qu'il avait d'accompli et d'achevé dans sa totalité.

Cette digression pour revenir aux pastorales qui n'ont pas eu Paul pour auteur, et il suffira de relever toutes les contradictions textuelles et de lire les Epîtres dans le grec pour s'en convaincre, d'ailleurs à ce propos je dirai que c'est le jeu du traducteur qui « paulinise » le texte du mieux qu'il le peut. D'une tout autre façon mais dans le but similaire de sauver les pastorales d'un canon clos et décidé d'avance le jeu du théologien ajoutera une multitude d'appendices qui seront autant de leçons et d'interprétations aux textes fondateurs, tout en nous laissant croire que Paul était un homme affairé, entouré d'une équipe de secrétaires et de lettrés tels un éditeur et sa maison d'édition de nos jours, et il nous demandera en plus de plonger ces nouvelles aventures dans l'obscurité de quelque temps inconnu, et de

cette façon nous verrons que ceux qui conspuent contre toute forme de relativisme savent relativiser à outrance lorsqu'il s'agit de servir une écurie évangélique. Alors que l'apôtre dans les témoignages qu'il nous laisse dans les quatre derniers chapitres de la deuxième aux Corinthiens fait plus figure d'aventurier qui écrit entre deux ports que d'homme appliqué ou assis au milieu de ses collaborateurs et de ses plumes, mais maintenant il s'agit de tenir cette quatrième lettre aux Corinthiens comme le véritable testament de Paul. C'est avec ce regard que nous considérerons un texte essentiel où l'apôtre rappelle sa faiblesse dans la crainte et le tremblement suite aux épreuves rencontrées le long du chemin, et ici l'apôtre ne peut que s'en remettre à la grâce du Dieu vivant qui guide ses pas au milieu des désagréments, des contretemps et des mésaventures. Ce testament regarde les hommes glorifiés dans leurs souffrances à l'image de celles vécues par le Christ-Dieu.

Ainsi s'adresse Paul à ses détracteurs de l'église de Corinthe qui le caricaturent en faisant de lui une sorte de sous-apôtre, et ici l'apôtre adopte tout exprès leur langage insensé de glorification de l'homme selon la chair :

Sont-ils Hébreux ? Moi aussi. Sont-ils Israélites ? Moi aussi. Sont-ils de la descendance d'Abraham ? Moi aussi. Sont-ils serviteurs de Christ ? – je parle en termes extravagants – je le suis plus encore : par les travaux, bien plus ; par les emprisonnements, bien plus ; par les coups, bien davantage. Souvent en danger de mort, cinq fois j'ai reçu des juifs quarante coups moins un, trois fois j'ai été battu de verges, une fois j'ai été lapidé, trois fois j'ai fait naufrage, j'ai passé un jour et une nuit dans l'abîme. Souvent en voyage, exposé aux dangers des fleuves, aux dangers des brigands, aux dangers de la part de mes compatriotes, aux dangers de la part des païens, aux dangers de la

*ville, aux dangers du désert, aux dangers de la mer, aux dangers parmi les faux frères, au travail et à la peine ; souvent dans les veilles, dans la faim et dans la soif ; souvent dans les jeûnes, dans le froid et le dénuement. Et sans parler du reste, ma préoccupation quotidienne : le souci de toutes les Églises ! Qui est faible, que je ne sois faible ? Qui vient à tomber, que je ne brûle ? S'il faut se glorifier, c'est de ma faiblesse que je me glorifierai. Dieu, qui est le Père du Seigneur Jésus et qui est béni éternellement, sait que je ne mens pas !³³³ Ou bien pour le dire deux fois autrement : *Que celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur*³³⁴, ou bien encore : *Je me glorifierai donc bien plus volontiers de mes faiblesses, afin que la puissance de Christ repose sur moi. C'est pourquoi je me plais dans les faiblesses, dans les outrages, dans les privations, dans les persécutions, dans les angoisses, pour Christ ; en effet quand je suis faible, c'est alors que je suis fort*³³⁵. L'apôtre ne ment pas, il s'agit de se glorifier de sa faiblesse car Dieu le Père se glorifie de la sienne, de celle qui se trouve en Jésus-Christ.*

Aussi, nous comprenons que cette glorification qui commence par la chair selon l'élection et les compétences humaines se décline pour finir en Christ sur la croix selon Dieu, car la richesse de l'apôtre se trouve sur la croix qui ne considère que le Christ crucifié : *Car il a été crucifié en raison de sa faiblesse, mais il vit en raison de la puissance de Dieu ; nous aussi, nous sommes faibles en lui, mais nous vivrons avec lui, pour vous, en raison de la puissance de Dieu*³³⁶.

Après ces derniers témoignages nous voyons l'apôtre Paul disparaître de notre horizon, mais le chemin qu'il parcourut se poursuit de l'autre côté pour le conduire jusqu'au ciel dans l'infinité d'un voyage qui ne peut que réjouir un chrétien libéré en Jésus-Christ, le Dieu fait homme qui a ouvert cette voie à travers nos âmes en précédant chacun de nos pas. Le large chemin de Damas

est devenu le chemin étroit de nos voyages, chemin infini qui se poursuit dans les cieux et dont une convergence fut relatée dans son ensemble par les visions et les prophéties de l'apôtre Jean, mais il s'agirait pour nous de commencer un nouveau livre.

LE PREMIER CROYANT

La raison aime nous conduire dans les prolongements et les généalogies, c'est pourquoi elle ne supporte pas les « soudain »³³⁷, la main de Dieu, elle ne supporte pas la soudaineté de chacun des sept jours de la création, elle veut se comprendre dans les prolongements, se retrouver dans le « Tout-Autre », aussi cherche-t-elle une généalogie à la création, aux miracles, aux langues et aux mots, et enfin à l'énigmatique virus. Seule la foi touche, voit et entend le « soudain ». La doctrine de la prédestination est une généalogie du salut, elle cherche la cause du salut pour définir une loi générale qui conviendrait à ces autres lois universelles de l'espace et du temps. Par exemple, chez les protestants, les deux volontés divines, révélée et cachée, que décrit Luther dans son *serf arbitre*, ou de façon plus arrêtée et brutale le bon vouloir de Dieu selon Calvin dans son *Institution*, mais l'homme est justifié par la foi car est sauvé celui qui soudainement devient un seul homme, il n'y a pas de plan mais il y va d'un saut dans le gouffre, afin de céder sa liberté et de devenir esclave de la loi de Dieu, et la bonne nouvelle c'est que tous peuvent sauter. La christologie décrit la généalogie du Christ, elle met la personne du Christ au prolongement de l'homme et de Dieu, de même pour la Trinité où chaque personne

prolonge une essence commune. Or, c'est la foi du Christ qui touche Dieu pas son essence : Dieu en devenant homme, devint l'homme juste qui vit par la foi tout en devenant le Père de ce seul homme, Christ est un chemin en ce sens que sa foi justifie celui qui a la foi c'est-à-dire celui qui se détache du monde pour devenir un seul homme, et cet homme de se retrouver du même coup sur les pas du Christ. C'est la foi, la rupture, le détachement, l'abandon qui justifie, ce qui s'accorde au fait que le Christ fut sans péché, c'est-à-dire dépourvu de bien et de mal, de même qu'Adam fut créé par la foi et pour la foi, en effet en Jésus-Christ Dieu s'est mis sous la condamnation du péché, sous sa loi, sous le *tu mourras*, condamnation de ceux qui connaissent le bien et le mal, il a été à la mort, tout en gardant la foi qui ne connaît pas le bien et le mal. Le juste vit par la foi, c'est-à-dire qu'il vit détaché du tout, c'est donc la foi qui justifie puisque seul le juste, celui qui ne connaît pas le bien et le mal, vit par la foi, c'est-à-dire qu'en ayant la foi Dieu nous découvre sur le chemin du juste, d'Adam en quelque sorte, sur un chemin dépourvu de bien et de mal, la raison quant à elle est injuste car sa vie tient plus que tout à se coaguler avec ce qu'elle trouve, aux fruits de l'arbre de la mort. Le christianisme renverse tout lorsqu'il croit que pour être sauvé l'homme a besoin que l'éthique d'un juste le précède, mais non pour être sauvé il faut d'abord quelqu'un qui croit en toi, il faut que la foi du Christ te précède, la foi d'un homme, d'un homme qui ne connaît pas le bien et le mal, comme une première création. Un christianisme construit une généalogie de la morale en partant de celle qui comprendrait le Christ, et commence donc par la morale, par un archétype du bien contre le mal, une vertu qu'il s'agirait de communiquer aux hommes, par grâce ou par œuvre peu importe, sans toutefois pouvoir

préciser où se trouve la frontière entre bien et mal, ce qui est naturel au péché puisque tant le bien que le mal se côtoient dans le même fruit, et de ce point de vue un bien peut être le mal et le mal un bien. Non le christianisme ne commence pas car il est la foi. Dieu n'a rien à faire du bien et du mal, être juste c'est avoir la foi. Le bien et le mal ne regardent que des appétits relatifs à l'arbre de la mort, appétits auxquels celui qui est la résurrection fermera les entrailles à tout jamais. Il s'agit aussi de dénoncer cette incompréhension car lorsque l'église présente Jésus comme un homme sans péché, elle comprend ce « sans péché » comme se rapportant à l'éthique, d'un bien qui se défie du mal, alors que ces mots regardent la foi qui ne comprend pas plus le mal que le bien. Dieu a mis devant l'homme la vie et la mort, deux arbres, choisir l'arbre de vie c'est choisir la foi, c'est choisir Jésus-Christ. Et le chemin confié aux chérubins s'ouvrira devant ceux-là seuls qui sont déjà morts, la mort à soi-même, la mort du dieu qui fait devenir un seul homme, car pour passer les chérubins il faut être devenu un seul homme à l'image du Christ, aussi les chérubins ne laisseront-ils pas passer les dieux. Comprendons que la foi prévalait sur toute la création, car la foi circulait, elle entourait chaque être vivant qui se retrouvait alors dans un face à face, mais par-dessus tout Christ a fait valoir les droits de la foi sur ceux de la mort, car sous la condamnation commune à chacun mais comme un seul homme il demeura parmi les siens dans le face à face initial.

Les commandements : tu aimeras, etc., du point de vue de la foi ou de celui de la résurrection la question ne se pose pas, car l'appétit n'existe pas. Aussi, la foi ne pose pas de questions, seule la tentation pose la question du possible ou de l'impossible, car c'est le désir de devenir des dieux qui pousse les hommes à se prolonger dans l'autre que soi,

dans le monde des possibles, dans la différence afin de devenir autre chose qu'un seul homme, car c'est une fois que la différence se retrouve face à la conscience que la question prend vie, et sur une mauvaise réponse la différence se posera dans la conscience, ce qui fera la conscience morale. Ainsi, par exemple, le Christ n'a pas pris de femme non pas pour telle raison ou telle autre, ce qui nous ramènerait à une généalogie, mais parce qu'il ne s'est pas posé cette question ; aussi, pour l'éveil d'une question il faut qu'elle se pose, il faut un tentateur, son propre fond ou bien la personne d'un tiers, et par la suite il faudra joindre à cette question une bonne réponse, mais cela ne nous concerne pas, ou bien une mauvaise réponse, ce qui engendrera la conscience morale. Ici il s'agit de comprendre que le premier commandement de ne pas manger de l'arbre de la mort n'était pas là pour se chercher ou se trouver dans une généalogie de la mort : qu'est-ce que la mort ? où est-elle ? etc., mais fut une réponse que Dieu donnait à l'homme pour l'armer contre le tentateur, une prophétie, une arme dont s'aida Eve dans un premier mouvement contre le serpent ancien..., avant le deuxième qui ouvrit l'appétit des prolongements, devenir l'autre que soi ; le tentateur, sous les traits du serpent, transparent à lui-même comprenait la réponse, lui qui était devenu la mort, mais de son côté l'homme en connaissait l'image. Que ce soit en partant de son propre fond ou de l'autre que soi, la tentation comme une position où l'homme retrouve sa chair sous ses propres yeux engendre l'angoisse, mais l'angoisse n'est pas la mort, elle serait plutôt la fenêtre qui donne sur elle, l'angoisse prophétise la mort ; aussi, Adam pouvait en connaître le portrait et pouvait s'armer contre lui-même. La chair étant la marque du renoncement et de la contenance, Dieu l'éloigne au moyen de l'angoisse afin que l'homme se

détermine à l'amour de Dieu de son propre fond ; le propre de l'angoisse est d'expulser sa propre chair afin d'éterniser l'esprit en faisant place au cercle de l'âme, ainsi une liberté peut-elle se déterminer. Alors il s'agissait pour Eve de se retrouver seule, de lâcher prise, de sauter dans l'abîme malgré l'image angoissante de la mort, malgré la distance de la chair, de s'abandonner à travers la foi, car s'est l'abandon qui justifie, l'abandon fruit de la foi trouve l'arbre de vie, il le trouve dans l'ultime prière qui appelle la présence du Père. Refuser l'abandon, s'est refuser le *τέλος* de la foi qui appelle l'amour, c'est vouloir chercher un autre bord, s'étendre, se coaguler à l'autre que soi et le devenir, c'est tendre la main vers l'arbre de la mort pour en prendre les fruits tout en levant la main sur l'image de sa chair et sur l'amour de Dieu. C'est ici la contradiction dans l'épreuve, car c'est en effet celui qui meurt qui ne mange pas le fruit défendu, celui qui meurt à lui-même est sauf, et c'est en effet celui qui veut conserver sa vie qui le mange ; ainsi, en Eden, s'accomplissait la parole : *Celui qui voudra sauver sa vie la perdra*³³⁸ ; car il fallait la perdre pour la trouver.

C'est qu'il faut se retrouver seul pour que l'amour de Dieu puisse se manifester sous nos yeux, car tu ne peux qu'aimer comme tu es aimé, et en effet en te retrouvant seul tu reconnaîtras que c'est lui qui t'a aimé le premier, lui qui est l'amour, le principe, l'alpha et l'oméga de l'amour. Le but d'alors ne fut pas d'être justifié, Eve était alors sans péché, mais le but ici est d'être aimé, de rencontrer Dieu face à face, car il s'agit pour le connaître de devenir *un seul* devant Lui, de retrouver la chair qui pourtant était là, un vêtement que l'angoisse détacha en le plaçant sous ses yeux, et de devenir *un seul* en refusant l'autre que soi. Il aurait fallu pour Eve qu'elle mourût à elle-même, qu'elle refusât l'autre bord, afin que Dieu l'habillât à nouveau, et elle aurait

été le modèle que les hommes pussent imiter à sa suite, mais au lieu d'un vêtement blanc Eve trouva un habit pour la mort. C'est à cause de sa chute que Christ reprit à son compte les travaux d'Adam afin de nous conduire dans la maison du Père en nous habillant à nouveau. Adam et Eve de par leur obéissance devaient entraîner les hommes à leur suite sous le feuillage luxuriant de l'arbre de vie, mais le contraire arriva, ils désobéirent et nous emportèrent dans leur chute, qui loin d'un devoir qui appelle l'imitation pour son propre compte regarde l'ordre d'une coagulation invincible, l'ordre des dieux, d'un prolongement des corps qui perd tous les hommes à la fois ; aussi s'agit-il pour nous d'imiter le Christ, chacun pour son propre compte, car en Christ une grâce se place devant chaque homme, et en imitant la foi dans la mort à soi-même de Celui qui dans la filiation d'Adam se trouve sans péché, le fils de l'homme, nous sommes justifiés. En voulant qu'un homme eût fait tout le travail et se fût chargé d'une croix pour tous, tel le diable qui prit tous les hommes dans son filet, l'église s'est égarée ; et ici se trouverait encore le travail du dieu, des hommes qui se prolongent entre eux, même si ce ne fut qu'un groupe d'élus. Alors l'église se passerait d'imitation, pourtant Jésus dit : *Je suis le chemin* ; et le chemin est l'imitation du calvaire, c'est la mort à soi-même, l'œuvre contre soi-même et pour chacun, l'œuvre pour sa mort, car tous peuvent mourir pour vivre, et ici il n'y a pas de salut par les œuvres car le salut n'entre pas dans la conscience de celui qui saute dans l'abîme. Christ abandonné fut glorifié dans une ultime prière et gagna une nouvelle chair, mais pour l'église il n'y a plus qu'à comprendre et alors on devient chrétien, on pleure suite à une généalogie du péché bien expliquée et on est sauvé sans plus, comme en passant.

En multipliant les commandements Dieu multiplie les réponses comme des prophéties face à tous les appétits possibles qui sont autant d'agressions contre le Dieu vivant, réponses qui ne feront qu'aggraver les appétits de l'homme dans une surenchère de ces mêmes agressions. C'est l'homme qui par son péché tente Dieu, mais il est vain de tenter un lâcher-prise ou un renoncement éternel, il est vain de tenter l'Amour. Aussi, le commandement ne prévient pas, il prophétise, il n'est pas de fait avant le péché, car là où il n'y a pas de péché il n'y a ni bien ni mal, il n'y a pas de description ni de généalogie du bien et du mal ; les commandements sont des réponses aux agressions que nous projetons contre le Dieu vivant. C'est pourquoi le premier commandement, le *tu mourras*, fut une réponse au père de la rébellion, réponse que Dieu déposa dans les mains d'Adam et de sa femme.

L'Eternel Dieu qui pose la question dans le jardin : *Adam, où es-tu ?* se fait Verbe, c'est comme une parole d'homme à homme. Ici dans le jardin des hommes il s'est fait homme mais sans être un homme de chair et de sang. Cependant le Verbe d'un Dieu n'a de coïncidence qu'avec un Dieu qui se trouve déjà sur terre auprès des hommes et ici dans le jardin auprès d'Adam, auprès des hommes car en s'adressant à Adam le Verbe d'un Dieu s'adresse à tous les hommes. C'est plus tard selon le temps et le lieu que le Verbe trouvera un bord et que Dieu se trouvera dans la chair d'un enfant, qu'il deviendra un homme non seulement en parole ou en esprit, non seulement sous la forme entrecoupée du temps qui passe, mais encore sous celle des bornes qu'implique un espace c'est-à-dire de façon palpable dans la chair et le sang. Dieu ne se cachera pas dans l'homme Jésus comme on se cache derrière un masque

mais il sera l'homme Jésus puisqu'il veut précisément devenir un homme et cet homme en particulier, il sera cet homme dans ce que l'homme a d'intérieur et de caché que ce soit par rapport aux autres ou seulement à soi-même, et il sera cet homme dans ce que l'homme a d'extérieur et de manifeste que ce soit par rapport aux autres ou seulement à soi-même.

*Le premier homme tiré de la terre est terrestre ; le deuxième homme vient du ciel.*³³⁹

L'Amour de Dieu est un lâcher-prise pour la foi. Comprenons que Dieu est Amour parce que Dieu est croyant. Aussi, pour trouver cet Amour et vivre dans la foi l'homme doit lâcher prise à son tour, là où il y a toute la place là sera l'Amour, il s'agit donc de renoncer au point de trouver le désert d'un l'homme qui a soif de Présence, et c'est l'Amour qui appelle ce désert à Lui pour l'habiter et désaltérer l'homme contrit. L'Amour est comme un ciel généreux qui par sa pluie bienfaisante abreuve une terre sèche. En Christ cette foi est parfaite car elle révèle pleinement le Père, la parole et la chair forment un nœud dont le sens trouve le Père et nous le révèle. Cette parole et cette chair viennent de la foi, de la foi d'un Dieu croyant, d'un Dieu qui croit en l'homme, à sa réponse, à son devenir chrétien face à Dieu et à sa question. De ce renoncement de Dieu à l'homme, d'un Dieu qui se dépouille de toute sa divinité pour devenir un seul homme, d'un Dieu qui fait le vide en lui-même pour s'anéantir en tant que Dieu ἐαυτὸν ἐκένωσεν³⁴⁰, de ce renoncement naîtra un deuxième Adam qui sera aussi le premier croyant d'entre tous les hommes.

C'est Dieu qui s'incarne dans l'homme croyant pour devenir le premier croyant, il s'incarne donc dans un

rapport de foi, un rapport qui va du fils au Père et du Père au fils, un rapport engendré par la kénose du Dieu vivant, ici et maintenant tout l'Éternel Dieu se retrouve en Jésus-Christ qui devient le paradigme et l'image tout à la fois. Dieu est devenu un homme, mais pas n'importe quel homme, il est devenu un croyant, aussi un Ciel a-t-il suivi le fils de Dieu pour l'accompagner éternellement. L'épisode de la *tentation* que l'on retrouve dans trois Évangiles³⁴¹ parle de lui-même. Le premier Adam fut tenté dans le jardin où Dieu aimait se promener, et Christ fut tenté à son tour, mais il le fut dans un désert, un lieu où Dieu n'est pas présent puisque précisément il est devenu cet homme Jésus qui est mis à l'épreuve. Ici le but de l'adversaire est de faire sortir le Christ de la foi afin qu'il se présente à nos yeux sous un rapport immédiat de fils de Dieu en qualité de dieu. Ainsi l'immédiateté qu'impose l'idolâtrie se découvre-t-elle dans les conditionnels posés par l'adversaire : *Si tu es fils de Dieu ordonne que ces pierres deviennent des pains, si tu es fils de Dieu jette-toi en bas ;* jusqu'à dire à peu de chose près : *Je te donnerai le monde si tu m'adores.* Mais il crut en restant à sa place d'homme et en refusant celle d'un dieu, de cette façon il devenait un deuxième Adam en réussissant là où le premier avait échoué, en devenant le premier croyant, car le premier Adam ne crut pas à la parole que l'Éternel Dieu lui adressa dans le jardin : *Tu ne mangeras pas de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, car le jour où tu en mangeras, tu mourras ;* il resta incrédule et préféra écouter le serpent qui lui disait tout le contraire : *Vous ne mourrez point, mais Dieu sait que le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront, et que vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal.* Christ n'est pas sorti de la foi, et en vertu de sa foi dans l'épreuve Christ a vaincu la mort, mais comme par ailleurs il est aussi fils d'Adam il lui faut aussi mourir comme un seul homme, une alternative

sur laquelle il faudra revenir. Nous savons qu'un Ciel se trouvait au-dessus d'Adam qui fut un fils de Dieu³⁴² avant Jésus-Christ, mais pas un Dieu fait homme comme le fut Jésus-Christ ; car en Christ Dieu s'est anéanti pour engendrer un rapport de foi, le rapport d'un homme et de son Ciel, d'un fils et de son Père ; aussi, Jésus pouvait reprendre le jour initial de la tentation à son compte afin de sauver les hommes, mais pour ce faire Christ fut placé dans un désert où Dieu n'est pas, ainsi voyons-nous que le seul chemin qui mène au Ciel se trouve dans le Christ premier croyant, car depuis le Dieu fait homme, le Dieu créateur des cieux et de la terre n'habite que le Ciel d'un seul homme, celui de Jésus-Christ. Jésus-Christ Dieu de chair et de sang qui mourra comme un seul homme et qui une fois ressuscité sera glorifié pour l'éternité, Jésus-Christ dont le chrétien est la seule image fidèle. Rapport de foi qui se trouve dans le Christ et tous ceux qui aiment son nom, rapport qui est dispensé et octroyé à tous ceux qui aiment Jésus-Christ et qui fils à leur tour prient leur Père qui est dans les cieux, tous attirés par l'Esprit de Jésus.

*Moi et le Père nous sommes un.*³⁴³

Un rapport de foi implique un horizon et ce qui se cache derrière, ce sont des lieux qui ne se trouvent pas dans un rapport immédiat. C'est lorsqu'il sera glorifié dans un nouveau corps, au jour qu'il aura vaincu la mort que le Christ connaîtra un rapport différent en réponse à sa prière, non plus un rapport de foi mais un rapport de gloire : *Et maintenant, toi, Père, glorifie-moi auprès de toi-même de la gloire que j'avais auprès de toi, avant que le monde fût*³⁴⁴ ; *auprès de toi et avant le monde* car bien qu'il fût Dieu avant d'être homme il s'adresse au Père en qualité de croyant, en qualité de

créature qui veut s'entourer d'une création, et en cette qualité de croyant il ne peut trouver le Père dans son prolongement, et bien qu'il fût Dieu avant d'être homme il ne peut étendre son *moi* par-delà l'horizon qui lui est échu en qualité de créature, aussi adresse-t-il un *toi* et non un *je* au Père qu'il prie instamment, non un *je* et c'est pourtant ce qu'il semblerait faire en parlant d'Abraham. Mais lorsque Jésus s'exclame : *Avant qu'Abraham fût, moi, je suis* ; il ne sous-entend pas *je suis Dieu* mais bel est bien *je suis le Christ*, et en effet il parlait de lui-même en venant de dire aux pharisiens qu'Abraham a tressailli de joie de ce qu'il verrait son jour³⁴⁵. Là où Dieu dit *Je Suis*, Jésus dit *Je Suis* le Christ, la foi de Jésus dans son rapport au Père éternise le Christ et le place avant la création. Comprendons que c'est par la foi qu'il accorde sa gloire à celle du Père, et en effet s'il se glorifie lui-même sa gloire n'est rien³⁴⁶ ; et il en est de même de l'amour du Dieu qui est Amour avant la fondation du monde, à cause de la foi ce principe d'Amour devient un rapport de principe dans l'Amour qui va du Père au fils, et il adresse un *tu* au Père qui l'aime, à ce Père qui habite son ciel et qui aime la créature qui est la sienne et qui veut s'entourer d'une création ; *Père, je veux que là où je suis ceux que tu m'as donnés soient aussi avec moi, afin qu'ils voient ma gloire, la gloire que tu m'as donnée, parce que tu m'as aimé avant la fondation du monde*³⁴⁷. Alors il s'agit de comprendre l'immédiat glorifié comme le contact d'une rencontre parfaite et durable entre deux bords, et non pas comme une consubstantialité ce qui d'ailleurs abrogerait tout rapport de foi et de gloire.

Par la foi Christ prêche la gloire d'un nouveau Royaume, un Royaume glorifié par sa Présence et dont la gloire rejaillit sur les saints, un immédiat glorifié qui attend donc ceux qui auront aimé son nom. On ne s'y trompera pas,

Jésus comprend le *nous sommes uns* et le *qu'ils soient un comme nous* comme un *toi en moi* et un *moi en eux* : *Que tous soient un ; comme toi, Père, tu es en moi, et moi en toi, qu'eux aussi soient un en nous*, et juste après : *Je leur ai donné la gloire que tu m'as donnée, afin qu'ils soient un comme nous sommes un – moi en eux, et toi en moi –, afin qu'ils soient parfaitement un* ³⁴⁸. Souhait qui s'accomplit parfaitement ici-bas dans les gloires de l'extase et du ravissement et dont la plénitude s'accomplira dans la résurrection. Une plénitude parfaite car parfaitement *une* mais de façon à ce que *l'un* ne soit pas consubstantiel, qu'il ne soit pas un mélange ni une recette savante. Par ailleurs en qualité de créature Jésus ne peut pas parler d'un *un* consubstantiel *avant que le monde fût* car l'horizon de sa conscience le lui interdit, le bord faisant le jeu de la foi mais aussi celui de la tentation, disons le encore il ne peut trouver le Père au prolongement de lui-même ce que s'il le faisait anéantirait le rapport de foi pour le devenir des dieux qui connaissent le bien et le mal. Jésus le fils de Dieu et Dieu fait homme est son propre cercle ; aussi, lorsqu'il dit : *Moi et le Père sommes un*, il exprime sa foi comme *un moi dans le Père*. Il faut parler de complémentarité, de même que le ciel et la terre ne vont pas l'un sans l'autre, de même l'homme sans la femme, nous sommes dans un rapport ou si l'on préfère dans un double mouvement ; et cela dans le sens où Dieu devient un seul homme, et le ciel de cet homme, pour devenir le premier croyant et où de la sorte le lâcher-prise devient intérieur ; ou, pour le dire encore autrement, Dieu place un miroir en lui-même, qui réfléchit son image, et se crée lui-même homme à son image, le fils qui devient alors l'image du Père.

Le rapport de Père à fils n'est pas un rapport de Dieu à homme, dans ce rapport Dieu renonce à être Dieu, car être un Père ce n'est pas la même chose qu'être un Dieu

puisque devenir père implique le lâcher-prise pour la place du fils, on trouve déjà ce rapport aimant lorsque Dieu adresse son Verbe à Adam en lui soumettant la question : *Adam, où es-tu ?* Mais qu'au sujet de Jésus l'incrédule réponde à ces questions : A quel moment de sa vie pouvait-il avoir une connaissance immédiate du Père que sa prière rencontrait pourtant dans les cieux ? Dès le sein maternel, nourrisson ou bien enfant, disons adolescent ou bien peut-être plus précisément dans les jours qui suivirent cette prière du *Notre Père* ? Mais à quel moment pouvait venir la certitude immédiate de sa divinité absolue, celle d'une coïncidence avec le démiurge créateur ou le Dieu tout-puissant ? Une telle conscience de soi tout en demeurant complètement homme est-elle possible ? Pas pour un homme, mais pour un dieu sûrement. Or le miracle de la foi est de rendre manifeste ce qui est caché..., et c'est le renoncement qui rend tout manifeste. Un renoncement éternel, qui est de fait avant comme après la résurrection, car le Christ est monté au ciel dans un corps d'homme, et il en descendra sur les nuées dans le même corps.

*Celui qui m'a vu a vu le Père ; comment dis-tu : Montre-nous le Père ? Ne crois-tu pas que je suis dans le Père, et que le Père est en moi ?*³⁴⁹

Car dans le Père nous voyons Dieu devenir le ciel d'un seul homme. Le risque que Dieu prend en lui-même est immense, si le fils tombait il en serait de même pour le Père, le ciel du Christ s'épuiserait dans le gouffre de la dérélition, et c'est toute la foi qui serait rendue vaine. Jésus dit : *Celui qui m'a vu a vu le Père*, et de l'avoir dit par la foi constitue le sommet de la bonne nouvelle. Ce n'est pas un acte de connaissance, ce n'est pas par conscience immédiate

mais par foi que Jésus dit être le Père, et cette foi accomplit parfaitement l'oracle du prophète : *Mon juste vivra par la foi*³⁵⁰. Jésus n'affirme rien par conjecture, il ne se hasarde pas à dire de tels mots, mais il a la foi. Dieu devenu homme est devenu le premier croyant, mais de la sorte chaque instant de foi devient aussi une tentation, celle de sortir de la foi et de pouvoir devenir immédiatement un dieu pour les hommes, c'est-à-dire une idole de façon absolue. Par la foi ces paroles de Jésus ont fait descendre le seul vrai Dieu de son trône céleste pour le voir devenir le ciel d'un seul homme, et le ciel du Père se confond ici avec la chair du Christ, Dieu fait homme, bien que cette présence paternelle se retrouve derrière l'horizon du Dieu fait homme sans toutefois qu'elle ne s'y cache à jamais puisque le naturel chrétien implique un échange par la foi entre deux bords. Jésus a gardé la foi et ce faisant il est devenu le gardien de notre foi, il est le chemin qui mène à la maison du Père, et c'est le Père lui-même qui invite les hommes à suivre ce chemin de chair pour atteindre son ciel lors du baptême de Jésus et de sa transfiguration : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui je me complais*³⁵¹. Ainsi, ceux qui croient et connaissent que le Père a envoyé le fils, l'accompagneront pour vivre sous le même ciel : *Père juste, le monde ne t'a point connu ; mais moi je t'ai connu, et ceux-ci ont connu que tu m'as envoyé ; ils ont vraiment connu que je suis sorti d'auprès de toi, et ils ont cru que tu m'as envoyé*³⁵² ; ils vivront sous le même ciel, c'est-à-dire auprès du Père parce qu'ils ont pris ce chemin qui se trouve en Jésus-Christ qui est la porte qui mène à la maison du Père. Dieu se donne lui-même en offrant sa vie qui a vaincu la mort, mais ce chemin qu'il donne, et qui est sa vie, il le donne d'une façon toute particulière, car il donne en attirant, il te donne son chemin, sa vie, en t'attirant à lui ; aussi, ce qu'il donne se trouve derrière la question qui

réveille la foi : *Adam, où es-tu ?* Celui qui croit qu'un chemin va du fils au Père croit bel et bien que le Père a envoyé le fils, et ce chemin est aussi un chemin de foi du fils au Père. *Je leur ai fait connaître ton nom, et je le leur ferai connaître, afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux, et que moi, je sois en eux*³⁵³ ; ainsi l'Amour du Père qui aime le fils se retrouve-t-il en celui qui croit, car le cheminement va dans le sens du Père qui attire son fils et du fils qui attire le croyant, ainsi le Père attire-t-il le croyant par le fils qu'il a envoyé et qui a vaincu la mort : *Nul ne peut venir à moi, si le Père qui m'a envoyé ne l'attire ; et je le ressusciterai au dernier jour*³⁵⁴.

Christ d'éternité mais pas selon une connaissance immédiate car il est Christ d'éternité selon la foi dans son rapport au Père, c'est en devenant homme de chair et de sang mais un homme croyant que Dieu est devenu Jésus-Christ et son ciel dans le Père ; pour le dire autrement l'homme Jésus est naturellement chrétien, et cela est possible par la foi, car sa foi parfaite touche l'éternité, elle va du fils au Père et du Père au fils, elle porte l'Amour de Dieu dans son propre cercle. Dieu est fidèle, ce qui veut dire : Dieu est croyant. Et cette foi qui se trouve dans un renoncement à soi pour l'autre, ou encore dans un lâcher-prise qui signifie l'amour, touche le nœud qui se trouve entre le fils et le Père, le lien qui les unit, ce nœud étant en quelque sorte le miroir que Dieu a mis en lui-même, mais qui se trouve en lui depuis toujours car en effet Dieu est Amour. C'est dans la foi qui incarne l'Amour de Dieu que l'on touche la substance, la matière et la nature divine, c'est la foi qui trouve le Christ éternel, notre Christ Jésus qui est le premier et le dernier, le commencement et la fin, l'Alpha et l'Oméga³⁵⁵.

Comme il y a un temps où Dieu ne fut pas homme nous comprenons que Dieu s'est anéanti à l'instant de sa volonté

pour se vêtir de nos chairs : *La Parole a été faite chair, et elle a habité parmi nous, pleine de grâce et de vérité ; et nous avons contemplé sa gloire, une gloire comme celle du Fils unique auprès du Père*³⁵⁶. Il est devenu fils de Dieu et ce faisant Dieu est devenu également le ciel d'un seul homme ; Jésus est le fils unique d'un seul Père et d'un Père unique qui est son propre ciel alors qu'Adam est fils de Dieu dans le sens où Dieu est le Père de tous les hommes, et c'est aussi pourquoi Christ est le sauveur de tous ceux qui croient, et cela dès l'instant de sa volonté où Dieu s'est anéanti lui-même et le fait pour toujours afin que nous trouvions le chemin qui mène au Père à travers son fils unique Jésus-Christ : *Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle*³⁵⁷, que je veux citer avec le passage suivant : *L'amour de Dieu a été manifesté envers nous en ce que Dieu a envoyé son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par lui*³⁵⁸. Il convient alors qu'en Jésus-Christ Dieu devienne le Père d'un seul homme, unicité qui est encore souligné par le qualificatif « unique » par lequel Jean désigne le fils et que nous trouvons de nouveau dans son Prologue : *Personne n'a jamais vu Dieu ; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, est celui qui l'a fait connaître*³⁵⁹. Mais Jésus-Christ est encore fils de l'homme. Il n'a pas une nouvelle chair mais un lien de parenté avec Adam, il se retrouve donc dans la chaîne des hommes par sa mère Marie qui lui donna naissance. Sa chair est celle d'Adam, mais étant fils de Dieu, et Dieu fait homme, Jésus est sans péché et demeure pur de tout mal, sans tache et sans défaut, puisqu'il ne donna jamais suite aux mots du tentateur : *Vous serez comme des dieux*. Aussi, étant homme fils de Marie, sans péché, ressuscité, glorifié, il peut sauver tous les hommes. Comment le pourrait-il dans une chair neuve qui n'eût aucun lien avec le reste des

hommes ? Mais le deuxième Adam est lié au premier par sa naissance. Se retrouvant dans la chaîne des hommes et leur mouvement qui va de la naissance à la mort il ne peut échapper à la mort de la chair sauf à vouloir *être comme un dieu*, ce qu'il s'est interdit par amour pour les hommes car Jésus n'est jamais sorti de la foi. C'est par Marie que Dieu se place sous notre condamnation. Mais en vertu de son obéissance et de sa foi il veut nous sauver, vaincre la mort, et nous faire ressusciter d'entre les morts avec lui : *Et ayant paru comme un simple homme, il s'est humilié lui-même, se rendant obéissant jusqu'à la mort, même jusqu'à la mort de la croix. C'est pourquoi aussi Dieu l'a souverainement élevé, et lui a donné le nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans les cieux, sur la terre et sous la terre, et que toute langue confesse que Jésus-Christ est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père*³⁶⁰.

Ainsi en est-il du Christ éternel dans le sens du cercle de l'amour que traduit la foi, cercle commun au Père et au fils : Dieu est avant toutes choses.

Ainsi de l'homme Jésus, mais éternel encore, dans le sens de son propre cercle en sa qualité de créature déterminée par des horizons : Dieu s'est fait homme.

LES CHEMINS DE
L'HOMME

Où qu'il soit, où qu'il aille, l'homme se trouve sur un chemin, chaque homme se trouve sur un chemin, mais un seul chemin conduit à la maison du Père, et ce chemin se trouve en Jésus-Christ qui est la porte, une porte qui s'ouvre sur le chemin qui mène au ciel. C'est parce qu'elle se trouve chez un seul homme que cette porte est étroite et que le chemin est resserré, de plus il est un homme parmi d'autres, un homme quelconque dont l'apparence n'a pas fait parler de lui, dont le métier fut certainement celui de ses pères, un métier parmi tant d'autres, aussi ne trouvera-t-on rien d'extraordinaire dans les traits qui incarnent l'Eternel Dieu. Crucifié entre deux malfaiteurs, un curieux pouvait le compter parmi leurs acolytes. Ressuscité, seuls quelques privilégiés l'auront vu ; les miracles, encore des privilégiés, peut-être plus nombreux, bien que tous les yeux d'une foule ne puissent regarder au même endroit et de la meilleure place. Les témoignages plus tardifs devaient avoir moins de force, le christianisme devait disparaître avec quelques élus, cependant ce fut le contraire qui arriva et les témoins touchèrent davantage de personnes. Témoignages de ceux qui ont parlé, de ceux qui n'ont pas vu mais entendu, de ceux qui ont écrit un récit, et le nombre des fidèles a grossi. Ils ont cru aux paroles de ceux qu'ils ont

entendu, car la foi vient de ce qu'on entend ³⁶¹, ils ont cru en ce qu'ils ont vu mais surtout en ce qu'ils n'ont pas vu : *Heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru !* ³⁶² Seule la foi pousse la porte de la vie, et lorsque le seuil en est franchi une vie par-delà le chemin attire son hôte afin de l'accueillir auprès d'elle, c'est le renoncement qui fait place à l'amour. Jésus-Christ l'homme qui porte la vie en lui-même n'est pas facile à trouver, que ce soit avec les yeux ou avec les oreilles, mais la foi dans un renoncement vrai ce chargera aisément d'accomplir cette besogne en mettant nos yeux et nos oreilles au bon endroit.

Tout Dieu se retrouve en Christ, et le malheur des théologies est de vouloir faire l'économie d'une partie de Dieu, Père de tous les hommes, qu'elles situeraient hors du Christ, comme si une puissance s'économisait d'une certaine façon de la naissance du Christ à la croix, et de la croix à sa résurrection. Christ est le chemin qui mène au Père, et ce Père se trouve lui aussi dans le Christ Jésus que sa foi peut toucher ; le fils de Dieu est unique et il a une foi parfaite en Dieu le Père, ce Père qui compose son unique ciel. Les théologies font de Dieu un Père commun à tous les hommes, mais hors du Christ tous les hommes sont des fils prodigues qui dépensent leurs talents sur les chemins du monde, et tous sont les orphelins de leur Père duquel Adam se sépara en Eden ; aussi, c'est bien Adam qui abandonna son Père en refusant de s'abandonner lui-même pour le rencontrer, ce qui regarde une incrédulité qui refuse de perdre sa vie pour la retrouver, ce qui revient à repousser l'appel des profondeurs et le cri désespéré : *Du fond de l'abîme je t'invoque, Seigneur !* ³⁶³ Il s'agit de s'enfoncer dans la foi, mais loin de la foi ils ont chassé leur ciel pour courir sur d'autres chemins, des chemins qui grossissent autant que la mer sous l'orage, des chemins qui mènent à la

maison des dieux ; d'où l'unique question de l'Éternel Dieu, du Dieu vivant qui cherche un homme égaré : *Adam, où es-tu ?*

C'est à travers la foi que se dessine un chemin qui mène au Dieu du ciel, cette foi par laquelle plusieurs ont connu le Christ avant son heure de chair, car en s'adressant à Dieu à travers le voile du renoncement c'est-à-dire de la grâce et de l'Amour du Dieu créateur ils ont reçu un nouveau Royaume, une nouvelle patrie, une nouvelle terre et de nouveaux cieux, mais aussi une nouvelle chair pour la vie éternelle, car c'est à travers son renoncement que Dieu nous rachète, renoncement et lâcher-prise qui se sont personnifiés en Jésus-Christ. Le renoncement détermine le cercle du Dieu éternel, c'est là tout son Amour, et il se traduit auprès de nous par la foi. Et le voile du renoncement s'est trouvé dans la chair de Jésus-Christ qui est le chemin vivant qui nous conduit au Père : *Je suis le chemin, la vérité, et la vie. Nul ne vient au Père que par moi*³⁶⁴.

La chair est la marque du renoncement et de l'Amour de Dieu, la chair interdit le devenir des dieux, elle maintient et retient l'homme dans la création du sixième jour. Pourtant, depuis que Dieu s'est mis en quête de l'homme, une différence psychologique et de taille subsiste, aussi voyons-nous les hommes marcher sur un chemin qui les dépasse pour les conduire aux prolongements qui font le surhumain, ce qui se traduit par le désir de gagner un autre rang que le sien et de déborder sur le septième jour. L'homme est l'image de Dieu parce que parmi les créatures c'est lui qui fut convié au face à face avec l'Éternel Dieu, c'est lui qui pouvait le recevoir dans sa maison. Mais les hommes veulent atteindre la maison des dieux, et où qu'ils se trouvent ils effacent leur chair pour en franchir le seuil. L'homme veut être intellect, raison, connaissance du bien et

du mal, il veut être Esprit. Mais la nature elle-même nous enseigne que contrairement à l'homme qui rêve d'être un oiseau, un poisson, ou bien un monstre plus compliqué et plus furieux que Typhon³⁶⁵, l'animal ne sort pas de son rang, ainsi un chat reste-t-il à sa place de chat sans éprouver le désir de devenir un chien. C'est pourquoi, sauf à vouloir faire le singe, nous ne verrons jamais un animal se travestir en une autre espèce que la sienne ni en manifester le désir. Mais l'homme imagine toutes sortes de rôles, les échange, et fabrique même de nouvelles espèces, ainsi peut-il imaginer une espèce composite assemblée à partir d'autres genres, et ses techniques lui viennent en aide pour réaliser ces désirs les plus incongrus. C'est en s'engageant, ici et maintenant, dans le chemin de chair qui se trouve dans le renoncement éternel manifesté à nous en l'homme Jésus que les hommes gagneront le ciel du seul vrai Dieu. Et pour s'engager dans un chemin aussi étroit il faut commencer par renoncer à soi-même, ce qui est de mourir pour vivre.

Jésus-Christ est le chemin, le chemin que Dieu a pris pour devenir un homme, naître, grandir et mourir comme un homme, jusqu'à la mort sur la croix, mort qui ne peut cependant retenir le fils de Dieu qui veut que tous partagent sa résurrection. Ce chemin signifie tout le renoncement de Dieu à être Dieu pour devenir un seul homme, mais pas n'importe quel homme, car Jésus-Christ est un homme qui ne sort pas de la foi, un homme qui ne connaît pas le péché, un homme qui signifie l'éternel renoncement de Dieu à être Dieu.

Jésus-Christ étant le chemin que Dieu a suivi dans son propre renoncement pour l'amour des hommes ce chemin est donc un chemin d'affliction, chemin qui pour être suivi

demande à quiconque se presse à sa porte le même renoncement, car il s'agit pour les hommes de renoncer au devenir dieu et aux routes qui conduisent aux apothéoses en tout genre. Ce chemin n'est pas facile, et il est encore étroit dans le sens de cette difficulté, car si le fils de Dieu n'est pas sorti de la foi c'est parce qu'il est resté sur le même chemin et ne s'en est jamais écarté, et comme il est lui-même le chemin comprenons qu'il ne s'est jamais éloigné de son *moi*, ce chemin d'affliction est donc un chemin de foi. Dans son *Evangile des souffrances* Kierkegaard souligne très à propos les tentations qui bordent ce chemin de croix, ces tentations qui veulent que l'homme sorte de la foi : *Le doute veut faire croire à l'infortuné qu'il se pourrait que l'affliction fût enlevée, et qu'il fût possible de suivre le même chemin sans elle. Mais quand l'affliction est le chemin, il est impossible qu'elle soit enlevée, et le chemin reste en tout état de cause le même. – Le doute veut faire croire à l'affligé qu'il s'est peut-être trompé de chemin, que l'affliction pourrait être le signe d'une fausse route. Mais quand l'affliction est le chemin, elle ne peut signifier que l'on s'est trompé de direction, elle montre au contraire que l'on est sur la bonne voie. – Le doute veut faire croire à l'affligé que l'on pourrait peut-être suivre une autre route. Mais quand l'affliction est le chemin, il est impossible d'en prendre un autre*³⁶⁶.

Christ ne s'éloigne pas de son *moi* qui regarde l'amour du Dieu qui est Amour, par la foi il reste attaché au Père du ciel, mais c'est parce que la chair est la marque du renoncement que la foi est possible, la chair maintient le *moi* entre deux horizons, c'est pourquoi l'homme ne se connaît pas spontanément de façon intuitive mais tel qu'il s'apparaît à lui-même, alors le cercle du *moi* se devine malgré les horizons. L'homme sans Dieu doit quant à lui renoncer à son *moi*, s'en écarter et le maintenir hors de lui, en effet le cercle qui fait l'homme sans Dieu veut façonner

le nouveau dieu en repoussant les barrages qu'imposent les chairs de nos corps. L'homme sans Dieu devra donc renoncer à sa propre infinité, à ce *moi* composite, et cela afin de retrouver son *moi* comme une nouvelle création. En dehors de l'affliction il n'y a que des fausses routes car les routes du monde ont pour ultime destination le règne des dieux. Politiques, sciences et religions, y aideront, et c'est pourquoi leur seul dessein est de supprimer le renoncement à soi-même, et ce faisant elles suppriment la croix du Christ, et le chemin qui est le Christ en personne, en effet l'affliction étant le chemin, *elle ne peut être enlevée sans que soit supprimé le chemin, et il ne peut y avoir d'autres chemins, mais seulement de fausses routes*³⁶⁷. Il s'agit de retrouver son *moi*, et il le gagnera celui qui renoncera à lui-même, car le renoncement crée un passage pour l'Amour de Dieu, de ce Dieu qui a renoncé à être Dieu parce qu'il est Amour. Ce passage est créé pour Dieu Lui-même en vertu du Christ qui est le chemin qui mène au Père, et en vertu de la foi le *moi* se retrouve sous un nouveau ciel.

L'Éternel Dieu pose la question : *Adam, où es-tu ?* Et celui ou celle qui entend le Verbe peut répondre ici et maintenant. Mais tous l'entendront, et ils l'entendront encore là où les bruits du monde s'efforcent de couvrir la voix d'un Dieu qui cherche celui qui s'est perdu ; Dieu peut créer un désert pour se faire connaître. La réponse a la valeur de l'Amour, et elle vaut pour l'éternité, car il s'agit pour le *moi* d'être rendu à lui-même là où il s'agit pour un chemin de se retrouver sous un ciel éternel.

POSTFACE

Bien et mal, là où les deux se trouvent dans un même fruit je n'ai pas fait un pas de plus. A l'heure de la mondialisation tous ont un œil sur le progrès du bien dans le monde, et l'idée du bien prend une taille pharaonique lorsque l'orgueil des nations trouve un prince qui veut se faire un nom : construire une Babel qui touchera le ciel, convaincre tout un chacun d'ajouter sa pierre à l'édifice, puis édifier cette ville qui éloignera les blessures pour parader devant tous. Or, ce sont nos guerres, nos maladies, nos agressions et nos misères, qui sont les témoins de cette blessure béante que des hommes ont maintenant décidé de traduire en bien. Et aujourd'hui il s'agit de nous protéger de toutes les morts parallèles à celle qui depuis Adam court sur tous les hommes, le *tu mourras*. Planification, pensée unique, les communismes armés font place aux communismes sanitaires, à celui des remèdes. Mais au jour du gouffre, l'Homme, ce faux Christ, ne trouvera pas d'issue, le remède qui ajourne la mort en la remettant à plus tard n'est pas un chemin pour la vie, il est un chemin de perfectibilité, pour celui qui ne se repent pas et ne renonce jamais. Le seul chemin de vie est celui qui s'ouvre sur la mort, il est celui qui ne peut l'éviter, il se trouve dans la foi d'une résurrection de la chair qui passe par le *tu mourras*, car accepter

d'être un seul homme face au gouffre de la mort s'est trouver une issue dans le rédempteur, une issue loin des dieux qui veulent perdurer dans l'Homme, et qui pour cela rêvent d'un monde sans rédemption. Aussi s'agit-il d'occuper le chrétien ailleurs, de le rendre captif d'un autre bien et de méditer son apostasie, et c'est ici le seul complot que je connaisse, toute autre forme de complot relevant du phantasme et de l'aveuglement. Loin de l'arbre de vie, loin de la croix, le chrétien devient l'heureux complice d'une guérison des nations sous l'arbre de la mort. Il rejoint une église qui se rencontrait déjà sous l'enceinte de Babylone, celle qui prodiguait les meilleurs soins aux meurtrissures de la bête, celle qui lui donnait un corps sous les traits de l'agneau, et qui aujourd'hui lui concède un évangile social et républicain. Une église qui s'arrange avec le siècle, et qui compose avec le corps social, avec Babylone, en proposant la nouveauté d'un culte distanciel, un culte sans danger, à l'abri de tous les détracteurs et autres adversaires. Une astuce, une ruse, une mise en scène, car en effet on ne peut ouvrir son arrière-chambre à tous les hommes sans pousser la porte principale avec celle du parvis, c'est comme si l'homme d'une autre époque nous disait : « Vous n'entrerez plus dans le temple, mais vous pourrez vous consoler à plusieurs en lisant ou en examinant le compte rendu de nos prédications. » A plusieurs : alors, autant trouver le seuil d'une nouvelle église ! Ainsi, une fois qu'il ne restera qu'un semblant de christianisme, plus un seul chrétien pour faire rempart aux fruits de l'éthique, une fois que le chrétien se joindra au profane, une fois qu'on ne le trouvera plus pour prêcher la repentance des péchés et le Royaume de Dieu, alors Satan s'occupera du reste. Et le virus énigmatique à déjà conduit une foule d'hommes – et des chrétiens – aux pieds de cette bête, funeste Babylone.

NOTES DE L'AUTEUR

1. *Genèse* 3 : 5.
2. *Evangile selon Matthieu* 16 :18 ; *Actes des Apôtres* 20 : 28.
3. *Evangile selon Matthieu* 18 : 20.
4. Clément d'Alexandrie, *VII Stromate*, V, 29, 3-8.
5. *I Rois* 22 : 17.
6. *Evangile selon Jean* 10 : 11-13.
7. *Evangile selon Matthieu* 23 : 13 ; *Evangile selon Luc* 11 : 52.
8. *Epître de Paul aux Romains* 13 : 1-7.
9. *Epître de Paul aux Ephésiens* 6 : 12.
10. *Epître de Paul aux Romains* 12 : 2.
11. *Apocalypse de Jean* 13 : 18.
12. *Genèse* 1 : 24-31.
13. *Exode* 7 : 5.
14. *Première épître de Pierre* 2 : 25.
15. *Evangile selon Jean* 4 : 23, 24.
16. *Ecclesiaste* 1 : 2.
17. *Evangile selon Jean* 18 : 36.
18. *Apocalypse de Jean* 1 : 4.
19. *Ibid.*
20. *Ibid.*, 1 : 5.
21. *Exode* 3 : 14.
22. *Evangile selon Jean* 8 : 58.
23. *Première épître de Jean* 4 : 8, 16.
24. *Evangile selon Jean* 1 : 4 ; 14 : 6.
25. *Apocalypse de Jean* 21 : 1.
26. *Ibid.*
27. *Ibid.*, 21 : 4.
28. *Ibid.*, 20 : 3.

29. *Évangile selon Matthieu* 14 : 25.
30. *Apocalypse de Jean* 6 : 11.
31. *Ibid.*, 6 : 10.
32. *Ibid.*, 11 : 7.
33. *Évangile selon Matthieu* 27 : 46.
34. *Évangile selon Luc* 23 : 42, 43.
35. *Genèse* 2 : 16, 17.
36. *Apocalypse de Jean* 10 : 2.
37. *Ibid.*, 13 : 1 ; 13 : 11.
38. *Ibid.*, 20 : 13.
39. *Ibid.*, 13 : 3. La relation avec 5 : 6 dans le même livre est évidente.
40. *Ibid.*, 17 : 9.
41. *Ibid.*, 5 : 1.
42. *Ibid.*, 8 : 2.
43. *Ibid.*, 16 : 1.
44. *Ibid.*, 13 : 14.
45. *Genèse* 3 : 22, 24.
46. *I Rois* 18 : 19, 40.
47. *Évangile selon Luc* 4 : 25 ; *Épître de Jacques* 5 : 17.
48. *Apocalypse de Jean* 11 : 2 ; 13 : 5.
49. *Ibid.*, 11 : 3 ; 12 : 6, 14 ; *I Rois* 17 : 3-16.
50. *II Rois* 2 : 11.
51. *Ibid.*, 2 : 13.
52. *Seconde épître de Paul aux Corinthiens* 5 : 4.
53. *Épître aux Hébreux* 10 : 38.
54. *Première épître de Paul aux Corinthiens* 15 : 50.
55. *Ibid.*, 15 : 47.
56. *Apocalypse de Jean* 13 : 11, comparer avec 5 : 6.
57. *Ibid.*, 13 : 16.
58. *Genèse*, *loc. cit.*
59. *II Rois* 1 : 9, et les versets qui suivent.
60. *Apocalypse de Jean* 13 : 13.
61. *Ibid.*, 20 : 9.
62. *II Rois* 1 : 15.
63. *Apocalypse de Jean* 17 : 3.
64. *Ibid.*, 17 : 18.
65. *Zacharie* 5 : 7-11.
66. *Apocalypse de Jean* 17 : 12.
67. *Ibid.*, 18 : 13.
68. *Ibid.*, 11 : 2 ; 20 : 9. Comparer avec *Luc* 21 : 20 et *Matthieu* 24 : 15.

69. *Ibid.*, 17 : 10.
70. *Josué* 10 : 1-27.
71. Comprenons que la possibilité d'une vision ou d'une visitation se concrétise à travers une charge émotive suffisante. Jean a certainement reçu sa vision dans l'exil qui suivit le siège de Jérusalem par Titus sous Vespasien en 70 ; l'*Histoire Ecclésiastique* III, 12 d'Eusèbe de Césarée corrobore cet événement. Le souvenir des rois d'*Apocalypse* 17 qui peut traduire la suite des empereurs sous lesquels l'apôtre vécut, permet de penser que Titus fut le septième roi qui régna peu de temps, et Domitien le huitième roi qui fut à la fois un deuxième Néron dans les persécutions qu'il ordonna contre les chrétiens (*Histoire Ecclésiastique* III, 17).
72. *Genèse* 11 : 7-9.
73. *Daniel* 4 : 22, 29. On remarquera la formule *Babylone la grande* prononcée au v. 27 par le roi Neboukadnetsar.
74. *Apocalypse de Jean* 18 : 10, 16, 19.
75. *Genèse* 11 : 4.
76. *Genèse*, *loc. cit.*
77. *Apocalypse de Jean* 13 : 14.
78. *Ibid.*, 13 : 15.
79. *Évangile selon Jean* 20 : 20, 27 ; *Évangile selon Luc* 24 : 39.
80. Lors de la bataille du pont Milvius qui opposa Constantin à Maxence ; sur la vision racontée par Constantin lui-même voir Eusèbe de Césarée, *Vie de Constantin*, I, 28.
81. *Apocalypse de Jean* 17 : 5.
82. Le premier concile œcuménique se déroula à Nicée en 325 sous le patronage de l'empereur Constantin, les principaux articles de foi concernant l'égalité de substance du Père et du Fils dans la Trinité y furent débattus et codifiés.
83. *Évangile selon Jean* 1 : 23.
84. *Évangile selon Matthieu* 21 : 13 ; *Évangile selon Marc* 11 : 17.
85. *Seconde épître de Paul aux Thessaloniciens* 2 : 3 ; *Apocalypse de Jean* 11 : 7.
86. *Seconde épître à Timothée* 2 : 13.
87. il y a une similitude *harmonique* dans les deux épisodes. Aux six tours de la ville de Jéricho des six premiers jours correspondent l'ouverture des six premiers sceaux, aux sept tours du septième jour correspondent les sept trompettes du septième sceau. La ville de Jéricho coïncide avec le monde que Jean décrit dans son *Apocalypse*. Voir *Josué* 6 : 2-5, 15 et *Apocalypse de Jean* 8 : 1-2, on peut aussi comparer les sept anges et leurs

trompettes avec les sept sacrificateurs qui portent les sept cors de bélier (traduit par *trompettes* dans la version des Septante) de *Josué* 6 : 6.

88. *Apocalypse de Jean* 6 : 2, que j'ai joint à 19 :14.

89. *Evangile selon Jean* 1 : 29.

90. *Seconde épître de Paul aux Corinthiens* 3 : 18 ; 4 : 4.

91. *Evangile selon Luc* 1 : 78 ; *Zacharie* 3 : 8 et 6 : 12, dans la version des Septante.

92. *Première épître de Paul aux Corinthiens* 15 : 45.

93. *Apocalypse de Jean* 12 : 1.

94. *Seconde épître de Paul aux Corinthiens* 4 : 6.

95. *Exode* 3 : 2.

96. *II Rois*, *loc. cit.*

97. *Juges* 13 : 19-21.

98. *Ezéchiel* 1 et 10 ; les lignes suivantes en donnent une lecture.

99. *Esaïe* 6 : 6, 7.

100. *Apocalypse de Jean* 4 : 6-8.

101. *Ibid.*, 13 : 8.

102. *Genèse* 3 : 21.

103. *Ibid.*, 3 : 9.

104. *Evangile selon Marc* 10 : 51.

105. *Matthieu*, *loc. cit.*

106. *Evangile selon Luc* 23 : 46.

107. Sur ce thème et les lignes qui suivent : Henri Bergson, *L'Evolution créatrice*, Paris, Félix Alcan, 1907.

108. Conclusion de son livre : *Les Deux Sources de la morale et de la religion*, Paris, Félix Alcan, 1932.

109. Hegel, *Encyclopédie des sciences philosophiques en abrégé*, Paris, Gallimard, 1970, p. 240.

110. *Id.*, *Philosophie de l'esprit*, t.I, trad. A. Véra, Paris, Germer Baillière, 1867, p. 447.

111. Leibniz et sa loi de la continuité, *Nouveaux Essais sur l'entendement humain*, voir Préface et IV, 16, 12.

112. *Genèse* 1 : 28.

113. Voir par exemple plusieurs endroits de son *Post-scriptum aux Miettes philosophiques*.

114. *Epître de Paul aux Romains* 5 : 12.

115. La création *selon l'espèce* de *Genèse* 1.

116. S. Kierkegaard, *Le Concept d'angoisse*, OC 7, Paris, Editions de l'Orante, 1973, p. 147.

117. Recueilli dans le magazine *Certitudes*, n° 193, Janvier-Février 2000.

118. *Actes des Apôtres* 17 : 28.
119. Sur ce paragraphe concernant Aristote et sa *Métaphysique* on consultera également son traité *De l'âme* avec intérêt.
120. Platon, *Pbèdre*, 245c-246a.
121. Philon d'Alexandrie, *De opificio mundi*, Œuvres, Volume1, Paris, Editions du Cerf, 1961, p. 169.
122. *Ibid.*, p. 231.
123. *Ibid.*, p. 233.
124. *Ibid.*, p. 239.
125. *Ibid.*
126. Origène, *Traité des Principes (Peri Archôn)*, Paris, Etudes Augustiniennes, 1976, p. 44.
127. *Ibid.*, p. 200, 231, 232.
128. On se reportera ici au septième chapitre de la *Première épître de Paul aux Corinthiens*.
129. *Genèse* 2 : 18.
130. *Evangile selon Matthieu* 22 : 39.
131. S. Kierkegaard, *Les Œuvres de l'Amour*, OC 14, Paris, Editions de l'Orante, 1980, p. 54.
132. *Evangile selon Jean* 17 : 26.
133. *Première épître de Jean* 4 : 19.
134. *Evangile selon Jean* 15 : 12.
135. *Première épître de Jean* 4 : 8, 16.
136. *Evangile selon Luc* 22 : 48.
137. Clément d'Alexandrie, *Le Pédagogue*, Les pères dans la foi, Paris, Migne, 1991, p. 288.
138. Maurice Clavel, *Nous l'avons tous tué ou ce juif de Socrate*, Paris, Editions du Seuil, 1977.
139. *Id.*, *Dieu est Dieu, nom de Dieu*, Paris, Grasset, 1976, p. 242.
140. Jean Brun, *Les Rivages du Monde*, Paris, Desclée, 1979.
141. Voir l'introduction de Jean Brun aux *Œuvres complètes* de S. Kierkegaard, OC 14, *op. cit.*, p. XXII.
142. Ignace d'Antioche dans *Les Pères apostoliques : Ignace aux Smyrniotes*, Paris, Editions du Seuil, 1980, p. 146.
143. *Evangile selon Matthieu* 4 : 1-11.
144. *Exode* 33 : 20.
145. *Evangile selon Jean* 1 : 14.
146. Philon d'Alexandrie, *De fuga et inventione*, Œuvres, Volume17, Paris, Editions du Cerf, 1970, p. 179.
147. *Epître de Paul aux Philippiens* 2 : 6, 7.

148. *Évangile selon Jean* 8 : 58.
149. *Aux Hébreux*, *loc. cit.*
150. Jean Brun, *Philosophie de l'histoire*, Paris, Stock, 1990, p. 350.
151. *Genèse* 2 : 23.
152. *Ibid.*, 2 : 24.
153. *Ibid.*, 2 : 25 ; 3 : 10.
154. *Épître de Paul aux Romains* 7 : 8.
155. *Genèse* 2 : 9.
156. *Évangile selon Jean* 14 : 6.
157. *Apocalypse de Jean*, *loc. cit.*
158. *Genèse* 9 : 3.
159. *Ibid.*, 4 : 4.
160. *Ibid.*, 3 : 21.
161. *Ibid.*, 9 : 4.
162. *Deutéronome* 18 : 15-19.
163. *Exode* 4 : 16.
164. *Actes des Apôtres* 15 : 21.
165. Ignace d'Antioche, *Lettre aux Romains* 6 : 1, 2.
166. *Épître aux Hébreux* 12 : 2.
167. *Première épître de Paul aux Corinthiens* 15 : 22.
168. *Ibid.*, 13 : 12.
169. Origène, *op. cit.*, p. 146, 147.
170. *Seconde épître de Jean* 1 : 7.
171. *Première épître de Jean* 5 : 20.
172. *Apocalypse de Jean* 19 : 13.
173. *Genèse* 22 : 8.
174. Philon d'Alexandrie, *De Abrahamo*, Œuvres, Volume 20, Paris, Editions du Cerf, 1966, p. 95-103.
175. *Genèse* 22 : 13.
176. Tertullien, *Apologétique*, XXI, 28.
177. *Évangile selon Jean* 3 : 35.
178. *Jean*, *loc. cit.*
179. *Ibid.*, 17 : 5.
180. *Ibid.*, 10 : 30.
181. *Ibid.*, 17 : 21-23.
182. Clément d'Alexandrie, *Extraits de Théodote*, 4, 2.
183. *Ibid.*, 19, 1.
184. Tertullien, *Apologétique*, XXI, 13, 14.
185. Eusèbe de Césarée, *Histoire Ecclésiastique*, V, 28, 5.
186. Tertullien, *Contre Praxeas*, II, 1.

187. *Ibid.*, XXVII, 11.
188. *Id.*, *La chair du Christ*, V, 7.
189. Méliton de Sardes, *Sur la Pâque et Fragments*, SC 123, Paris, Editions du Cerf, 1966, p. 65.
190. *Ibid.*, p. 227.
191. Tertullien, *Contre Praxeas*, V, 6.
192. *Ibid.*, XXVI, 9.
193. *Évangile selon Matthieu* 14 : 31.
194. S. Kierkegaard, *Ou bien...ou bien*, Paris, Robert Laffont, collection « Bouquins », 1993, p. 13.
195. *Ibid.*, p. 157.
196. *Psaume* 19 : 2-7.
197. *Première épître de Paul aux Corinthiens* 13 : 12.
198. *Apocalypse de Jean* 3 : 8.
199. *Évangile selon Jean* 10 : 9.
200. *Genèse* 2 : 20.
201. *Actes des Apôtres* 17 : 23.
202. *Exode*, *loc. cit.*
203. Victor Hugo, *La Conscience (La Légende des siècles)*.
204. *Genèse* 3 : 10.
205. *Ibid.*, 3 : 11-13.
206. Clément d'Alexandrie, *VII Stromate*, XVI, 96, 4.
207. *Ibid.*, XVI, 95, 3.
208. *Évangile selon Jean* 5 : 39, 40.
209. Pour les doxologies on peut comparer avec les mots et le sens que donnent les versets suivants : *Galates* 6 : 18 ; *Philippiens* 4 : 23 ; et aussi avec : *Philémon* 1 : 25 ; 2 *Timothée* 4 : 22 .
210. Irénée de Lyon, *Contre les hérésies*, V, 30, 2 ; qu'il faut comparer avec *Apocalypse de Jean* 7 : 5-8.
211. En parcourant un passage du *Papyrus 46* dans *Ephésiens* 6 : 11 et 12 je suis tombé sur un exemple de saut de ligne des plus significatifs. Le scribe a recopié le dernier mot μεθοδίας de la neuvième ligne de son manuscrit à la fin de la onzième égaré par le προς τας qui précédait les deux mots, en effet il fallait écrire προς τας αρχας. Il ne reprendra son texte que trois mots plus loin à partir de προς τους κοσμοκρατορας, certainement pour avoir trébuché sur la terminaison d'un εξουσιας. Je ne sais pas si cet exemple a déjà été documenté.
212. *Évangile selon Matthieu* 26 : 53.
213. Jean Chrysostome, *Sur l'incompréhensibilité de Dieu*, SC 28^{bis}, Paris, Editions du Cerf, 1970, p. 301.

214. *Épître de Jean*, loc. cit.
215. *Première épître de Paul aux Corinthiens* 13 : 8-12.
216. Jean Chrysostome, *op. cit.*, p. 105.
217. *Ibid.*, p. 293.
218. Jean Chrysostome, *Sur l'égalité du Père et du Fils*, SC 396, Paris, Editions du Cerf, 1994, p. 117.
219. *Ibid.*, p. 327-331.
220. *Ibid.*, p. 301-303.
221. S. Kierkegaard, *Post-scriptum aux Miettes philosophiques*, tr. Paul Petit, Paris, Gallimard, 1989, p. 384.
222. S. Kierkegaard, *Les Miettes philosophiques*, tr. Paul Petit, Paris, Seuil, 1996, p. 103.
223. *Première épître de Paul aux Corinthiens* 1 : 9.
224. S. Kierkegaard, *La Répétition*, OC 5, Paris, Editions de l'Orante, 1972, p. 87.
225. S. Kierkegaard, *Crainte et Tremblement*, OC 5, *op. cit.*, p. 138, 139 et surtout p. 141.
226. *Ibid.*, p. 165.
227. S. Kierkegaard, *L'Ecole du Christianisme*, tr. P.-H. Tisseau, Bazoges-en-Pareds, 1936, p. 275.
228. *Ibid.*, p. 276.
229. Clément d'Alexandrie, *Le Protreptique*, I, 6, 4.
230. *Ibid.*, I, 7, 1.
231. *Ibid.*, I, 8, 4.
232. *Ibid.*, IX, 87, 1.
233. *Seconde épître à Timothée* 3 : 16.
234. Clément d'Alexandrie, *Le Protreptique*, IX, 87, 2.
235. *Évangile selon Jean* 17 : 21-23.
236. *Apocalypse de Jean* 9 : 6.
237. *Ibid.*, 9 : 11.
238. *Ibid.*, 20 : 10, 14.
239. *Ibid.*, 9 : 5.
240. *Genèse* 7 : 24.
241. *Épître aux Hébreux* 11 : 7.
242. *Actes des Apôtres* 9 : 1-5.
243. *Ibid.*, 9 : 9 ; comparer avec *Matthieu* 12 : 40.
244. *Ibid.*, 9 : 12.
245. *Jonas* 2 : 3.
246. *Actes des Apôtres* 9 : 20.
247. *Ibid.*, 9 : 15, 16.

248. *Exode* 3 : 13.
249. *Ibid.*, 3 : 14.
250. *Evangile selon Luc* 1 : 30, 31.
251. Philon d'Alexandrie, *De mutatione nominum*, Œuvres, Volume 18, Paris, Editions du Cerf, 1964, p. 37.
252. *Jean*, *loc. cit.*
253. *Evangile selon Jean* 17 : 6, 26.
254. *Ibid.*, 1 : 12.
255. *Actes des Apôtres* 14 : 22, 27.
256. *Ibid.*, 13 et 14.
257. *Evangile selon Jean* 10 : 9.
258. *Actes des Apôtres* 16 : 6-10.
259. *Ibid.*, 16 : 1.
260. *Épître de Paul aux Philippiens* 4 : 3.
261. *Evangile selon Jean* 4 : 24.
262. *Seconde épître de Paul aux Corinthiens* 3 : 17.
263. *Apocalypse de Jean* 19 : 10.
264. *Job* 6 : 2, 3.
265. *Actes des Apôtres* 16 : 26.
266. *Ibid.*, 16 : 17.
267. *Ibid.*, 17 : 18-21.
268. *Ibid.*, 17 : 30-32.
269. *Ibid.*, 14 : 11-13.
270. *Evangile selon Matthieu* 24 : 23.
271. Jean-Jacques Rousseau, *Emile ou de l'éducation*, Paris, Garnier-Flammarion, 1966, p. 403.
272. *Evangile selon Jean* 1 : 4.
273. S. Kierkegaard, *Discours chrétiens*, OC 15, Paris, Editions de l'Orante, 1981, p. 226.
274. *Actes des Apôtres* 18 : 5.
275. *Première épître de Paul aux Thessaloniciens* 3 : 1, 2 ; 5, 6.
276. *Evangile selon Jean* 17 : 3.
277. *Genèse* 2 : 15.
278. *Épître de Paul aux Galates* 2 : 11.
279. *Evangile selon Marc* 14 : 38.
280. *Épître de Paul aux Romains* 6 : 19.
281. *Première épître de Paul aux Corinthiens* 2 : 3.
282. *Ibid.*, 9 : 22.
283. *Seconde épître de Paul aux Corinthiens* 12 : 9.
284. *Ibid.*, 13 : 4.

285. *Ibid.*, 10 : 10.
286. *Première épître de Paul aux Corinthiens* 1 : 25.
287. *Ibid.*, 1 : 21.
288. *Ibid.*, 1 : 23.
289. *Actes des Apôtres* 19 : 21.
290. *Première épître de Paul aux Corinthiens* 16 : 10.
291. *Ibid.*, 16 : 8.
292. *Ibid.*, 15 : 32.
293. *Ibid.*, 4 : 17.
294. *Ibid.*, 1 : 2.
295. *Ibid.*, 15 : 19.
296. *Ibid.*, 11 : 10.
297. *Ibid.*, 11 : 7.
298. *Genèse* 6 : 2.
299. *Seconde épître de Paul aux Corinthiens* 1 : 15, 16.
300. *Actes des Apôtres* 20 : 1.
301. *Seconde épître de Paul aux Corinthiens* 2 : 12
302. *Ibid.*, 8 : 6, 17, 23
303. *Ibid.*, 9 : 5.
304. *Ibid.*, 3 : 17.
305. *Épître de Paul aux Colossiens* 1 : 15.
306. *Ibid.*, 1 : 18.
307. *Actes des Apôtres* 20 : 2.
308. *Épître de Paul aux Romains* 16 : 1.
309. *Ibid.*, 4 : 6-10.
310. *Ibid.*, 8 : 29.
311. *Ibid.*, 15 : 24, 28.
312. *Actes des Apôtres* 20 : 6.
313. *Ibid.*, 20 : 13-15.
314. *Ibid.*, 21 : 1-8.
315. *Ibid.*, 21 : 28.
316. *Ibid.*, 21 : 33-35.
317. *Ibid.*, 23 : 11.
318. *Ibid.*, 23 : 31, 33.
319. *Ibid.*, 24 : 27.
320. Pour ce paragraphe on consultera les versets 1 à 20 du chapitre 27 des *Actes des Apôtres*.
321. *Actes des Apôtres* 27 : 22-24.
322. *Ibid.*, 27 : 37-44.
323. *Ibid.*, 28 : 3-5.

324. *Ibid.*, 28 : 11.
325. *Ibid.*, 28 : 30.
326. *Épître de Paul aux Colossiens* 4 : 16.
327. *Épître de Paul aux Ephésiens* 6 : 21, 22.
328. Saint Augustin, *Les Confessions*, Paris, Garnier-Flammarion, 1964, p. 229, 230.
329. *Épître de Paul aux Colossiens* 4 : 7-9.
330. *Épître de Paul aux Philippiens* 2 : 25.
331. *Actes des Apôtres* 20 : 25.
332. *Seconde épître de Paul aux Corinthiens* 11 : 23-27.
333. *Ibid.*, 11 : 22-31.
334. *Ibid.*, 10 : 17.
335. *Ibid.*, 12 : 9, 10.
336. *Ibid.*, 13 : 4.
337. Ce terme très apprécié de Léon Chestov me guidera le long des ces premiers paragraphes. Pour goûter le sens qu'il s'agit d'entrevoir à la *soudaineté* on consultera deux livres essentiels de ce brillant auteur : *Le Pouvoir des clés*, Paris, Le Bruit du temps, 2010, p. 449, 450 ; *Sur la balance de Job*, Paris, Le Bruit du temps, 2016, p. 265-267, 363, 364.
338. *Évangile selon Matthieu* 16 : 25.
339. *Première épître de Paul aux Corinthiens* 15 : 47.
340. *Épître de Paul aux Philippiens* 2 : 7.
341. *Matthieu* 4 : 1-11 ; *Marc* 1 : 12, 13 ; *Luc* 4 : 1-13.
342. *Évangile selon Luc* 3 : 38.
343. *Évangile selon Jean* 10 : 30.
344. *Ibid.*, 17 : 5.
345. *Ibid.*, 8 : 56.
346. *Ibid.*, 8 : 54.
347. *Ibid.*, 17 : 24.
348. *Ibid.*, 17 : 21-23.
349. *Ibid.*, 14 : 9, 10.
350. *Aux Hébreux*, *loc. cit.*
351. *Évangile selon Matthieu* 3 : 17 ; 17 : 5.
352. *Évangile selon Jean* 17 : 25 et 17 : 8.
353. *Ibid.*, 17 : 26.
354. *Ibid.*, 6 : 44.
355. *Apocalypse de Jean* 22 : 13.
356. *Évangile selon Jean* 1 : 14.
357. *Ibid.*, 3 : 16.
358. *Première épître de Jean* 4 : 9.

359. *Évangile selon Jean* 1 : 18.
360. *Épître de Paul aux Philippiens* 2 : 7-11.
361. *Épître de Paul aux Romains* 10 : 17.
362. *Évangile selon Jean* 20 : 29.
363. *Psaume* 130 : 1.
364. *Évangile selon Jean* 14 : 6.
365. Platon, *Phèdre*, 230a.
366. S. Kierkegaard, *L'Évangile des souffrances*, OC 13, Paris, Editions de l'Orante, 1966, p. 291.
367. *Ibid.*, p. 293.

AU BORD DU GOUFFRE

Exercices d'aphorismes

Ne t'éloigne pas de moi, Seigneur, car l'angoisse est proche !

Benjamin Fondane

Aux Anthénors les vagues frappent les rochers,
elles invitent à une étreinte heureuse et passionnée.
Ici l'onde est bleue, ici la mer nous parle,
ici son eau célèbre la gloire de Dieu.
L'écume partout dévore la grève,
des météores se posent sur les flots.
Un nouveau visage, un nouveau rivage, un silence musical.

Interlude

LES COÏNCIDENCES. – Enfermer tout l'univers sous un *sola scriptura* consiste à imaginer, qu'en dehors des Ecritures, Dieu n'a plus rien à faire et plus rien à dire. Qu'en dehors des Ecritures il n'y a plus de prophètes, qu'il n'y a plus d'apôtres, qu'il n'y a plus de disciples, qu'il n'y a plus d'anges, qu'il n'y a plus de démons, qu'il n'y a plus de possessions, qu'il n'y a plus d'extases, bref le grand malheur est de concevoir les Ecritures comme un verrou sous lequel la totalité des siècles est donnée dans un développement. Des Ecritures qui enferment le ciel et la terre. Du coup en ce qui nous concerne on ne sait pas sous quel verset ranger nos guerres, nos pestes, tel séisme, tel roi, tel décret, ce pays, ce nouveau continent, ou bien encore cet autre miracle. Alors on force une participation qui le plus souvent est une intrusion selon nos craintes, nos caprices, nos habitudes, ou pour suivre tel docteur, pasteur ou théologien, ou tout simplement pour se faire ou faire plaisir. A la manière de la méthode scientifique on traitera le corps étranger, sa généalogie et son devenir, sous un modèle qui le recevra et selon la construction qui gagnera l'opinion du plus grand nombre, car en général les théologiens se passeront d'un monde de coïncidences pour lui préférer celui des successions. Et ainsi fera le savant

dans son exégèse des Ecritures, par de brillantes déductions qui n'échapperont pas au principe de contradiction, succession obligée de causes et d'effets, il interprétera tel événement à la lumière de tel passage scripturaire, pour concevoir une synthèse qui ne donnera qu'un monde possible, voire du probable, mais jamais du vivant : il subordonnera telle prophétie à tel oracle biblique ; tel miracle à ceux du Christ, de Paul ou de Pierre ; ailleurs il introduira son siècle ou d'autres temps sous le régime des mille ans, sans oublier le plus docte d'entre tous qui forcera des séries de millions d'années à s'épanouir sous les sept jours de la création, sans y voir là une intrusion spectaculaire d'une violence intellectuelle inouïe.

Par contre là où il y a coïncidence des mondes il n'y a pas de place pour les conséquences d'un principe de causalité. Il s'agit pour le chrétien de trouver que de la *Genèse* à la *Révélation* les Ecritures ne font pas autrement que de nous présenter des coïncidences au détour des histoires. Sept esprits de Dieu regardant les sept jours de la création, sept jours qui coïncident plus qu'ils ne succèdent l'un après l'autre, sept jours comme sept yeux, sept bouches, sept souffles, sept *Verbes* de Dieu, et il y eut un soir et un matin ; puis sept trompettes, sept sceaux, sept coupes, pour tout défaire sur le rythme de la prise de Jéricho ; et y a encore le pouvoir de Satan : Babylone, Rome, le monde, des siècles de prostitution, des rois qui frappent ici et là ; bêtes composites, des bruits de guerre, Jérusalem encerclée par les armées ; pour en venir aux figures qui annoncent le Christ : l'Ange de l'Eternel, les animaux et les chérubins bigarrés, du charbon, des braises, des sacrifices ; bois, buisson, arbre et croix ; chemin à travers les eaux, à travers le feu, dans le désert, dans le ciel. Jusque dans le récit de la chute où le bien et le mal coïncident tout à fait, les deux se

trouvant sous un même fruit défendu. La Révélation de Jean est à lui tout seul un livre de coïncidences, pourtant l'exégète préférera subsumer un événement sous une prédiction, la prédiction devenant comme sa chair l'évènement sera transformé en possibilité, méthode qui ne poursuivra ses efforts qu'en rejetant les oracles plus loin de nous, à une distance que nous ne pourrons jamais saisir, et qu'aucun homme ne saisira ; et c'est ici la vertu du probable et du possible que de ne pouvoir être saisie que par la pensée, et jamais par la vie qui porte les coïncidences que nous voyons de partout autour de nous. Car qui pourrait saisir une pensée qu'aucune vie ne contient, le concept trouvant ainsi toujours un temps d'avance, une pensée qui se retrouve sans une vraie chair, que rien ne borne, et qui pourrait saisir un fantôme ou un démon sans corps ? Mais cette méthode trouve une difficulté des plus conséquentes car il sera toujours problématique et discutable de forcer l'intrusion d'un événement sous un livre qui a tout dit et où tout est écrit, et qui a tout prédit. On ne veut pas voir que la prédiction regarde la coïncidence de plusieurs évènements dont les possibilités sont impossibles puisqu'ils nous sont présentés par la vie qui nous entoure. Il y a Babylone, il y a Rome, et d'autres cités viendront à leur tour ; s'il y a sept sceaux et sept trompettes sous le dernier sceau pour défaire le monde, c'est parce qu'il y a eu Jéricho rejeçon de Babylone et de Babel qui annonce d'autres mégapoles ; s'il y a Loth qui fuit la ville maudite avec sa famille c'est parce qu'il y eut Noé, le déluge, et l'arche pour le sauver avec sa famille aussi, et qu'il en sera de même pour d'autres lieux, et pour ce monde qui est réservé pour le feu mais d'où les derniers saints échapperont à leur tour.

La prédiction sous forme directe ou indirecte regarde la juxtaposition de plusieurs évènements dont l'évènement

paradigmatique peut se retrouver au commencement des temps comme en leur milieu ou à la fin, ou encore à plusieurs endroits de l'histoire, la prédiction interdit de comprendre le sens du temps comme une histoire qui se déroule page après page en allant du début à la fin. Conjecturer ou prédire un évènement à partir d'un évènement n'est pas impossible, car pour ainsi dire la pensée économise une chair, et là où il y a coïncidence des signes il y a correspondance des sens, mais le faire à partir d'une prédiction tout intangible, de la cause vers l'effet, d'une loi qui habille et enveloppe l'obéissance, voilà qu'il nous échappe dès qu'on pense l'avoir saisi, dans le premier cas l'évènement produit son image, dans le deuxième nous trouvons un *logos* qui habille une chair abstraite. Alors il s'agit de saisir que chaque vers et chaque rythme d'une révélation trouve ses coïncidences, des coïncidences qui peuvent se retrouver dans des évènements de prédictions mais aussi dans ceux de divers témoignages : d'autres écrits, d'autres dires, d'autres prophètes, d'autres apôtres, d'autres fidèles, d'autres extases, d'autres possessions, d'autres anges, d'autres démons, d'autres nations, d'autres rois, d'autres guerres, d'autres pestes, et d'autres miracles, et tout cela sous le regard d'un seul Seigneur et d'un Seul Dieu.

Le jeu des coïncidences forment des répétitions vivantes à travers les siècles, des répétitions d'ordre métaphysiques qui, même lorsqu'elles lui sont opposées, ne peuvent échapper au *Dieu des esprits* qui veut le salut de tous les hommes. Dieu sait très bien que ce qu'un vaurien a fait il le fera à nouveau et de nouveau, et que c'est ici la seule méthode qui lui permette de perdurer dans la création parmi les créatures, d'où tous les oracles de Dieu sous formes de prophéties qui veulent prévenir et armer les chrétiens contre celui qui les accuse *jour et nuit* devant son

trône ; l'accusateur, qui, à son tour, sera tourmenté *jour et nuit*, mais aux *siècles des siècles*. Il ne faut pas ignorer les desseins d'un *ange de lumière* qui se cache sous le jeu de ses propres coïncidences, et dont l'ambition, qui est commune à toute méchanceté qui poursuit sa propre gloire, est de s'éterniser à travers les siècles et de voir rejeter son jugement à plus tard. Le bien peut être une de ses armes favorites car en mettant fin à un mal il saura se prolonger en le faisant renaître ailleurs, ou le remettre à un autre lieu pour un autre temps, jusqu'à détruire son œuvre à nouveau. S'il court à sa perte il détruira sa propre œuvre pour en édifier une nouvelle sur le cadavre de l'ancienne, ainsi de la prostituée anéantie par les dix rois de la *Révélation*. On pourrait ici décrire une manœuvre courante qui fut de nous abuser en congédiant un mal par un bien, mal que nous retrouvons à chaque fois et qui dès lors nous surprend tout confus, ce mal un temps plus loin trouve un ricochet par le moyen du bien qui le fait renaître, et cela afin que l'homme perde courage devant un Dieu qu'il s'imagine être l'auteur de tout bien, alors que le bien et le mal sont compris dans le même fruit. Des procédés qui dépendent du dessein d'un règne parmi les hommes, et c'est pourquoi aujourd'hui encore l'ange en question dispute ce monde perdu au Seigneur des seigneurs afin de ne plus trouver l'obstacle d'un jugement. C'est alors que nous voyons des hommes qui veulent en finir avec la coïncidence des deux témoignages, celui du juif qui cache aussi celui du chrétien, afin de rendre vaine toute œuvre en vue du salut et d'accorder le règne aux ennemis de la croix. L'œuvre de la croix ne peut se répéter et ne trouve donc point de coïncidence, même dans un monde où il n'y eut plus de témoins, car s'il en était autrement Jésus-Christ ange ou démon serait tout à fait autre chose qu'un seul homme.

Aussi s'agit-il de revenir sur ces dernières lignes et d'entendre qu'il est malséant d'être à la remorque de l'éthique, c'est-à-dire du bien et du mal , et qu'il appartienne à n'importe qui, car la personne dont tu obtiendras un bien deviendra du même coup la maîtresse d'un mal, la victime des maux étant la même que celle des biens, ce bien qui est une dette que seul un mal peut remettre et réparer, ce que la coutume vérifie de préférence par le contraire, le bien étant son favori, mais ainsi passe-t-on du plaisir à l'insulte parmi ceux qu'on aime.

LE DIEU AMOUR. – Après l'avoir remarquablement éteint voici que le feu prométhéen nous éclaire de nouveau, et en effet Chestov se fourvoie en logique dans son *par-delà le bien et le mal* en allant, pour être tout à fait conséquent, jusqu'à justifier une prédestination selon le bon vouloir de Dieu. Dieu est Amour, et Il veut être aimé, ou bien je le dis l'homme n'est pas une image du Dieu vivant. Ici, dans l'Amour, il suffit, comme Chestov l'écrit justement, de remarquer que les lois et les vérités éternelles ne trouvent ni n'aiment Dieu et que celui qui aime Dieu c'est celui qui se retrouve devant Lui, *sola fide* d'une existence, comme un seul homme face à Lui seul. Il y va d'un renoncement, d'un saut dans l'abîme. Or, tous peuvent sauter, et pour répondre à Chestov je dirai que c'est ici la grâce que tous peuvent mourir pour vivre, et ici il n'y a pas de salut par les œuvres, car le salut n'entre pas dans la conscience de celui qui saute dans le gouffre. Curieusement Chestov ne voit pas que cette prédestination s'accorde trop bien aux attributs théologiques des raisons éternelles d'un Dieu omnipotent, omniprésent, omniscient ; mais un Dieu qui se décide pour l'ignorance, de vivre ici et maintenant, et par la foi, un Dieu dans le gouffre, un Dieu abandonné, un Dieu

Amour serait-il moins Dieu pour autant, et n'est-ce pas là que nous trouvons tout le sens du christianisme et de l'amour chrétien ? Se jeter à se perdre pour se retrouver dans un face à face. Mais voilà qui est plus chestovien que ce qu'écrivait Chestov lui-même.

LE QUATRIÈME ÉVANGILE. – On oublie que les auteurs des livres du Nouveau Testament qui écrivaient en grec, ont connu les Ecritures dans ce même grec à travers la version des Septante, une traduction déterminante pour le choix et l'emploi des mots des auteurs des futurs Evangiles et Epîtres. Aussi, j'en viens à ce mot qui se trouve dans l'Evangile de Jean et qui est des plus malmenés par nos modernes, j'entends philosophes et théologiens, et même Chestov qui voulait justifier une trahison dans le texte qui aurait servi à l'hellénisme et à nos raisonnements qu'il dénonce et déconstruit avec tant d'efficacité dans ses ouvrages, toutefois ce qui importe ici fut que son intention regardait ce qu'il y avait de plus noble ; mais je veux parler du *logos*, λόγος, un mot qui, il faut bien le souligner, court à travers toute les Septante, mais aussi à travers tout l'Evangile de Jean, et qu'il est juste de traduire par le mot *parole*.

Evidemment il convient avant tout de mettre Jean 1 : 1 en regard de Genèse 1 : 1, comme Chestov l'a très bien compris. Or, ici il s'agit de remarquer que le Dieu créateur du *commencement* a tout créé par le moyen de sa parole, le *Dieu dit* dans la suite des versets ; aussi, Jean, ou peut-être celui qui écrivait sous sa dictée, avait bien à l'esprit la parole agissante de Dieu lorsqu'il écrivait le mot *logos* ; cette parole qui amène à exister ce qui n'existe pas, ce qui est d'ailleurs entendu par le troisième verset du Prologue : *Tout πάντα a été fait par elle*. On peut se convaincre du sens employé en considérant les versets 4 et 6 du Psaume 33 : *La parole de*

l'Éternel ὁ λόγος τοῦ κυρίου est droite, et toutes πάντα ses œuvres s'accomplissent avec fidélité (on peut traduire : s'accomplissent dans la foi ἐν πίστει), et plus loin : Les cieux ont été faits par la parole de l'Éternel τῶ λόγῳ τοῦ κυρίου, et toute πᾶσα leur armée par le souffle de sa bouche. Le mot logos trouve de nombreuses occurrences dans le Psaume 119, on s'attachera surtout au verset 160 : Le fondement de ta parole est la vérité, ἀρχὴ τῶν λόγων σου ἀληθεια, qu'il faut comparer avec : ἐν ἀρχῇ ἦν ὁ λόγος, de Jean 1 : 1. On notera aussi que les quelques citations des Ecritures qui se trouvent dans l'Évangile de Jean ont souvent des tournures prises textuellement dans les Septante. Outre les auteurs ecclésiastiques, même un Philon ne pouvait être étranger au sens du logos trouvé dans les Septante, bien que pour sa part il eût refondu ce sens dans les sagesses helléniques.

CHESTOV EN TROIS ÉVIDENCES. – Chestov ne parle pas de ce que Leibniz prend à Luther en raisons éternelles ; le *serf arbitre* présente une volonté cachée et une volonté révélée, pour justifier une prédestination selon le bon vouloir divin, étrangement similaires à la volonté conséquent et à cette autre antécédente de Leibniz qui servent au meilleur des mondes malgré le mal qu'il contient. Ainsi, la *liberté chrétienne* joue sous le *serf arbitre*, c'est-à-dire que ce qui est révélé est au pouvoir de ce qui est caché, alors que c'est le contraire qui vaut, est chrétien celui qui cède sa liberté à Dieu, qui se jette lui même dans le gouffre, qui se cache loin des hommes et du monde qui les porte pour accomplir la loi de Dieu et devenir esclave de cette loi.

Quand on dit que Dieu est omniscient on n'est pas obligé de penser à des facteurs conditionnés, ainsi de l'omniscience qui serait au-dessus de Dieu comme une loi dont il ne pourrait s'échapper, en effet pour sauver l'inconditionné

on peut très bien poser que Dieu est l'omniscience même, et pareillement avec l'immutabilité ou d'autres vertus, mais c'était peut-être trop kantien pour Chestov qui met des causes là où il le souhaite pour dénoncer Athènes et les sagesse helléniques, ce que par ailleurs il a raison de faire et qu'il fait très bien.

Dieu a créé l'homme à son image et le monde qui le porte selon ce même projet ; alors pourquoi, par exemple, les hommes n'ont-ils pas des ailes sur le dos ? Un endroit où contre les évidences Chestov se plairait à répondre que rien n'est impossible à Dieu. Mais il ne s'agit pas de savoir si c'est possible ou impossible à Dieu qu'un homme ait des ailes ou qu'il n'en ait pas, mais de comprendre que l'homme à l'image de Dieu ne se pose même pas cette question, puisqu'étant à l'image de Dieu justement. Seule la tentation pose la question du possible ou de l'impossible, car c'est le désir de devenir des dieux qui pousse les hommes à se prolonger dans l'autre que soi, dans le monde des possibles, dans la différence afin d'être autre chose qu'un seul homme, autre chose qu'un homme à l'image de Dieu dans un monde qui le porte. Chestov n'a pas réalisé, et c'est assez étrange, qu'il jouait au dieu autant que Platon avec ses mythes, et que Plotin avec ses extases. Ainsi, le juste vit par la foi, et la foi ne pose pas de questions, elle n'est pas curieuse, la foi est le saut d'une liberté dans l'abîme, passage qui exprime l'obéissance, passage qui trouve son image, ce *tu dois* qui rend l'homme esclave de la loi de Dieu, le *tu dois* de Kierkegaard que tant de philosophes n'ont pas admis, Chestov ne faisant pas exception. S'il est remarquable de voir une belle œuvre dénoncer les évidences et trouver de la beauté à tous les *soudain*, il est par contre décevant de voir un si brillant auteur s'entêter dans le champ de tous les possibles.

AU MILIEU DE L'ORAGE. – La chair ne veut pas mourir, et si on lui laissait le choix entre une vie éternelle dès à présent, ou mourir en vue de sa résurrection future..., il n'y aurait plus de foi sur la terre. La science, c'est le bien et le mal, elle donne la vie, elle donne la mort, sauve un corps, en perd un autre, cela n'est pas au pouvoir de l'homme mais appartient à celui de Babylone, au corps social tout entier, coagulation de l'humanité en un seul sang. Aussi la chair du chrétien se trouvera-t-elle sous l'emprise des liens sociaux de l'arbre de la mort, bien qu'une volonté contraire et particulière agisse dans ses membres. Pourtant si cela ne peut dépendre de sa seule volonté le corps social prendra le dessus. Par exemple il est de sa volonté de se préserver de l'impudicité mais pas d'empêcher la science de lui trouver un supplément de vie, car même s'il ne le souhaite pas elle le contraindra par le corps social qui le forcera à cet excédent, et ici tout est déjà entendu. Autre exemple : la guerre ; mais ici la fuite est encore possible. Mais comment fuir dans un corps malade ou en prison, ici le corps social garde toute sa force. Lorsque l'église, ou pour mieux le dire le corps du Christ, ne fait plus qu'une seule chair avec le corps social, alors son royaume descend sur terre et c'en est fait du christianisme. Lorsque les lois imposées iront contre le corps du Christ, il s'agira pour les chrétiens de désobéir, d'accepter les sanctions, ou de fuir quitte à rentrer dans l'anonymat.

Le chrétien ne veut pas guérir ici-bas, mais il veut guérir là-bas. La souffrance est ce qui le révèle au milieu des âges et des siècles. Et d'un autre côté la liberté ne lui appartient plus : embarqué, il se trouve en pleine mer au milieu de l'orage, il n'y a pas une étoile pour l'accompagner, mais il s'agit pour lui de suivre celui qui marche sur les eaux.

DANS LE TAUREAU DE PHALARIS. — C'est ici que je serai le plus dur envers Léon Chestov, mais c'est aussi parce que je comprends mieux les ouvrages de Jean Brun qui s'étendent si peu sur un auteur dont l'œuvre est une source à laquelle ils ont beaucoup puisé, jusqu'à reproduire sa plume dans les notions et les tournures. Il serait possible de supposer que la critique chestovienne du quatrième Evangile et de l'œuvre de Kierkegaard devaient trouver un désaccord silencieux et profond. Et là-dessus je me rangerai à l'avis de Jean Brun dont les introductions aux *Œuvres complètes* du maître sont toutes plus brillantes les unes que les autres.

En France, à cette époque, les philosophes découvraient Kierkegaard, mais ils le découvraient sur le tard, alors il s'agissait de comprendre son œuvre au plus vite, de rattraper le temps perdu, produire les meilleurs essais, etc. Car Kierkegaard fut celui qui se dressa contre les travaux de deux géants, ceux de Hegel et de l'Eglise officielle. Alors on voulait être sûr de ne pas avoir manqué trop d'épisodes dans ce qu'on avait déjà commenté des géants en question. On observa son cerveau au microscope, et sous couvert d'érotisme toute une émulation entre savants pouvait jouer. C'est à qui ferait le plus vite tout en convenant de l'affaiblir, car le problème fut justement que : « Mince ! Kierkegaard l'avait déjà pensé ! » Un champion inconnu au bagage démesuré s'était déjà engagé dans une lutte bien avant tous, aussi fallait-il le déprécier aux yeux du lecteur moderne afin qu'il ne prît pas trop de place dans les débats actuels, afin de conserver une popularité ; il s'agissait de rendre son travail moins important qu'il n'y parût, d'occuper le lecteur ailleurs, et de renvoyer l'essentiel de son œuvre au chevet de l'éros. Car à cette époque on se contentait le plus souvent de comprendre l'homme à travers sa Régine et

ainsi faisait-on fi de son Christ, à vrai dire l'idylle tombait bien. Ici Dieu reste accessoire, car la fiancée conditionne la foi, l'éthique, la poésie, les masques de l'homme, et toutes les autres catégories, du coup Dieu, Christ, l'Eglise, les sermons, le paradoxe, regardent un autre Kierkegaard, un Kierkegaard invisible, irréel, imaginaire, et pour la dialectique qui manquait à l'intelligence de la bien-aimée on dénonça une sympathie pour l'adversaire allemand qui ne se détachait pas complètement de l'œuvre, et c'est presque la totalité des textes et du sens qui passèrent à la trappe sans plus d'explications. Les philosophes aiment les généalogies et tracer les lignes droites qui vont d'un homme à un autre, et Chestov qui aurait à redire à ce sujet n'y échappe pas, or entre deux hommes la ligne n'est jamais droite. Il faut considérer que le couronnement se trouve à la fin d'une œuvre et non au commencement, pourtant on préfère considérer l'œuvre religieuse et les combats du philosophe danois *sub specie aeterni*, sous l'œil immuable de Régine, pour se donner quelque chose à mordre contre l'hellénisme et ressortir seul vainqueur des conciles œcuméniques et du géant Hegel qui dès lors pouvait rire du Dieu de Kierkegaard et désespérer de celui de Chestov. On aurait dit que Chestov voulait au plus vite ranger le maître dans sa poche pour ne plus le montrer à personne. Or le Dieu de Kierkegaard est loin d'être le même que celui des philosophes, à lire toute son œuvre on découvre en Socrate une figure poétique parmi d'autres qui se trouve à une distance infinie de Jésus-Christ : Socrate, comme il l'écrit dans un de ses discours, en qui il n'a jamais cru et qu'il considère comme un néant comparé à la figure du Seigneur.

A la lumière du *serf arbitre* luthérien Chestov ne supporte pas la résignation infinie, le renoncement absolu, qui déterminent la foi qu'il considère alors comme une œuvre

salutaire du libre arbitre, il ne voit pas que le salut n'entre pas dans la conscience de celui qui saute dans l'abîme. En quelque sorte selon Chestov le Dieu de Kierkegaard s'est rendu esclave de la résignation qui précède la foi ; bien que ces deux mouvements puissent en décomposer un seul il s'agit pourtant de comprendre que le Dieu de Kierkegaard est le même que celui des Evangiles : Dieu est son Christ, Dieu est Amour, c'est-à-dire que Dieu est lui-même lâcheté, renoncement absolu, résignation infinie. J'ajouterai sur le mouvement de l'Amour que le Christ est lui-même espérance et foi, image de Dieu, et fils de Dieu. Est-ce l'audace, la révolte, qui sauveront l'homme ? Est-ce que l'audace et le repentir, l'audace et la mort à soi-même, forment un seul corps, font une seule chair ? Chestov est allé trop vite en besogne. Avait-il lu les *Miettes philosophiques* et le volumineux *Post-scriptum* qui l'accompagne à fond, mais surtout avait-il du temps à perdre ? Même pour ceux qui lui ressemblent Kierkegaard peut devenir un piège, mais je pense plus simplement, et au vu de son œuvre et d'autres considérations qui débordent ses pérégrinations, que la plume de Chestov s'est certainement laissée emporter dans les remous et les exercices d'une génération d'écrivains.

LA FIN DE LUTHER. — Ce n'est pas le commencement qui couronne l'ouvrage mais la fin, car la fin couronne l'œuvre, mais à bon commencement mauvaise fin voilà ce qui se rencontre dans tout Martin Luther. Car Luther fut une sorte de David qui se cachait chez les Philistins pour fuir l'injuste Saül qui pourtant était l'Oint de Dieu, sauf que David ne resta pas chez les Philistins qui furent seulement des ennemis utiles. Plutôt que de se retrouver dans un grand labeur de traducteur et d'écrivain Luther aurait pu

sortir de son cloître, et rejoindre une église à l'image du Royaume qui n'est pas de ce monde, jusqu'à devenir, s'il le fallait, un chrétien tout seul, voire un martyr, au lieu d'en concéder une nouvelle sur les ruines et les décombres de Babylone où Nicée et Augsbourg faisaient une seule chair. Mais il fut tellement ébloui par les dimensions politiques que prirent sa Réforme qu'il désespérait tout à fait de l'âme de ceux qui ne la rejoignaient pas, il ne comprenait pas que le Juif errant et sans patrie se moquait, et avec raison, aussi bien de Rome que de Berlin, c'est pourquoi toute son œuvre se retrouva entre les mains du prince de ce monde. Selon ce modèle il s'agit alors pour celui qui ne renonce pas au siècle de s'élire, ou de se choisir, en rapportant la fin regrettable d'une œuvre à son début étincelant, et en effet Luther n'aura jamais touché *Philippiens 3 : 14*.

AU BORD DU GOUFFRE. — Les textes de Benjamin Fondane adoptent et poursuivent les points de vue de Léon Chestov selon une philosophie vivante qui s'édifie sur une foi remplie d'audace et de révolte face à tous les murs logiques, ce qui s'entend d'une *irrésignation* face à la morale, à la raison, à la finitude et à la mort elle-même afin de voir *éclore* la richesse du réel. Une foi loin de tout renoncement absolu à soi-même, une foi qui s'oppose à la croix de la mort à soi-même, alors qu'il s'agit pour un croyant qui aime son maître de se charger volontairement des mêmes souffrances et des mêmes persécutions que le *Chemin* rencontra, et jusqu'à la mort de ce *Chemin* sur la croix, qui toutefois demeure un chemin avant comme après, un chemin de vie à travers la mort, qui est la mort à soi-même, un chemin vivant qui est aussi le maître en personne, et où la vérité, loin d'être une philosophie ou une passion qui sort de nos entrailles, coïncide avec la même personne.

Comprenons que la vérité, le chemin et la vie, sont des existants et qu'il ne convient pas de dire comme si on parlait d'attributs *qu'ils se trouvent dans* mais plutôt *qu'ils sont le* Christ vivant ; aussi, les autres hommes ne sont ni des vérités, ni des chemins, ni des vivants, mais ils sont menteurs, errants, et morts, car celui qui se pense vivant est mort aux yeux de Dieu et inversement celui qui se croit mort est bel et bien vivant. Bon gré mal gré nos philosophes embrassent une foi loin du gouffre en ce sens que leur regard le rencontre en *refusant* de s'y perdre : *Celui qui voudra sauver sa vie la perdra, mais celui qui la perdra à cause de moi la trouvera*. Pourquoi l'audace et la révolte d'un homme si ce n'est pour sauver son âme jusqu'au bord du gouffre ? A les lire ils n'ont que faire d'une repentance, ce qui est cohérent avec cette incompréhension du *Concept d'angoisse* lorsque Kierkegaard regarde la liberté comme une tentation, et qu'il s'intéresse à celle-ci mais en omettant la tentation que présente le serpent qui si toutefois il l'admettait deviendrait en quelque sorte une tentation au carré, et en l'opposant à Dieu qui selon l'apôtre Jacques *ne tente personne* (puisque *chacun est tenté par soi-même*, passage qui mériterait d'être plus souvent cité dans son intégralité que tronqué), et qui la situe donc dans l'homme, chose qui d'ailleurs rejoint le titre de son ouvrage qui est une réflexion d'ordre psychologique. Aussi, pour s'intéresser au péché dans l'homme et à son caractère héréditaire Kierkegaard éloigne deux murs, le commandement divin et les paroles du serpent en tant qu'ils représentent des verbes extérieurs à l'homme, des murs que Chestov et Fondane préfèrent conserver pour protester contre.

Le gouffre peut cacher une issue, comme un chemin, un chemin au fond du gouffre, un chemin à travers une mer abyssale ; la même que la foi de Moïse partagea pour

découvrir le chemin où passerait tout Israël, comme une vie dans une fosse, la même que Daniel rencontra lorsqu'elle ferma la gueule des lions, et jusqu'à ses trois compagnons qui furent jetés dans un brasier pour y découvrir l'ange de l'Éternel au milieu d'eux. Il s'agit de rejoindre la voix de celui qui appelle, il s'agit de mourir pour la trouver, car c'est du fond de la mort qu'elle s'adresse à l'homme : *Adam où es-tu ?* Le Christ n'est pas sorti de la foi ; aussi, le ciel se trouve dans le gouffre avec lui, mais le ciel n'est pas retenu et il s'élève au-dessus des abysses en attirant la foi avec lui, le Christ qui est le chemin, et après lui tous ceux qui ont préféré la mort à la vie en le suivant. Bien que le salut n'entre pas dans la conscience de celui qui saute, ce salut peut l'attendre dans l'abîme. Une porte peut s'ouvrir au fond du tourment et de l'angoisse pour celui qui criera : *Du fond de l'abîme je t'invoque Seigneur !*

Celui qui voudra sauver sa vie la perdra, mais celui qui la perdra à cause de moi la trouvera. Ne trouve-t-on pas ce à cause de moi dans ce verset de Jean : *Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis ?* Benjamin Fondane chevalier d'une audace révoltée s'est finalement résigné et a choisi de souffrir volontairement, il est entré de lui-même dans le taureau de Phalaris. Où alors il y serait entré par calcul philosophique, par audace : « Je ne partirai pas sans elle ! » sa liberté se déterminant au saut par révolte, par un « NON » qui en ferait l'économie, la révolte étant le salut qu'on prend avec soi dans le saut, ce qui est le refus d'être comme un seul homme loin des dieux éternels, ce qui est d'une vie ou d'une liberté à travers la mort, mais une mort philosophique, un *apprendre à mourir* dans un saut qui s'économise par l'audace de celui qui apprend ou qui s'arrange avec la mort. Mais une fois qu'on est dans le gouffre on y est sans celui ou celle qu'on aime, c'est du

fond de l'abîme que nous entendons ce cri : *Pourquoi m'as-tu abandonné ?* et l'ultime prière de celui qui refuse la sentence, le *tu mourras*, c'est-à-dire « tu ne verras plus ma face », reste alors sans réponse. Perdre sa vie à cause du Christ, c'est se placer sous son sacrifice, sous le *tu mourras*, là où aucun salut ne touche la conscience, mais là où une issue se détache du fond de l'abîme. Celui qui saute par audace n'a pas complètement lâché prise, car l'audace, le « NON » proféré au bord du gouffre est encore un regard jeté en arrière, une raison qui refuse la mort et qui refuse de voir que le gouffre n'offre point de salut, l'existentialiste retient l'existence, ses yeux ne voient pas le gouffre tel qu'il est, il y trouve et imagine un fond, mais la mort et son séjour transcendent nos existences. Alors il convient de mourir avant de sauter, c'est de la mort à soi-même qu'il s'agit, car la mort n'a pas de pouvoir sur celui qui est déjà mort, la sentence rejette celui qui s'est déjà condamné. Aussi Benjamin Fondane s'est-il résigné à l'appel de la Vie, et au lieu de s'y *refuser* il se jeta dans le gouffre.

Ouvrir la porte d'une *philosophie* désuète car périmée d'avance à une seule personne, et être prêt à y perdre sa vie dans le sens de perdre sa vie pour la perdre avec la seule personne en question, et non pour sauver les générations et les futurs disciples, ce n'est plus faire œuvre de philosophe mais de chrétien. Benjamin Fondane s'est laissé emporter par l'amour du Dieu vivant, il a entendu une voix qui l'appelait du fond du gouffre, mieux il a suivi cette voix, et a rencontré celui qui appelle dans *un abandon consenti par amour*, il a lâché prise, s'est résigné à l'amour du Christ. La philosophie que ce soit celle de l'audace ou d'un autre nom voudra faire école et ouvrir sa porte à un large public, c'est au moins là son espérance, et la perspective de longues années d'études, de débats animés et d'enseignements, ne

peuvent faire balancer cette affaire en faveur d'une philosophie ou d'un calcul quelconque surtout lorsqu'on est marié et qu'on laisse l'être le plus chéri et le plus aimé au monde sur le bord de l'abîme après s'y être jeté soi-même. Lorsqu'il considère une seule personne qui marche au-devant de la mort pour une mort ensemble, l'amour est loin du regard que la révolte jette derrière soi, cette personne est embarquée elle va de l'avant à son tour, c'est ici le regard vers l'inconnu, le regard qui s'enfonce et s'inscrit dans le gouffre, le regard d'un homme errant qui cherche une patrie, un regard plusieurs fois décrit par Chestov. L'amour découvre une résignation mais une résignation tournée vers l'avant, vers cet inconnu qui se trouve devant nous et qui appelle. Benjamin Fondane était mort avant de sauter, comme Abraham il est parti sans savoir où il allait, mais il a répondu à l'appel, à la voix qui le secourut : *Celui qui voudra sauver sa vie la perdra, mais celui qui la perdra à cause de moi la sauvera.*

L'HOMME RICHE. – C'est dans cette parabole de l'homme riche et du pauvre Lazare que l'homme sans Dieu est devenu transparent à lui-même, et il le deviendra encore dans ce gouffre qui sera la tombe d'où il ne trouvera pas d'issue, aucun échappatoire à cause de cette transparence justement, de cette marque que les Ténèbres porteront à sa conscience. Marqué dans la certitude de demeurer un non-amour de Dieu et de son prochain, un non-amour de l'autre que soi ; aucun lâcher-prise ne venant à la conscience, mais la recherche absolue du ciment qui fait d'un homme un dieu parmi les dieux : commerce, mélange des sexes et des intérêts qui ne servent que l'homme. Des hommes qui contre Dieu se coagulent pour façonner le corps social d'une bête babylonienne, édifier l'*Homme* et son commerce,

agglutinement et ralliement au moyen de la pensée, de l'argent et des machines, amour du prince de ce monde à son corps défendant, mais bel et bien présent, porté par une conscience où perdure le désir d'un appétit insatiable de dominer sur le tout et sur nous tous, or le monde de l'homme et le chiffre de son nom regardent le commerce qui s'est retrouvé sur le dos d'une bête babylonienne. Bête sociale, religieuse et artiste, qui sera jetée dans le feu éternel pour la seconde mort, celle de la chair ressuscitée, marque du renoncement et d'un chemin éternel, afin que des hommes exaucés aient *soif* de la chair et du sang qu'ils voulaient outrager, prolonger et dépasser, pour l'avenir des dieux loin de Dieu et de l'*Homme* loin des hommes ; et ici il s'agit de comprendre que chez l'homme le lâcher-prise, le renoncement et la foi, jouent à travers la chair et le sang dont ils ne peuvent se passer : ce qui est d'être un seul homme, dans les prémices d'une chair éternelle, face au seul Dieu vivant.

On songera aux tourments avant l'heure d'un démon sans corps lors de l'épisode biblique des pourceaux. La conscience est éternelle mais l'espace et le temps sont les sens dont les mouvements portent le renoncement à la conscience ; aussi, en Dieu *nous avons la vie*, c'est-à-dire *le mouvement et l'être*, son renoncement. Pour ne plus trouver la vie d'un homme en Dieu il suffit d'en écarter l'être ou le mouvement de sa Présence, le jugement divin enceinte de l'amour ôte le mouvement là où il s'agit d'empêcher d'avancer la main, et ainsi de l'homme riche qui fut obligé de demander à Lazare d'avancer son doigt vers lui pour le rafraîchir. Les mains du riche sont liées, mais sur terre, de son vivant, a-t-il seulement voulu délier celles de Lazare ? On comprendra maintenant cette ordonnance prise au sujet de l'homme qui se retrouve dans le livre de la Genèse :

Empêchons-le maintenant d'avancer sa main, de prendre de l'arbre de vie, d'en manger, et de vivre éternellement ; pour passer les chérubins gardiens du chemin qui conduit à l'arbre de vie il faut se munir du renoncement, du lâcher-prise et de la foi, ou pour le dire en peu de mots il faut mourir pour vivre, tout ce qui se dit de la mort à soi-même.

L'EXCEPTION. – Tout cela tombe sous les yeux, on nous montre des malheurs sans le concours de notre volonté, on les rencontre aussi sans qu'on nous les montre, il est très difficile d'évoluer en terrain connu lorsqu'on a touché les existences qui nous dépassent, et il est sûrement plus facile de se résoudre devant un inconnu. Comment trouver la force de Benjamin Fondane, et de faire un seul pas dans l'adversité et le malheur que l'on connaissait pour nous avoir précédés ? Comment a-t-il réussi à s'abandonner entre les mains du nazisme, un des pires sortilèges que l'homme ait trouvé pour servir les Ténèbres ? D'un autre côté il fut entre les mains d'une grâce bien particulière, mais se doutait-il qu'il deviendrait l'exception, et une exception redoublée par rapport à ceux qu'il avait pu suivre, aimer ou imiter ? Le dernier geste de sa vie transcende toutes nos œuvres et parle autant que les Evangiles. Ce geste fatal rend l'encre inutile et vaine, autant la sienne, celle de ses contemporains autant que la nôtre. Il fut comme un Christ conduit à la boucherie, il est mort comme un Christ, comme le Christ qui n'a rien écrit. Il est mort par amour et dans l'amour, un amour qui l'appela à le suivre de l'autre côté du malheur. Aussi l'apparence du premier abandon en souligne-t-il un second bien réel, l'ultime abandon qui se fait par la foi entre les mains du bonheur.

DE LA PERFECTION APOSTOLIQUE. – La première documentation que le prophète ou le patriarche laissèrent à nos mémoires concernait une existence prosaïque dans le sens de la foi, le témoignage du vivant qui, lorsqu'il n'est pas éclairé par le Dieu des esprits, peut errer sur bien des chemins parallèles qui cependant ne recouperont pas le chemin de Vie. La plupart du temps le patriarche et le prophète n'ont rien écrit de leurs propres mains, et ce sont d'autres hommes qui se substitueront à cette immense tâche afin de retenir vivant le témoignage d'un ici et d'un maintenant, de le reproduire pour notre consolation et notre foi, et ainsi de Jésus-Christ dont le renoncement se satisfera de la foi et de la mémoire de ceux et de celles que sa croix enfantera. Concernant les écrivains ecclésiastiques et plus particulièrement les apôtres qui suivirent le Seigneur et écrivirent de leurs propres mains on oublie que les documents qui remontèrent jusqu'à nous sous forme de lettres et de textes, Epîtres et Evangiles, sortaient eux aussi de l'existence, mais avec cette différence qui n'est pas sans importance que sous la lettre qui ressort d'une composition supérieure dans le sens des questions, des consultations et des compilations qui lui ont donné naissance, le prosaïque peut être revu, corrigé, il peut être cru ou bien raisonné, et ici encore un témoignage peut s'égarer même lorsqu'il revêt une perfection dialectique.

Il n'y a pas de perfection apostolique dans le sens où tout ce qu'aurait dit un apôtre se trouvât sous le *logos* divin. C'est la théologie, l'exégèse et l'herméneutique, qui dessinent cette perfection qui n'est pas de fait. L'outil théologique permet de construire le *tout-inspiré* et la prédication devient *Verbe*. Lorsqu'un apôtre construit son discours sur une tradition ou une relation éthique il bâtit sur du sable, le fond est humain, ainsi de Paul sur la tenue des femmes au

milieu de l'assemblée des croyants, sur une prescience divine qui se confond avec les destins helléniques, et sur une organisation de l'église d'après un modèle synagogaal. Même Pierre trouvait Paul compliqué, et Jacques semble bien avoir apporté un correctif personnel à une justification par la foi sans les œuvres de la loi. Plutôt que d'affirmer qu'un apôtre erra sur tel ou tel chemin on préféra trouver une bonne raison, surinterpréter le texte afin de retracer la voie parfaite que le disciple n'aurait jamais quittée. On pardonne les erreurs des patriarches et des prophètes, de Moïse lui-même, le tout historique efface l'existence, et prétextant une inspiration permanente sous la dictée des mots on voudrait que dès qu'ils suivirent le Christ les apôtres ne se fussent jamais égarés, bien que deux aventures malheureuses et d'importances, celles de Pierre et de Judas, nous aient affirmé le contraire, c'est pourquoi le couteau théologique les détache de l'existence pour les rejeter sous le pur témoignage de l'histoire. Un *tout-inspiré* qui à bien y regarder de près habille richement nos prêtres et pasteurs, et c'est d'ailleurs avant chaque sermon que se trouve toujours un diacre pour nous inviter à écouter et à recevoir la parole de Dieu qui n'est le plus souvent que la parole du théologien ou du professeur.

Ainsi, sur la perfection apostolique pouvait s'édifier celle toute titubante des prêtres, pasteurs, et autres saints, mais encore de nos jours personne ne peut dire ni écrire comment tout cela fut possible, et c'est pourquoi je demanderai à mon lecteur de bien vouloir tenir ce paragraphe pour une habile invention, une pure fiction littéraire.

DES AUTORITÉS EN QUESTION. – L'amalgame et la confusion étaient naturels pour le juif d'antan pour qui toute autorité venait de Dieu, rien de plus facile, aussi

voyons-nous à plusieurs endroits des Ecritures le prophète de Dieu oindre le futur roi : ainsi de David, Salomon, etc. Mais de quelle réalité céleste se revêtait l'autorité d'un peuple païen ? Dieu a pu susciter un pharaon ou un roi étranger, oui mais il le faisait pour les voir monter contre son peuple, et aucun prophète de Dieu n'aurait oint un pharaon. Les autorités païennes pouvaient-elles s'autoriser d'un sacre négatif, un sacre du Dieu d'Israël malgré elles, et qui pour ainsi dire se fut joué derrière leurs dos ? L'apôtre Paul – appelé à être l'apôtre des païens et qui était lui-même citoyen romain – pouvait le penser, et il a certainement jugé que les autorités romaines étaient plus à même de recevoir l'Evangile et de le délier des accusations de ses frères, ces apologies devant des magistrats qui ne scellaient pas sa langue le confortaient peut-être dans cette position qui ne fut pourtant que provisoire, et déjà, là nous le voyons lié par un tribun, et ici entre les mains de deux gouverneurs qui voudront faire plaisir à ses détracteurs. Très vite l'apôtre Paul se rendait compte que les autorités païennes, c'est-à-dire romaines, le conduisaient au même endroit que les autorités juives : le cachot ; endroit où lui-même lorsqu'il représentait l'autorité du souverain sacrificateur conduisait les chrétiens. Aussi les versets de sa *lettre aux Ephésiens* concernant la chair et le sang écrite dans les chaînes abrogent-ils – en relativisant son injonction prise dans un sens absolu – ce qu'il disait des autorités en *Romains 13*, un écrit beaucoup plus jeune et optimiste en ce qui concerne ces autorités, une lettre écrite lors de ses voyages alors qu'il essayait d'affermir de nouvelles églises face aux synagogues existantes, le tout sous un pouvoir qui lui semblait contraire à celui des frères juifs qui le persécutaient, un pouvoir qu'il savait centralisé dans la ville

de Rome, aussi voulait-il que sous cette autorité rien n'empêchât l'église naissante de grandir.

On peut considérer qu'une fois en prison et ballotté par une administration corrompue les mots de Paul au sujet des autorités se soient retournés. Ce sont des autorités qu'il rangera dès lors du côté des esprits du mal et des ténèbres ; autorités, trônes, et principautés qu'il désincarnera (Ephésiens 3 : 10, 6 : 12 ; Colossiens 1 : 16) jusqu'à donner des armes spirituelles contre elles, et à asseoir la seule autorité du Christ au-dessus d'elles (Ephésiens 1 : 21 ; Colossiens 2 : 10), des autorités que ce Christ aura dépouillées par la croix (Colossiens 2 : 15). Les mots s'accorderont à ceux de Jean dans son *Apocalypse*, un livre qui fut lui aussi écrit en captivité, alors que l'apôtre était retenu sur l'île de Patmos à cause du témoignage de Jésus, mais surtout un livre qui céda les mêmes mots grecs, que nous traduisons par trône, puissance et autorité, à ce dragon qui avait donné tous les pouvoirs à la bête. L'autorité qui à cette époque revêtait l'essence de l'homme en faisant de lui un demi-dieu, ce qui ressort de la piété gréco-romaine ou assyro-babylonienne, est reconduite à une place accessoire, dans une création, qu'elle soit visible ou invisible, et se retrouve, sans y échapper, sous la seule autorité du Dieu vivant selon ces beaux versets que nous lisons dans *l'épître au Colossiens*. Aussi, l'apôtre n'a de cesse d'encourager le chrétien à ne plus craindre les autorités en leur qualité de créatures, mais le seul Christ de gloire en sa qualité de créateur et de rédempteur.

Par ailleurs, nous retrouvons les mêmes contradictions pauliniennes relatives à l'autorité, mais dans une moindre mesure, chez l'apôtre Pierre. Car tant que l'autorité semble remplie de bienveillance à notre endroit, on y croit, on y croit...

LES RÉVÉLATIONS DE LUTHER. – Il y a ce *propos de table* où nous voyons Luther refuser toute vision ou révélation particulière : « Ceux qui se vantent d’avoir le Saint-Esprit, et qui cherchent des révélations particulières, ou des visions, sont des incroyants qui méprisent Dieu. Car ils ne se contentent pas de la parole de Dieu, et la tiennent pour insuffisante. En matière spirituelle, je ne recherche ni ne désire ni révélation particulière ni apparition. J’ai la parole de Dieu, qui est fort claire, et je m’en tiens à elle. St Paul, d’ailleurs, nous avertit et nous enseigne qu’il faut nous en tenir à elle, nous cramponner à elle, quand même un ange du ciel nous enseignerait autre chose (épître aux Galates, 1, 8). » Et ce serait ici et là avoir la foi et être croyant ! Que faire alors de ce verset de l’Evangile de Matthieu : « Si vous avez de la foi comme un grain de sénevé, vous direz à cette montagne : Transporte-toi d’ici là, et elle se transportera ; rien ne vous sera impossible » ? Le réformateur pourrait nous répondre en toute honnêteté : « Ce qui est écrit reste coïncé entre deux pages, et ne s’en échappera pas, ainsi en est-il de la parole de Dieu et de notre foi en cette parole. » Luther enferme l’Evangile et la prédication de St Paul dans les pages de son épître, mais en faisant cela il ne se rend pas compte qu’il persécute et qu’il tue tout l’Evangile, pour un évangile dont l’encre ne se boit pas et dont le papier ne se mange pas. Et que dire alors de ce verset d’une épître du même apôtre adressée aux Corinthiens : « Aspirez aux dons les meilleurs, surtout à celui de prophétie » ? Car il s’agit pourtant de risquer sa foi, sa vie chrétienne, d’écrire sa propre histoire, une histoire sainte, de se risquer et de le faire en dehors des Ecritures saintes, ici et maintenant. Des Ecritures que les réformateurs nous imposent comme des entraves et qu’ils imposent aussi au Dieu vivant, afin de confondre notre marche avec celle d’un apôtre ou d’un

saint, jusqu'à voir notre histoire absorbée et effacée par celles des hommes du passé, selon le paradigme d'un homme qui même saint et pourtant mort et enterré. Ainsi, en s'arrêtant à l'autre que soi on ne commence jamais, et le *moi* chrétien, le *je suis*, ne fait pas un pas de plus tout en étant chrétien, et en le redevenant peut-être à chaque lecture dominicale donnée par le pasteur, un pasteur qui se comprend dans ces Ecritures, leurs gloses et leurs commentaires. Pour le théologien toute occurrence des mots « parole de Dieu » prise du sein des Ecritures, ramène non pas à une parole vivante, parole qui fut articulée, parole présente, et qui voudra encore l'être, mais nous ramène à ces mêmes Ecritures. Et nous retrouvons ici l'histoire d'un serpent qui se mord la queue.

SUR LES MIRACLES ET LES PROPHÉTIES. – Ramenons le prélogique cher à Benjamin Fondane à une coïncidence des évènements, à ce qui peut se passer d'une succession, du logique et du rationnel, à ce qui peut se passer du principe de causalité.

La théologie contextuelle enferme Dieu dans les situations et les paysages de l'histoire sainte, un Dieu prisonnier de l'encre et de la plume, un Dieu prisonnier des Ecritures. Cette théologie vide l'ici et le maintenant de sa Présence, et de sa Toute-puissance, en parlant par exemple de la condition *sine qua non* du miracle qui regarderait seulement ces sociétés d'autrefois décrites dans les livres saints, tels hommes, etc., dans ce qu'ils ont de plus primitif, de moins littéraire ou de moins savant. Une telle explication s'inscrit dans l'assiette logique sur laquelle s'assoit la pensée de l'homme, une mécanique de la cause, ou plus justement du principe de causalité, et non dans une coïncidence du miracle qui se moque des évènements, des sociétés et des

lieux. Et de toute évidence pour créer le monde Dieu ne nous a pas consultés, il le créa avant les sociétés, avant les Ecritures, et il créa l'homme un sixième jour. Ce qui détermine Dieu au miracle c'est son renoncement, son lâcher-prise, la croix dans l'amour, qui est sa foi, ou encore la foi dans l'amour ; par la foi Dieu créa le monde, le septième jour il se reposa, et par la foi encore il créa un nouvel homme. Aussi la foi et les miracles coïncident-ils sous des paysages différents et que l'on n'imaginerait même pas.

La pensée religieuse dans son principe de causalité affirmera qu'après la mort il y aura un jugement, et que suite à ce jugement se rencontreront des lieux de supplice et de félicité, c'est pourquoi ici tout est chronologique. Mais en mettant toute logique à part on peut dégager les coïncidences qui ne demandent qu'à franchir le seuil de la pensée, par un saut qui fera fi de cette pensée. J'exposerai celles qui s'ouvriront sur un chemin étroit, chemin que nous trouvons en la personne de Jésus-Christ : à côté d'un *moi vivant* ici et maintenant se trouve la mort, à côté d'un *moi vivant* ici et maintenant le jugement, à côté d'un *moi vivant* ici et maintenant se trouve le gouffre, à côté d'un *moi vivant* ici et maintenant la félicité. Je pourrai le dire autrement en rendant le passage plus explicite : de *mon vivant* je meurs, de *mon vivant* je suis absous et condamné, de *mon vivant* je me retrouve dans le gouffre, de *mon vivant* je suis ravi en esprit et en vérité. Ici il n'y a plus de place pour une prédestination absolue selon la prescience ou le bon plaisir divin, pour le successif ou le chronologique, comme le dit l'apôtre il s'agit maintenant de travailler à son salut pour remporter le prix ; mais surtout la foi n'est plus le produit de notre connaissance, celui du « cela arrivera ». La foi ouvre un *à côté*, elle le fait dans un ici et un maintenant,

la foi ne se pense plus, elle ne s'échoue plus sur une finalité, elle n'est plus ce qui compte un intervalle, une distance, un espace, un temps, mais bien plutôt elle met tout cela entre parenthèses, car elle est vivante, elle existe. Et on le voit cette foi vient d'anéantir une doctrine chrétienne qui se comprend dans un processus, un mouvement dans ses différents degrés, comme sur une échelle des vertus : aussi pouvons-nous affirmer que Dieu est amour, qu'il est foi, qu'il est espérance, qu'il est esprit et qu'il est chair, qu'il est Père et qu'il est Fils, qu'il est passible et impassible, et dire tout à la fois et en un seul trait. Christ est le chemin, et ce chemin, pour celui qui trouve la clef de David, est l'ouverture constante sur le Royaume qui n'est pas de ce monde, il est plus qu'une fenêtre mais une porte qui donne sur l'*à côté*.

Il y a bien d'autres clefs, celles des anges de lumière et des dieux trompeurs, qui ouvrent des fenêtres sur des paysages dont je ne peux pas parler, des jeux de coïncidences et de mensonges, mais il en est pourtant ainsi des commencements et des fins qui percent les âges et les siècles. C'est pourquoi j'émettrai une réserve est d'importance au sujet du primitif. Car vouloir s'étendre par-delà le seuil de la chair à l'autre que soi, le désir d'un devenir autre, que ce soit ange ou démon, bois ou pierre, arbre ou rocher, ramène tout notre homme au devenir dieu. Que ce soit sous une mentalité logique ou prélogique le devenir dieu est le même, il est aux aguets, et rôde comme le lion cherchant à dévorer sa proie. Une participation qui occulte le seul homme face au Tout-Autre, ou qui le dissout dans l'autre que soi, peut être aussi bien logique, mécanique, technique que proprement mystique. Disons que la façon moderne est plus déguisée et subtile puisqu'elle atteint le devenir dieu à travers des règles, des lois et des catégories, qui régissent

un entendement où les esprits se taisent. Mais la véritable participation se trouve dans le face à face des consciences.

Le principe de causalité du moderne induit, en le sous-entendant, la vie de l'homme sans Dieu. Que fait celui qui maintient la distance, qui rejette la foi dans le « cela arrivera » ? Il maintient une vie prosaïque dans l'intervalle, une vie d'ouvrier, d'artiste, de savant ou de théologien. De cette façon l'homme remplit tout l'espace qui se trouve devant lui en construisant un monde et en se l'expliquant, et parfois avec méthode, monde scientifique, politique et religieux. L'intervalle c'est la place du dieu, du bâtisseur, du projet, de celui qui refuse d'être un homme de chair et de sang sous le regard du Dieu vivant, place qui peut très bien convenir à un prêtre, un pasteur, ou un pharisien.

Et cependant, avec moi, de partout, ici et maintenant, je transporte vivant tout et tous à la fois : la mort, la justice, le gouffre, et la félicité. Ce sont là mes quatre chevaux fantastiques.

LES CLEFS D'UNE RÉVÉLATION. – L'ouvrage de l'apôtre nous présente les fins passées, actuelles, et à venir – les âges et les temps cachent les commencements et les fins –, d'où les temps de la fin sur lesquels les trompettes retentissent et dans lesquels se déversent les coupes de la fureur de Dieu ; d'où le dernier jour, le jour du Seigneur et de sa résurrection qui perce chaque jour. Le tout sous le jeu de l'hebdomade qui confirme l'universalité d'une vision qui décrit les coïncidences événementielles qui s'étendent à travers les siècles, car il s'agit bien de trouver les coïncidences qui peuvent se rencontrer avec les cadres mythiques et métaphysiques, déterminés et explicites, de la prophétie, autrement l'oracle se contenterait de désigner le lieu et l'heure de tel événement qui une fois advenu disparaîtrait

dans les chroniques d'une histoire sainte. Ainsi des pestes, de l'épée, des famines et des bêtes sauvages ; de Babylone et de Rome, et des civilisations qui se font et se défont ; des rois et des princes ; du chiffre de l'homme qui regarde l'Homme composite, la foule comme une seule armée ou comme un seul corps ; des faiseurs de doctrines et autres docteurs qui exigent qu'on les retrouve à la suite des prophètes et des apôtres ; ainsi de la prostitution des églises nicéennes qui perdurent sous différents visages jusqu'à aujourd'hui ; ainsi de tous ceux qui apportent leurs remèdes et leurs soins à une bête composite qui se regarde comme éternelle. Et la terre demeurera sous les siècles jusqu'à l'épuisement des témoins, de la nouvelle et de l'ancienne alliance, le juif et le chrétien, car l'un ne va pas – et n'est pas – sans l'autre, lorsqu'il s'agit de se trouver debout ensemble. C'est ici l'unique détermination : il y a un seul sacrifice, un seul chandelier, une seule assemblée, un seul Dieu.

Le livre de l'Apocalypse ne fut pas écrit pour des docteurs ou des théologiens qui le comprennent dans le « cela arrivera » ou le « c'est déjà arrivé », ce qui a pour seul effet de différer ou de remettre une prédiction ou de la laisser dans le passé, la distance étant indéfiniment maintenue par l'apport doctrinal, la dogmatique ; mais la Révélation souhaite que le lecteur trouve une participation à l'oracle ici et maintenant, d'où les coïncidences des fins qui percent tous les instants. C'est ici toute la substance d'une révélation, tout son signifiée, le mot de révélation sous-entend une communion ici et maintenant. Le symbole empêche de dire immédiatement « cela arrivera » ou « c'est déjà arrivé ». Il oblige à chercher et à trouver les coïncidences de tous les *ici* et de tous les *maintenant*, ce qui sous-entend le souci permanent d'une rencontre, et d'une participation à ce qui est

caché. Et c'est encore mal dit, car lorsque « apparemment » il n'y a pas de relation ou de communion dans les termes qui semblent se retrouver sur des confins, il y a néanmoins révélation de l'entre-deux. Car il faut prendre garde que jusqu'au symbole l'esprit de l'homme, sa logique, cherche à insuffler du discontinu, et à ne relever que les points saillants, telle un planisphère dont les continents feraient négliger les mers et les océans au lecteur peu attentif. Ce n'est pas l'entre-deux indéterminé et vague des théologiens sourds et aveugles, qui voudraient débattre des réponses au sujet de la question : entre deux quoi ? Ce qui revient à vouloir toucher les horizons, et qui conduit fatalement à une chose qu'on laisse en suspens pour faire place à une vie tranquille ; non, car il s'agit de l'entre-deux prophétique coloré et sonore du voyant qui entend, un entre-deux gros du « ça arrivera » et du « c'est déjà arrivé » laissés sur les horizons, car la mer qui se trouve sous nos regards recèle toujours sur son propre fond un relief fait de vallées et de montagnes. Les coïncidences des fins peuvent, sous les verbes et les dimensions, regarder l'entre-deux.

LE SÉJOUR DES MORTS. – Tel un lion le démon agresse, il accuse, il frappe sans faire de procès, tel un scorpion le démon se défend à la faveur de la nuit, lorsqu'on ne s'attend pas à lui. Ils courent de partout, et ce sont leurs propres démons qui tourmentent les hommes dans le séjour des morts qui s'ouvre sur la terre. Ces dieux qui en s'alliant de l'abîme s'enivrèrent d'injustice en accusant et en frappant les fils des hommes. Dans le 9 de l'Apocalypse les apostats qui refusent le *tu mourras* le chercheront pourtant dans l'oubli de la chair, mais c'est Jésus-Christ lui-même qui refusera leur projet, l'éloignera et le fera fuir loin d'eux. Cette sauterelle, image de l'homme fils du diable, se répand

dans les moindres recoins de la terre : un prédateur poursuit l'homme, sous la séduction et les atouts féminins le lion déchire sa proie, et le fait sous toutes les couronnes, sous tous les royaumes, il frappe par surprise tel un scorpion, son venin se répand dans la chair, la tourmente jusqu'à ce qu'elle décide de se rendre pour, ensuite, frapper l'innocent. Mais voilà ! Cela se fait sur la terre et dans les chairs, car il y a un lieu où on l'âme ne meurt pas ! La vision présente une seconde dimension, c'est une vision du séjour des morts, lieu où un ver spirituel ronge la race des pécheurs et des apostats, des tièdes et des froids, sous les mémoires d'autrefois. Pendant cinq mois l'arche a navigué sur les eaux du déluge, ces eaux ont grossi pendant cent cinquante jours, elles grossirent du nombre des damnés, jusqu'à ce que leur nombre soit scellé, cette eau qui ne comprend pas de chemin, une eau sans baptême qui engloutit les hommes, une vision du monde souterrain. Cinq mois c'est le cycle du séjour des morts qui s'ouvre sur la terre, des jours qui ne trouvent pas de repentance et sur lesquels règne l'ange de l'abîme. Le cycle de l'arche qui est l'Eglise sur laquelle les portes du séjour des morts ne prévalent pas vaut quant à lui mille années, des années qui scellent le nombre des justes. Il faut comprendre qu'il y a un fossé entre le lieu qui reçoit Lazare et cet autre qui reçoit l'homme riche, et qu'il y a une différence qualitative entre un règne de mille ans et un tourment de cinq mois. Le fossé est traduit par un temps relatif à chaque côté. L'alliance du Seigneur offre donc un saut par-dessus le gouffre à celui qui l'aime, car le chemin est l'issue qui se dessine au-dessus des vagues, au-dessus du *tu mourras* que le chrétien, comme un seul homme, a voulu embrasser par la foi en Jésus-Christ. Heureux ce chrétien qui sur terre, sur son chemin, a rencontré des tourments comparables à ceux des Enfers et

qui trouva dans la mort et la résurrection du Seigneur son seul salut ! Or, la difficulté, depuis des siècles, est que le christianisme n'est plus qu'une religion qui se comprend dans le bien et le mal, ce qui est la même chose que d'entreprendre un saut sur place.

L'homme est comme un cercle. Aussi s'agit-il soit de s'éterniser dans un renoncement, soit de le faire dans un appétit. C'est l'insatiabilité éternelle qui se cache sous les termes de « science du bien et du mal », éternité dont l'appétit abyssal est pris en main par la chair de l'homme qui *mourra*. Mais tant qu'il y a quelque chose à se mettre sous la dent... on n'y voit pas net, on n'est pas transparent à soi-même. Mais il s'agit pour être sauvé de se rendre au *tu mourras*, vivre comme mort, ou mourir au monde.

La mort a un pouvoir sur la deuxième résurrection, celui de la souhaiter sans y accéder. L'étang de feu est la consommation du jugement de Dieu, il est au prolongement de la mort et de son séjour en faisant participer les anges de l'abîme aux tourments qu'ils provoquent eux-mêmes parmi les hommes. Le tourment se mesure à l'insatiabilité infinie de ceux qui ne se reposent jamais et qui n'ont plus rien à se mettre sous la dent. Comprendons encore que ces gens qui répandent l'enfer autour d'eux le font parce qu'ils sont déjà en enfer, ils en portent les prémices et les imposent autour d'eux. Tourmenter par un souci, une convoitise, l'insatiabilité..., mais tant que l'on peut se mettre quelque chose sous la dent ... Tel est pris qui croyait prendre, et tel est le devenir des dieux.

Comme le remarquait très justement Philon dans son *Quis heres* le feu a la propriété d'être *insatiable*, aussi puis-je affirmer que l'image d'un étang qui reçoit tous les dieux, et qui est au prolongement de tous les esprits insatiables, n'est pas sans fondement. En effet ce genre de feu qui dévore

sans être rassasié regarde absolument celui qui est transparent à sa propre infinité, et qui devient par lui-même et en lui-même un feu éternel qui ne s'éteint jamais, une créature qui a toujours faim et soif. Car l'infinité offre toujours quelque chose à brûler, l'âme seule est sa propre énergie, mais aussi son propre comburant et son propre combustible, seule la chair donne l'arrêt. Ainsi du riche qui a soif parce qu'il aura toujours soif. Mais le feu connaît aussi cette propriété d'être *salutaire*, car seule la chair apaise un feu jusqu'à l'éteindre, dans un sacrifice, et ici la chair vient d'appeler une nouvelle chair.

TOUCHER LE CIEL. – C'est le rêve d'un dieu qui formule une obligation, celle du bien, des solutions et des remèdes ; afin de régner sur tous les esprits, sur toutes les chairs, afin de marquer les fronts et les mains de tous les hommes. C'est le rêve d'une bête, d'un ange de lumière, qui nous chérit aussi bien qu'il nous maudit, d'un serpent qui a mis le bien et le mal dans un même fruit. Un rêve qui construit l'homme social et sa demeure ; une tour de Babel qui commence par la brique pour finir avec du cuivre, de l'or, et du silicium ; une Babel électronique puisque toutes les matières feront l'affaire pour contrôler les allées et venues de tout un chacun, et si cela se peut des impressions qui se trouvent dans nos cœurs. Le processus de l'histoire, qui remplace une génération inquiète par une génération docile, fera le reste lorsqu'on saura habituer les plus jeunes.

D'un point de vue humain, c'est-à-dire terre à terre, le système peut sembler formidable et vouloir le bonheur et la sécurité de chacun d'entre nous, surtout lorsqu'on pense à toutes les délinquances ou à tous les piratages du vivant, mais du point de vue de l'église tout contrôle de ce genre relève du blasphème, d'un procédé babylonien voire

diabolique qui veut prendre la place du seul Dieu de gloire en oubliant son amour, sa grâce, sa fidélité, son lâcher-prise et son repentir en Jésus-Christ. L'impossibilité est d'ordre métaphysique, mais en général l'homme social va toujours dans le sens où ses semblables se précipitent et se jettent, ces hommes sont pareils aux pourceaux de l'histoire ; et surtout, l'homme social répugne à découvrir un contradicteur parmi les siens, un électron libre, et même si c'est un seul contre tous, et seulement cela, il faudra poursuivre l'atome récalcitrant. Or, il s'agit pour le chrétien d'être à son tour un signe de contradiction, ainsi en est-il d'un témoignage parfait et vivant, et c'est le premier pas du chrétien qui provoquera l'adhésion ou la persécution, jamais la persécution ou l'adhésion ne naîtront d'une vie soumise aux siècles et à ses lois.

D'un autre côté ce système serait certainement envisageable si Dieu n'existait pas, et c'est pourquoi il n'a pu naître que parmi des hommes sourds et aveugles. Les rêveurs n'ont plus confiance en l'homme, ils n'ont plus foi en l'homme, ils n'aiment pas leur image et ne l'aiment pas dans les qualités de chair et de sang, mais désirent qu'elle devienne quelque chose de plus. Tout s'érige en vue d'une nouvelle image, celle de la foule, de l'opinion, d'un chiffre d'homme qui ne finit pas ; ainsi de l'image d'une bête vivante selon l'empire de l'Homme en lutte contre le *tu mourras*, afin que la résurrection des morts ne soit pas et qu'il n'y ait plus de Christ dans la chair. Ainsi d'une loi sociale qui a vu le consensus des dieux et l'opinion des foules céder un esprit à sa lettre pour sauver l'homme de la mort en créant celui qui ne meurt pas, un nouvel homme trouver dans l'empire de l'Homme. C'est une image devant laquelle l'homme ancien a cédé sa particularité, son caractère, ce qui veut dire de s'humilier – en usant d'un terme judicieux –, ou

de se prosterner – selon un terme approprié –, devant la nouvelle création. C'est la loi par excellence, leur nouvelle image, une loi portée par les matières et qui engendre les matières, une loi qui devient vivante lorsque l'esprit des hommes et des dieux devient l'organe qui administre et qui exécute en permettant au serpent ancien de mettre ses yeux et ses oreilles partout, et de mettre tous les croyants au garde-à-vous jusque dans leurs églises, et surtout dans les églises, afin d'y détruire la confiance, l'espérance, et la foi. Or, la confiance, l'espérance, et la foi, ne se légifèrent pas.

Pour céder sa liberté, pour céder une part de sang au corps social, il faut une contrainte, une force qui oblige ; soit la force des armes et des violences extérieures à la chair ; soit la force d'une arme, ou d'une violence trouvée au plus profond de sa chair, telle une maladie, même légère, mais dont on ne peut se défaire avec facilité ; c'est ensuite que les lois attacheront nos esprits. Il faut un levier pour forcer les hommes à tous les contrôles, et cette maladie qui n'en finit pas fera très bien l'affaire. Aussi s'agit-il de soigner indéfiniment la bête, et même de vouloir que la maladie puisse durer et perdurer. Mais alors, où trouverai-je la véritable peste ? Sauf dans le cerveau de nos autorités je ne remarque d'autre endroit où elle puisse résider.

« O roi tu as eu une vision, celle d'une grande statue. Cette statue était immense et d'une splendeur extraordinaire. Elle était debout devant toi et son aspect était terrible (Daniel 2 : 31). » Cette Statue trouve un mot que le grec de la Septante a traduit par εἰκών, mais l'*image* du grec embrasse toutes sortes de représentations, et notre traduction de la Révélation de Jean au chapitre 13 l'attribue naïvement à ce que le moderne comprend d'un simple portrait. Nous pouvons affirmer que les coïncidences qui regardent

l'orgueil de tous les princes et de leurs nations tournent autour de ce chapitre explicite du culte impérial, un culte qui se pratiquait à l'époque de l'apôtre. Un culte de l'homme divinisé, de l'homme devenu dieu sous la figure de l'empereur, un culte qui fut établi par Octave-Auguste, celui-là même sous lequel Jésus-Christ, Dieu devenu homme, est né, et on le remarque, il se trouve ici un point central aux coïncidences. L'image moderne qui a le sens que lui prête les mass media permet aux politiques qui s'en servent de vaincre l'espace et le temps, mais la statue antique d'un empereur en faisait autant lorsqu'elle se retrouvait sur toutes les places, dans les temples et les villes, par ses représentations diverses et les délégations adéquates le César avait ses yeux et ses oreilles de partout ; de même que l'image moderne rappelle l'ordre établi et les règles d'un consensus, la statue rappelait les lois et les ordres d'un seul homme. Les faux prophètes étaient alors les organes qui obligeaient à la célébration et à l'obéissance des lois, ils traduisaient le vouloir divin attaché aux jugements des empereurs et des nations coagulés à leurs pouvoirs – car par son allégeance l'esclave se retrouve au prolongement de son maître ; ainsi d'une bête composite qui a grossi pour apparaître moderne sous nos yeux, et que des journalistes, des pasteurs, des amis, nous persuadent d'adorer sous peine d'un feu divin, coup de tonnerre de l'autorité en place, qui nous empêcherait d'acheter et de vendre. C'est ce que nous font croire les organes pseudo-prophétiques de tout temps, et on pensera par exemple aux réformateurs protestants pour qui le feu de Dieu s'est retrouvé, et on ne sait comment, entre les mains des princes de ce monde. Un semblant de toute-puissance monopolise le temps et l'espace, c'est l'esprit de la loi, et les électeurs suivent et s'associent à la bête et entre eux. Bien qu'elle se trouve sous

les contours de l'agneau, et du sacrifice consenti, la loi de l'Homme, de son empire, qui se trouve sur sa langue ne sauvera pas l'homme du *tu mourras*, et ne gagnera que les paroles arrogantes du dragon. Comprenons que le feu du ciel qui menace tous les hommes ne rencontre pas d'autres victimes à consommer, il n'est pas détourné, la colère dure et perdure, ici il n'y a pas de sacrifice, ni de délivrance, aucune grâce car la grâce ne se légifère pas, la grâce trouve une victime sans tache et sans défaut lorsque cette victime qui octroie la grâce est Dieu Lui-même, et pour rejoindre les mots de Kafka il n'y a pas de véritable acquittement, car ce feu menace pour gagner un confort où l'orage au-dessus de nous est toujours présent et prêt à frapper de nouveau.

Je finis avec une parenthèse pour revenir à l'empêchement et au commerce en vigueur du temps de l'apôtre, car en prêtant attention aux détails de plusieurs textes au sujet des viandes sacrifiées aux idoles la plume de Jean semble bien compléter et parachever celle de Paul. Dans sa première lettre aux Corinthiens Paul ne situe le problème qu'au niveau du boire et du manger selon une connaissance droite qui, peu importe la table, fera tout pour la gloire de Dieu, mais en se gardant toutefois de scandaliser son prochain, l'apôtre ne parle pas du problème financier que ce boire et ce manger supposent. En effet les recettes serviront toujours à financer l'idolâtrie, d'où l'assertion de ne plus pouvoir acheter ni vendre au 13 de la Révélation, et certainement qu'en recoupant ce texte avec celui sur les Nicolaïtes et cet autre sur Jézabel au 2 du même livre on peut penser aux viandes sacrifiées, et plus largement à tout ce qui peut être consacré et placé sous le patronage d'un dieu. Commerce qui ne peut se retrouver dans la maison du Seigneur sans en faire une caverne de voleurs.

DE LA LIBERTÉ DÉVOYÉE. – *Vous ne mourrez pas du tout, mais Dieu sait que, le jour où vous serez tous vaccinés et tous protégés, vos yeux s'ouvriront, et que vous serez comme des dieux qui connaissent le bien et le mal, car il s'agit non pas de soigner les corps d'un tel, d'une telle, mais, de guérir tout le corps d'une entité, d'une bête qui embrasse tous les hommes en son sein, de guérir le corps social. Tous protégés, mais de quoi ? De la mort, bien entendu. Sous les branches de la science la diversité connaît l'évolution et le progrès qui amèneront l'avènement de l'homme composite, statue divine dédiée aux siècles. Le crédit social en vigueur dans la Chine populaire, Babylone chinoise, répond déjà au célèbre verset de la Genèse où nous trouvons le serpent proposer la manducation d'un fruit, malgré l'interdiction divine qui prévient l'homme d'un appétit insatiable, mais une phrase remarquable a fait son chemin pour y répondre à son tour : La liberté des uns s'arrête là où commence celle des autres.*

Et cela tombe bien car puisque ce sont nos corps – ces corps que je montre et qui existent – qui nous séparent et qui transportent cette « liberté » de-ci, de-là, alors je n'ai que faire de l'adage, et les coïncidences suffiront. Un renoncement se trouve déjà dans la nature que nous avons partout avec nous, aussi y en a-t-il pas à chercher ailleurs, cette contenance nous est naturelle. Ceux qui citent ce dicton le font jouer au sein d'un Homme social, sans tenir compte de l'homme particulier, de l'homme dont la nature n'est pas à mon prolongement, mais dont la réalité se pose à côté d'une autre, de même qu'une liberté n'en prolonge pas une autre mais se retrouve à mes côtés. D'un point de vue absolu le corps social n'a pas d'existence, l'abstraction n'en connaît pas de concrète, alors « libre » à chacun de composer avec le corps social, avec ce généreux mensonge qui veut nous faire croire qu'un vaccin protégera toutes les

chairs à la fois, et avec en prime celle de l'abstraction quand on lui cèdera notre particularité, notre caractère, notre liberté, et notre...croix. Car le jour viendra où un *pass religieux* fera l'affaire du plus grand nombre, et peu importe le dévot qui viendra pourvu qu'il y ait de la religion, il suffira pour cela que les outils de contrôle mis en place par les décrets d'aujourd'hui puissent servir au grand démiurge de demain. L'ogre est universel, un monstre qui dévore les siècles tout en courant à sa perte, mais une bête que tout un monde veut soigner, un monde qui se précipite dans l'abîme en le faisant, alors que prendre une distance suffit à éloigner toute peste de ce genre.

Pourquoi le Pouvoir ne veut-il pas maintenir les corps dans leurs frontières ? Pourquoi tient-il tant à les voir et à les entendre dans un prolongement ? Comme à ses yeux l'activité humaine se résume à acheter et à vendre – sorte de ciment social qui élève le particulier au général – il faut comprendre qu'acquiescer à une distance entre les acteurs lui coûterait de l'argent en ramenant son territoire à des dimensions plus modestes, même le nombre de lits est verrouillé et devrait, selon lui, dépendre d'un crédit à la chinoise, et il faut bien saisir que selon d'autres solutions un rapport de confiance ne se légifère pas et ne permet pas les prédictions et les conquêtes des sciences économiques. Le Pouvoir est aussi insatiable que l'abstraction qui lui donna la vie, il ne risquera pas ses richesses ni les matières qui les prolongent, mais qu'elles grossissent plutôt en faisant de tous les individus une seule chair, une seule âme, et voilà pourquoi tant qu'il aura un non-vacciné à se mettre sous la dent et à soumettre à la vindicte populaire il poursuivra ses sombres desseins en frappant ces hommes qui, à son sens, expriment le *tu mourras* du premier livre.

DEUX MORTS ET DEUX VIES. — Le verset *le jour où vous en mangerez, vous mourrez de mort* de Genèse 2 : 17 selon la version des Septante trouve des mots identiques à la Révélation de Jean 9 : 6. Il suffit de comparer son θανάτω ἀποθανεῖσθε avec : *En ces jours-là, les hommes chercheront la mort θάνατον, et ils ne la trouveront pas ; ils désireront mourir ἀποθανεῖν, et la mort θάνατος fuira loin d'eux.* Du point de vue de Dieu on peut saisir qu'en se déterminant pour l'arbre de la science du bien et du mal l'homme qui n'a pas le sceau du salut a cherché et désiré la mort. Le *tu mourras* sauve ou condamne. Aussi engage-t-il la foi dans l'adhésion, le renoncement, et la résurrection de la chair, c'est l'exemple de Jésus-Christ, le juste qui vit par la foi, ou alors l'appétit d'un homme devenu le dieu insatiable, ce qui dessine la volonté qui fait la masse ou l'espèce, celle de la plupart des hommes. Car en effet la blessure mortelle que connaît la bête, blessure qui est soignée ἔθεραπεύθη et non pas guérie, se comprend dans l'empêchement à devenir quelque chose de plus qu'un seul homme, aussi s'agit-il de ne plus sentir sa chair, de l'oublier, et c'est ici le sens du *mourir*, d'où la figure de la foule dans le chiffre de la bête. Dans un sens les hommes veulent vivre car ils veulent perdurer dans la chair, pourtant vouloir cela c'est déjà vouloir quelque chose de plus, ce qui signifie de nier l'impuissance de la chair qui est placée sous la condamnation du Verbe divin, ce qui signifie de faire fi de la parole de Dieu, ce qui signifie de vouloir la mort de cette chair qui refuse un *autrement*, ou encore de celui qui le refuse ; et c'est pourquoi celui qui considère la sanction et l'accepte tel un moribond sur sa croix, celui qui renonce à lui-même, à son appétence, est le seul à vouloir vivre, et en effet il est vivant par la foi qui le ressuscitera au dernier jour. Le vouloir mourir du chrétien trouve la vie, et le vouloir vivre du profane trouve la mort, ainsi de la parole

du Christ : Celui qui voudra sauver sa vie la perdra, mais celui qui perdra sa vie à cause de moi la sauvera. Et dans l'Évangile de Jean : Celui qui aime sa vie la perd, et celui qui a de la haine pour sa vie dans ce monde la conservera pour la vie éternelle.

DU CORPS DE JÉSUS-CHRIST. – Le pass vaccinal, en vigueur dans un des plus beaux pays, a désiré dépasser les communautarismes tout en édifiant un corps social, il lui céda pour ainsi dire une assise de matière qui ne fût plus seulement de raison. A ne pas en douter il deviendra exactement une arme qui nettoiera l'Église en profondeur en créant des apostats : comprenons que le *là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux* s'actualisera sous le régime de l'autorité bienveillante des chefs d'Etat et des gouvernements qui par un tour de force prendront la place du Dieu de gloire. Le pass social a donc évacué l'individu au profit de l'espèce, ou plus précisément au profit du *Tous*, puisqu'à son endroit il s'agira inexorablement de devenir *tous* quelque chose et cela indéfiniment. Là où le christianisme intéresse infiniment la conscience éternelle de chacun en la posant devant sa perte ou sa félicité en vertu de la résurrection des derniers jours, l'ogre social propose la collusion d'un amalgame composé de chair et d'esprit afin d'intéresser une conscience générale chimérique, celle qui ferait l'Homme – une image de la bête, une invention –, et de la poser devant ce qui nous sauverait, ou nous perdrait en nous renvoyant à une mort sociale, car pour ce qui est d'un salut social il s'agit de renoncer aux déterminations particulières, aux caractères, aux limites propres à chacun, et il s'agit ici du sacrifice de l'existence individuelle, réelle et sensible. En y réfléchissant tout en serrant le problème de près, il s'agissait pour les

politiques en place de maintenir les communautarismes, les oppositions et les mouvements contestataires sous une égalité qui se ramasserait non pas sous un filet de raison, cette dernière connaissant une diaspora parmi les hommes était impuissante à contraindre et à persuader en toute occasion, mais sous un filet charnel qui malgré la diaspora des corps est à même de connaître la communauté égale d'une seule arme, celle du virus pour la mort que tous peuvent partager. La contrainte extérieure des fusils et des canons faisant naître de nouvelles factions, l'arme virale qui se mêle à la chair et qui peut se retrouver en chacun, était bienvenue pour ramener l'espace de confiance relatif au discernement à une peau de chagrin, c'est ainsi que deux filets pouvaient agir ensemble pour capturer la majorité des hommes, et d'une police de raison nous en sommes venus à une police sanitaire.

Qu'on se le dise, les nouvelles contraintes et les nouveaux contrôles que ces polices nous imposent et nous imposeront ne sont là que pour parachever et soigner le corps d'une bête dont les yeux et les oreilles se retrouvent partout à la fois ! D'où le terme de mort sociale qui est tout à fait approprié pour celui ou celle qui n'accepterait pas le nouveau canon, mais que notre Dieu de gloire bénit et reçoit dans le corps de son fils Jésus-Christ.

HORIZONS. – Tout comme le vaccin l'Europe protégerait de la mort ..., en gros l'Europe serait une sorte de vaccin contre la mort. Pourtant, n'est-il pas écrit dans la Genèse : *Tu es poussière et tu retourneras à la poussière ?* Mais voilà, ils voudront une Europe forte, une Europe éternelle... Alors il y a la guerre, la mort et la guerre, il y a un prétexte. Une attaque contre la démocratie : mais, d'un point de vue absolu, la démocratie, c'est une idée, et avant tout l'idée

qu'on s'en fait, pas des gens..., des gens de chair et de sang... Ils mettent le feu aux poudres pour passer de la Rome éternelle à l'Europe éternelle, et le faire le plus vite possible... Et alors ? Alors il sera permis de s'adresser aux autorités et princes de ce monde en ces termes : « C'est le monde leibnizien des rois, ministres et autres psychopathes. Ils recherchent la quantité de malheur à y injecter pour qu'il devienne ce qu'il y a de meilleur à leurs yeux et à ceux des statues ! » La tirelire de la honte nourrit le corps social, tirelire de chair et de sang, où se trouve l'homme réduit à un programme, le *Kirillov*, le règne du sans-âme. *L'âme vivante exigerait la vie, l'âme vivante n'obéirait pas à la mécanique, l'âme vivante est soupçonneuse, l'âme vivante est rétrograde* écrivait Dostoïevski. C'est l'abstraction, le corps malade qui veut grossir, car ils ont honte d'être des hommes, et la bête grossit, elle grossit...!

Le bouc émissaire : je le vois venir, celui ou celle qui refusera de servir l'arrogante et orgueilleuse Europe sera traité comme un irresponsable ou comme le meurtrier d'une humanité en marche, de la même façon que lorsqu'il refusait le pass bipolaire et son grossier vaccin. Mais parlons des hommes, rien n'est plus à taille humaine de nos jours. Soit l'ADN et les virus, soit les masses et les foudres de la guerre. Les microbes ou les dieux. Peut-on être un homme, un homme tout simplement ? C'est pourquoi l'Europe deviendra une prison dont le chrétien n'échappera que par la foi..., ainsi du jardin de la mort, et ainsi des hommes.

L'hégémonie américaine joue sa dernière carte et l'Europe est au garde-à-vous. Mais au premier coup de tonnerre l'Europe tombera et sera la proie des vautours et des charognards qui feront le ménage jusqu'au fond des églises, et ainsi des dieux. Et alors il sera permis de

s'adresser aux théologies, docteurs et autres pasteurs en ces termes : « Ce n'est pas ce qui se passe dans la rue qui vous crèvera les yeux. Vous avez bâillonné le Christ pour ne pas entendre son dernier cri et gagner une vie tranquille. Et ce silence serait votre témoignage ? » Dieu n'a pas eu honte d'être un homme, et un homme de chair et de sang.

Cependant on n'oubliera pas que la guerre la plus meurtrière est celle qui se trouve dans les âmes. Comme l'écrivit Dostoïevski dans *Les Frères Karamazov*, c'est le diable qui lutte avec Dieu et le champ de bataille se trouve dans le cœur des hommes.

LES DOUZE. – On peut toujours aller à l'église lorsqu'on y trouve onze apôtres et un seul traître, mais le temps a travaillé pour le diable, et aujourd'hui tout s'est inversé. Lorsque tu comptes onze traîtres et un seul apôtre ton rôle sera alors d'écarter ce bienheureux du milieu des apostats de peur qu'il ne se décourage, ne fasse marche arrière et ne devienne le douzième mécréant.

TRANSPARENCE ONIRIQUE. – Les rêves font surgir des sentiments contraires et dévorants qui se présentent sous une forme réelle et solitaire, et dont l'emprise contredit les jeux de l'imagination et de la poésie. L'homme n'est pas transparent à lui-même, les sentiments de la veille peignent les tableaux qui vont au plus utile selon les cadres d'un monde du vivant. Et pourtant c'est cet océan de boue, caché en nous, que Dieu est venu racheter en Jésus-Christ.

LA LIBERTÉ CHRÉTIENNE. – Je reprends quelque chose à *L'Idiot* de Dostoïevski pour en faire mon ingrédient :

Si on ne tolère la racine que d'une seule idée en chaque homme, l'idée de l'Etat par exemple, notre homme pourra dire qu'il n'est pas libre de choisir entre plusieurs jardins. Mais si on lui propose un éventail de jardins selon les semences qu'il transporte partout avec lui, sera-t-il plus libre pour autant ? La liberté commencerait-elle chez l'homme qui pourrait exaucer deux voire trois idées mises à sa disposition ? Un homme partagé, l'homme de plusieurs idées, vaut-il mieux qu'un homme qui se retrouve entièrement dans une seule, l'homme d'une seule idée ? Dans notre exemple l'homme qui trouve son prolongement dans l'Etat a-t-il moins de liberté que celui qui le fait dans un polythéisme ? Il s'agit de comprendre que cette liberté est celle qui s'accorde à la science de l'homme qui sort du péché, cette liberté regarde le fruit sous lequel se retrouvent le bien et le mal. Est vraiment libre celui qui a renoncé à toute science, ce qui est de renoncer à la racine qui engendre le dieu, est vraiment libre celui qui a renoncé à lui-même pour se retrouver dans un face à face d'Amour avec Dieu. Il s'agit en effet de céder sa liberté, d'être libéré du péché pour devenir libre et gagner la vie éternelle que nous ouvre le renoncement d'éternité qui se trouve en l'homme Jésus-Christ, le Fils du Dieu vivant.

ÉVANGILE SELON SAINT JEAN, XII, 24. — *On est toujours sauvé après la mort du sauveur* écrivait Dostoïevski, et cette parole que prononça Jésus-Christ en est le témoignage : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de blé ne tombe en terre et ne meurt, il reste seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. » Il s'agit parfois d'avoir une vision, un temps d'avance, juste un temps..., alors la mission s'est de l'écrire, de le dire, puis ... d'attendre. Personne ne comprenait, maintenant plusieurs compren-

nent, en comprenant l'homme oublie celui qui le prévenait, et tout vient de Dieu. On espère le printemps promis et même on ne l'attend plus car les printemps d'aujourd'hui sont souvent trop gris pour se prévaloir d'une promesse, mais l'homme est trop pressé et il lui faut compter sur un autre ouvrier, et c'est le temps, ce temps qui passe et qui fait croître, ce temps qui dure et qui fait mûrir, et les temps sont dans les mains de Dieu, ce Dieu qui en Jésus-Christ sème aujourd'hui même en attendant de nouveaux printemps, Jésus-Christ qui croit et espère au devenir chrétien de tout homme qui vient au monde, devenir chrétien qui est le seul devenir qui enfante des hommes.

Mais celui qui annonce le Royaume de Dieu est un homme mort, il est mort à lui-même, mais il est mort dans le sens d'un dieu mort, or lorsque celui-ci est mort l'homme est vivant, il est vivant en l'homme Jésus-Christ. Celui qui est mort à lui-même est du même coup mort à la société des hommes, car mourir à soi-même en Jésus-Christ c'est renoncer à toute société humaine, y renoncer avant comme après la mort, c'est être dans un face à face avec Dieu, demeurer dans l'amour de Dieu et dans la société de Dieu. Notre malheur est de chercher une société parmi les hommes, l'amour, le suffrage même d'une seule âme. Mais il s'agit pour l'enfant du Seigneur de gloire de l'imiter dans l'amour qui sort de sa foi, et Dieu est amour, il s'agit de renoncer à l'amour du pécheur pour soi à tout jamais, de l'aimer malgré ma déréliction, car ce n'est pas Dieu qui m'enferme dans la souffrance, dans un silence, mais le pécheur, et que le pécheur qui ne répond pas, le pécheur silencieux. Cette souffrance peut couper nos branches, et l'arbre qu'on s'obstine à tailler ne voit pas son fruit. Certainement Dieu aura le dernier mot, et il y aura aussi consolation dans les cieux car ce seront aussi des lieux de

croix, souvenir et non pas oublié de ceux qui n'ont pas aimé. Là où se trouve une consolation, même éternelle, se trouve une croix.

Il cherche la société, le suffrage d'un seul, et le voici perdu et entouré d'un monde de péché. Alors le diable le lia et lui coupa les branches, car en effet il voulait le meilleur rôle, et tout masque exige une société. Mais qu'importe qu'on ne veuille pas de ma société lorsque le miracle c'est d'être soi-même et de l'être éternellement, et non pas de se prolonger dans l'autre que soi. Tu aimes lorsque l'autre est libre de ne pas répondre, et même de frapper de coups et de reproches, l'amour divin est un lâcher-prise sur l'autre que soi, il rend libres ceux qui ne s'enferment pas. Alors mon envie de mourir cachait une envie de vivre, de vivre une vie infinie, de la vivre en Jésus-Christ et de réunir toutes les branches cassées depuis.

Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir...

LA PAROLE HUMILIÉE. – Jacques Ellul regarde l'homme image de Dieu comme une parole image de la Parole, un *moi* et un *toi* qui communiquent ensemble. Oui, mais il faut ajouter que cette parole est contenue dans une chair afin qu'elle ne puisse s'exclamer : « Je suis un dieu ! » ; la Parole s'est faite chair, ainsi de la chair qui devient une marque de renoncement, une image de l'Amour de Dieu. Chair et parole qui déterminent l'auteur et le caractère que chaque livre nous cache. Il s'agit de trouver l'auteur qui se cache derrière le *scripta manent*, car le texte cache un caractère, un sens, un esprit, en faisant de l'écrit une trace anonyme que seul le *verba volant* ennoblit d'un nouveau souffle Jacques Ellul rejette l'auteur dans les ténèbres du passé, il peut ainsi se satisfaire d'un *sola scriptura* pour les textes et de l'exégèse

d'un consensus théologique pour le sens. Or, tout témoignage exige la présence d'un témoin, d'un vivant, d'un auteur. Ellul explique que dans l'image tout est donné, tout est nécessité, qu'il n'y a pas d'inconnu, et que l'objectif se trouve sous le regard de l'autre. Les propos sont simplistes, car ce regard a laissé son témoignage. Le mot « objectif » parle de lui-même, une traduction du réel en objet, défaire la réalité pour la refaire sous mes yeux, « élever des objets sous mes yeux », mais ses objets demeurent les sujets d'un témoignage, et ce même s'ils sont passés par une déréalisation. Le témoignage est plus fort que la technique qui le porte.

Le *moi* et le *toi* se retrouvent face à face... Je lis un texte je suis en présence d'un auteur, et de même lorsque j'écoute une musique ou que je visionne un film. Je suis en présence d'un témoignage à chaque fois, celui de chaque auteur. L'écriture témoigne de la parole et de la situation, puisque l'écriture capture les paroles et les situations de l'auteur pour les pauser sur une page. Par contre en ce qui concerne le cinéma et le théâtre, et d'un point de vue absolu lorsqu'ils jouent les Evangiles, nous nous retrouvons en présence d'un faux témoignage, nous sommes plongés dans le mythe et la poésie, car en effet les paysages plastiques, sonores, et leurs mouvements, seront toujours les grandes inconnues de cette époque qui ne pourront être qu'imaginer. Imagination qui nous conduit directement à l'admiration, ce qui revient à un tout qui est figé dans les mouvements de la scène ou dans celui impersonnel qui vient de la machine, à ce niveau-là le texte des évangiles devient un résidu, quelque chose d'inachevé. Le zoom est un autre faux témoignage, car celui qui prend la *scène* en zoom, ne fait que la prendre au milieu des sons et des images. Ici le témoignage exigerait l'obéissance au Christ,

car il s'agit pour chacun de rompre le même pain, et de porter à la bouche le même vin. Je ne parlerai pas de l'impossibilité d'un baptême en zoom, cela tombe sous le sens. L'image télévisuelle n'est pas la réalité, et de même en direct, et la plupart des pasteurs et autres responsables d'église n'y voient que du feu, l'objet télévisuel se compose seulement d'une partie de l'homme, sa voix, son image, un réel décomposer puis recomposé selon les règles de la radioélectricité, cela n'empêchera pas un témoignage porté par le son et l'image de venir jusqu'à nous, mais cela interdira un témoignage déterminé par la présence de la chair et du sang, dans ce dernier cas on ne prendra pas l'artificiel pour le naturel. Mais suite à ses cultes sous Covid l'église a voulu cacher son apostasie en prolongeant l'utilité artificieuse de plusieurs ingrédients, comme si l'on pouvait discerner un bien dans ce mal, alors que le bien et le mal se trouvent dans le même fruit : gel, masque, zoom.

LE JUIF ET LE CHRÉTIEN. – On lira les versets suivants :

Matthieu 10 : 6

Allez vers les brebis perdues d'Israël.

Matthieu 15 : 24

Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël.

Jean 4 : 22

Le salut vient des juifs.

Romains 11 : 18, 21

Ce n'est pas toi qui portes la racine mais c'est la racine qui te porte... Si Dieu n'a pas épargné les branches naturelles, il ne t'épargnera pas non plus.

Jacques Ellul comprend le destin juif et le destin chrétien comme deux chemins qui se conjuguent ensemble dans

leur messianisme passé et à venir, et il est étonnant que dans l'ici et le maintenant qui coulent et où ne se trouve qu'un seul chemin pour la vie éternelle, celui qui à la taille d'un seul homme, Jésus-Christ, Ellul en imagine plusieurs, mais à bien y regarder de près c'est sa foi en un salut universel qui justifie cette entorse faite aux Ecritures. Lorsque j'écris que le juif cache le chrétien, et que le chrétien cache le juif, c'est dans le sens où les promesses ne vont pas sans leurs accomplissements, et inversement, je n'adopte pas un sens ellulien. C'est encore dans le sens eschatologique où nous voyons le diable poursuivre la chair du Christ, pour frapper la résurrection dans sa chair, poursuivre le juif pour frapper le chrétien, frapper la Jérusalem terrestre pour qu'il n'y ait plus de Jérusalem céleste, frapper la racine pour que les branches tombent, qu'il n'y ait plus un seul juif pour que le chrétien n'ait plus de terre ferme sous ses pas, c'est ici le but du diable, après le samedi vient le dimanche. Le diable hait Jésus-Christ, sa chair comme son esprit, l'élection de la chair comme l'élection de l'esprit, être un seul homme de chair et de sang qui se meurt chaque instant mais qui a la foi en la vie qui vient voila ce que le diable ne peut recevoir. Pour en finir avec le chrétien il faut faire place au devenir dieu, et c'est pourquoi il veut détruire ce qui le porte au renoncement infini, exterminer la chair et le sang qui se trouvent dans le Christ qui est mort comme un seul homme et qui a été glorifié dans sa foi par la résurrection d'entre les morts.

Le jour où Israël ne sera plus, ceux qui ont apostasié une fois avant la guerre apostasieront une deuxième fois après elle, car c'est à l'aune d'Israël que le sel sera jeté, que seront jugés ceux qui ont jaugé, masqué, et qui ont salué les puissances de ce monde, et qui les salueront encore lorsqu'Israël sera vaincu ; car c'est certain, le jour où Israël

sera anéanti, tous ces pasteurs et ces prêtres, toutes leurs ouailles, poursuivront une vie tranquille. Il fallait que le chrétien devienne un chemin pour le juif, qu'avec amour, douceur et patience, il l'accompagne jusqu'au seuil d'un Royaume qui n'est pas de ce monde, et que l'un après l'autre ils poursuivent leur chemin ensemble, car il n'y a qu'un seul chemin, et il a la taille d'un seul homme.

SUBVERSION. – Bien que déçu par l'église Ellul rêvait d'une fidélité qui renaisse « des cendres de ce bois mort », ce qui est absurde, car en effet il ne sortira rien de bon d'un bois sec. Au sujet de son livre *La subversion du christianisme* il n'a pas vu que la subversion principale venait de l'arrêt du canon, clôture qui permet d'en finir avec l'oracle et la prophétie qui « disent » Dieu au présent, ce qui est d'enfermer le Dieu vivant dans un livre pour le « dire » au passé, Ellul n'en parle pas et en fait ne s'en doutait même pas.

RATIONALITÉ. – En lisant Jacques Ellul et son chapitre sur *La rationalité* :

Le théologien d'église remplace la foi par le rationnel, par une technique contre-nature qui essentialise l'opération rationnelle. Appliqué à l'Écriture le rationnel commence là où la Parole de Dieu se trouve amputée ou altérée. L'Écriture, qui est déjà une technique, ampute la Parole qui court éternellement dès qu'elle se farde de nécessité en devenant le résultat d'une opération rationnelle, c'est pourquoi le Christ ne s'est pas empressé d'écrire, et c'est pourquoi l'arrêt d'un canon ne vient pas de son Esprit, aussi fallait-il laisser des pages blanches au Livre Saint, Livre Vivant miroir du Livre de Vie, afin d'accueillir tous

les témoignages du Dieu Vivant. Aussi une technique est-elle bonne lorsqu'elle est un seuil qui s'ouvre sur tout le vivant dans son « ici » et son « maintenant », mais ici nous abandonnons le rationnel pour la foi. L'Écriture est une image de la Parole Vivante prononcée dans tous les « ici » et « maintenant », image qui ne peut être arrêtée, altérée ou mutilée, que par l'opération rationnelle essentialisée.

LA PLACE DU CHRIST. – Comment des pasteurs tranquilles, bien rémunérés et bien engraisés, surtout si l'on considère deux sermons par mois, quelques visites, et une administration associative qui prostitue le christianisme au pouvoir en place, auraient été perçus par leurs assemblées gagnées aux idées du siècle s'ils avaient refusé de se mettre au garde-à-vous lors des confinements, des jauges et des vaccins ? En tout état de cause ils n'ont pas voulu perdre leur salaire, ni leurs précieux donateurs, ainsi de l'apostasie, car ils prêchaient les Écritures et connaissaient la vérité, une Parole qu'ils ont préféré taire, car ils savaient ce que Christ ou un apôtre auraient fait à leur place.

DE LA TRINITÉ. – Pas un seul de ces chrétiens d'église n'est libre, car pour le devenir il faudrait que le chrétien renie les mains qui l'ont plongé dans l'eau sous le symbole trinitaire. Cette vertu d'obéissance qui lie chaque chrétien à son église et à cette autre universelle n'a rien d'évangélique, mais ce fut une invention diabolique afin que chaque chrétien restât prisonnier des murs babyloniens et ne pût s'en échapper.

L'apprenti pasteur nous sermonnera bientôt sur la Trinité, cela lui tient à cœur mais cela lui donnera surtout l'occasion de partager toute sa science, de s'entendre parler,

et de mettre un tour de clef de plus à la geôle religieuse. Etonnant d'entendre cet homme Juif partager le dogme et insister lourdement dessus dès qu'il le peut ! Il suffit d'entendre les paroles qu'il prononce lorsqu'il plonge une nouvelle recrue dans les eaux pour se convaincre qu'il n'a pas une once de judaïsme ni de christianisme en lui, mais qu'un habile mélange de dogmes et de doctrines.

LE 7 OCTOBRE. – La guerre a commencé, c'était le 7 octobre, et elle est sortie du bois sec. Spirituellement parlant elle sort de l'apostasie qui a suivi le garde-à-vous universel faisant suite à la pandémie, de ces églises qui ont obéi au siècle pour gagner une vie tranquille. Les guêpes sortent du bois sec et fondent sur un pays ouvert, sur des hommes, des femmes, des enfants et des vieillards, tous en sécurité dans leurs demeures, sur un peuple recueilli du milieu des nations, pour faire butin, se livrer au pillage, aux bassesses et aux ignominies sans nom..., et la fureur montera aux narines de l'Éternel.

Le christianisme est timide, et l'antisémitisme grossit chaque jour. Abomination et désolation, malheur des femmes enceintes et qui allaitent, mais rien n'y fait, le christianisme est un spectateur paisible. La tiédeur d'un pasteur prédestiné est pire que celle d'un scribe ou d'un docteur d'antan, et le chaos islamique se répand de partout comme un vautour attiré par la charogne d'une église en putréfaction...

Notre Seigneur Dieu aime Israël, il vient bientôt, il séparera le blé de l'ivraie et tout œil le verra.

Viens, Seigneur Jésus !

TABLE

Avertissement.....	9
Introduction.....	21
Interlude.....	45
La découverte du moi.....	49
Nature.....	101
Petites Exégèses.....	117
Sur le chemin étroit.....	143
Le premier croyant.....	187
Les chemins de l'homme	207
Postface.....	215
Notes de l'auteur.....	219
<i>Exercices d'aphorismes</i>	235
<i>Table</i>	295

© 2025, Philippe Moga

<http://philippemoga.free.fr/>